HAGAKURE

Le Livre du Samouraï



YAMAMOTO TSUNETOMO

Traduit du japonais par
William Scott Wilson

HAGAKURE



HAGAKURE

Le livre du samouraï



Yamamoto Tsunetomo

Traduction du japonais par William Scott Wilson

Traduction de l'anglais par Josette Nickels-Grolier

BUDO ÉDITIONS

Noisy-sur-École, France

Frontispice : « Mu » par Nakagawa Sōen. Reproduit sur autorisation de l'Ordre Montagnes et Rivières, Archive bouddhiste nationale (www.mro.org).

Directeur de collection : Thierry Plée – *Texte* : Yamamoto Tsunetomo – *Traduction* : Josette Nickels-Grolier – *Correction* : Stéphanie Dejoux – *Mise en page et photogravure* : Éditions de l'Éveil – *Imprimerie et reliure* : Shanghai iPrinting.

1-2000-IP-05/14

Édition papier : ISBN 978-2-84617-329-2
Édition numérique : ISBN 978-2-84617-526-5

Sommaire

Dédié à
Thomas Constantine Levidiotis

Préface

La première fois que j'entendis parler de l'*Hagakure* ce fut à Monterey, en Californie, en 1972, alors que j'étudiais le japonais. Un ami japonais suggéra que puisque j'appréciais les écrits de Mishima Yukio, je devrais être intéressé par l'*Hagakure*, l'un des ouvrages favoris de Mishima. Quelques semaines plus tard, je reçus plusieurs éditions du Japon, dont l'*Hagakure Nyumon (Introduction à l'Hagakure)* de Mishima, et je commençais à travailler sur une première traduction en anglais. Avec la confiance qui caractérise l'extrême jeunesse, je pensais que je serais capable de la terminer pour la fin du semestre universitaire. Il n'en fut rien, la traduction me prit infiniment plus de temps, nécessitant une période de recherche à l'université de la préfecture de Aichi et le recours à un grand nombre d'ouvrages de référence qui n'étaient pas disponibles en Californie.

Parmi les quelque treize cents entrées de l'*Hagakure*, les trois cents proposées ici représentent pour moi le cœur de l'ouvrage. Alors que mon choix se portait sur un certain nombre de sélections présentées dans des ouvrages déjà parus, j'en choisis également d'autres qui avaient été écartées par les éditions japonaises lorsque je pensais qu'elles pouvaient être importantes, révélatrices ou simplement intéressantes pour le lecteur occidental.

Ce texte est traditionnellement divisé en onze chapitres, portant des titres tels que « Les préceptes », « Les paroles de

Lord Naoshige », « Les histoires des autres clans » ou dans le cas du dernier chapitre, simplement « Les événements non relatés dans les dix premiers chapitres ». Le seul chapitre à partir duquel je n'ai pas souhaité proposer de sélection est le chapitre cinq, qui n'est qu'une accumulation de dates et d'événements marquants : anniversaires, retour d'Edo d'un certain seigneur Nabeshima, visite d'un château par l'auteur, etc.

Le manuscrit d'origine n'existe plus aujourd'hui, bien qu'il soit possible de trouver plusieurs copies manuscrites différant légèrement de l'original, tels que le *Kurihara-bon*, le *Takashiro-bon* et le *Nakano-bon*. J'ai basé ces traductions en premier sur le *Mochinoki Nabeshimake-bon* tel qu'il est donné dans le *Nihon Shisō Taikei* (Aperçu de la pensée japonaise, vol. 26).

La philosophie de l'*Hagakure* implique une attitude aux antipodes du pragmatisme et du matérialisme moderne. Son approche est intuitive plutôt que rationnelle, et l'une de ses hypothèses de départ est qu'une personne peut aller où bon lui semble par pure intellectualisation. L'intuition fondée sur la sincérité et la morale ramène l'individu au fondement. Il n'a rien à dire du temps ou du profit, pas plus qu'il ne prescrit la contemplation sans objet du vide. L'individu vit dans le monde et doit s'accommoder des circonstances et des gens qu'il y côtoie. L'aboutissement se trouve là où l'individu pose le pied.

Je souhaite exprimer ma gratitude la plus sincère à Kuramochi Tetsuo et Barry Lancet, mes anciens éditeurs de Kodansha International. Des remerciements particuliers et amicaux à Beth Frankl pour m'avoir introduit au sein de la famille Shambhala, et pour son aide inestimable dans l'édition de cette nouvelle version de l'*Hagakure*.

William Scott Wilson

Introduction

武士道と云は死ぬ事と見付たり

La mort est au cœur de la Voie du samouraï.
—*Hagakure*

護生須是殺
殺尽始安居

Pour préserver votre vie vous devez y renoncer
Renoncez-y totalement, et vous connaîtrez
la paix pour la première fois.
—*Zenrinkushu*

À environ douze kilomètres au nord de la ville fortifiée de Saga se dressent les pentes du mont Kinryu, une petite montagne peu engageante qui abrite une belle cascade portant le nom de Kinryu no taki, ainsi que plusieurs sources chaudes. Dans les collines au pied de cette montagne se niche la communauté clairsemée de Kurotsuchibaru, littéralement, « la plaine de la terre noire ». Le nom est judicieusement trouvé, car la région renferme quelques-unes des rizières les plus fertiles du Japon,

et les fouilles archéologiques ont montré qu'elle avait été habitée depuis plus de dix mille ans.

La région autour de la ville moderne de Saga, qui se trouve très loin au sud-ouest du Japon, fut l'une des premières à accueillir des migrants ayant traversé la péninsule coréenne et les îles d'Asie du sud-est pour constituer une culture unique sur l'archipel nippon. Prise en tenaille entre les grandes provinces de Fukuoka et Nagasaki, et bordée à l'est et à l'ouest par les mers de Chine et d'Ariake, elle est toujours demeurée indépendante et difficile à contrôler du point de vue du gouvernement central. En effet, les chroniques les plus anciennes rapportent que, dès 662 av. J.-C., les habitants – connus sous le nom de *tsuchigumo*, ou araignées terrestres, du fait de leur buste court et de la longueur de leurs bras et de leurs jambes – étaient une source permanente d'irritation qui nécessita une répression militaire. Les soumettre se révéla difficile, cependant, les *tsuchigumo* continuèrent à faire parler d'eux jusqu'à au moins l'an 88 apr. J.-C. Leur caractère résolu et indépendant sera une caractéristique permanente des habitants de Saga pendant toute son histoire.

Plusieurs centaines de siècles plus tard, ce même lieu fécond fut l'ultime demeure que se choisit un samouraï retiré du monde, devenu moine bouddhiste zen, pour vivre dans la solitude, la prière et la méditation, et s'interroger sur ce que cela impliquait d'être membre de la classe des guerriers.

Le 16 mai 1700, Nabeshima Mitsushige, le troisième *daimyō* de la région aujourd'hui connue comme la préfecture de Saga, mourut à l'âge de soixante-neuf ans. L'un de ses plus proches vassaux, Yamamoto Tsunetomo, qui était entré au service de Mitsushige dès son plus jeune âge, était alors âgé de quarante-deux ans. Se voyant interdire le suicide rituel après la mort de son maître (à la fois par les édits de son propre fief et ceux

du gouvernement Tokugawa), et désapprouvant les choix du successeur de Mitsushige, Tsunemoto se vit accorder l'autorisation de se retirer pour vivre la vie d'un moine bouddhiste. Dès l'été, il se rendit dans un petit ermitage où il vécut en semi-réclusion.

En 1710, il commença à recevoir la visite de Tashiro Tsuramoto, un jeune samouraï qui venait récemment d'être libéré de son emploi de scribe. Leurs conversations durèrent sept longues années, et le 10 septembre 1716, les méditations de Tsunetomo, telles que rapportées par Tsuramoto, furent rassemblées dans un livre auquel ils donnèrent le nom d'*Hagakure*, un mot qui pourrait aussi bien signifier « être dissimulé sous des feuilles » ou prendre le sens de « feuilles cachées ». Trois ans plus tard, Tsunetomo mourut à l'âge de soixante et un ans.

Le fief du clan Nabeshima appartenait à la catégorie connue sous le nom de Tozama, un terme appliqué aux *daimyō* qui ne s'étaient soumis à Tokugawa Ieyasu qu'à l'issue de la bataille décisive de Sekigahara en 1600. C'est essentiellement cette bataille qui permit à Ieyasu de s'élever au pouvoir suprême parmi les *daimyō* et qui détermina le statut de leurs fiefs pour les deux cent cinquante années qui suivirent. À Sekigahara, le seigneur fondateur du clan, Nabeshima Naoshige (1538-1618), s'était d'abord allié aux Tokugawa ; mais lorsque la bataille éclata, il changea soudain d'allégeance et soutint les Toyotomi, le clan de l'ancien *taikō* Toyotomi Hideyoshi. Ce fut presque pour lui une erreur fatale, et les relations entre les Tokugawa et les Nabeshima demeurèrent tendues pendant les trois générations suivantes.

Naoshige était un homme au caractère bien trempé et au corps vigoureux, et un chapitre entier de l'*Hagakure* est consacré à ses dires et à ses actions. Il avait d'abord été l'un des principaux vassaux de Ryūzōji Takanobu, puis il prit le contrôle du fief à la mort de Takanobu. Naoshige prit une part active dans les invasions de la Corée orchestrées par Toyotomi Hideyoshi et il

mourut à l'âge de quatre-vingt-un ans. Son fils et successeur fut Nabeshima Katsushige (1580-1657), auquel la plus grande partie de l'*Hagakure* est consacrée. Katsushige semble avoir hérité en grande partie du tempérament de son père, et, en 1597, à l'âge de dix-huit ans, il l'accompagna dans la deuxième campagne de Corée.

Ce fut Katsushige qui conduisit les troupes de son père à Sekigahara, et la conséquence en fut qu'il endura par la suite un harcèlement continuel de la part du gouvernement central. Il conduisit également les trente-quatre mille hommes qui attaquèrent le château de Hara tenu par les rebelles lors de la rébellion de Shimabara (1637-38), ce qui lui valut d'être puni ensuite par le Bakufu pour avoir autorisé ses troupes à charger avant que l'attaque des troupes gouvernementales n'ait réellement commencé. Le fils de Katsushige, Tadashige, mourut de la petite vérole à l'âge de trente-deux ans, et lorsque Katsuhige mourut à l'âge de soixante-dix-huit ans, le fief passa aux mains de son petit-fils, Nabeshima Mitsushige (1632-1700).

Lorsque Mitsushige devint seigneur du clan Nabeshima, les conditions avaient radicalement changé dans tout le Japon. La période Sengoku (la période du pays en guerre), qui avait duré plus de cent ans, s'était essentiellement terminée en 1600 avec la bataille de Sekigahara et l'établissement du régime Tokugawa. En 1638, la répression de la rébellion de Shimabara mit un terme aux conflits de grande envergure. La paix retrouvée fut accompagnée d'une nouvelle prospérité, du développement de la classe des marchands et de l'expansion des villes fortifiées dans les différents fiefs.

Mais la paix et la prospérité furent sources de problèmes pour la classe des samouraïs. Sans conflit permanent, le guerrier se retrouvait, en un sens, privé d'emploi réel, et l'idéal spartiate qui avait été si longtemps associé à cette classe commença à perdre

de son attrait. De plus, les seigneurs féodaux furent bientôt confrontés à l'impérieuse nécessité de trouver des administrateurs qualifiés plutôt que des samouraïs aimant guerroyer. La réponse officielle du shogunat, qui se répandit à travers les domaines féodaux, fut d'imposer l'idéal confucéen de l'homme complet, à la fois guerrier et érudit ; et ce fut cet idéal qui devait façonner la classe des guerriers jusqu'à sa dissolution officielle deux siècles et demi plus tard.

En Mitsushige, nous retrouvons un homme quelque peu différent de son grand-père et de son arrière-grand-père. Bien que *daimyō*, commandant en chef des guerriers de son clan, il avait à peine quatre ans à l'époque de la rébellion de Shimabara, et jamais dans sa vie il n'eut à participer à aucune des activités militaires qui avaient marqué les carrières de Naoshige et de Katsushige. Mitsushige personnifiait également la nouvelle emphase mise sur l'éducation. Alors qu'il était encore jeune, son grand-père avait un jour brûlé tous ses livres de poésie, mais Mitsushige continua à aimer la poésie et il encouragea d'autres samouraïs à l'étudier comme lui. De plus, comme l'ordonnance shogunale de 1635 stipulait que les femmes et les enfants des seigneurs féodaux devaient résider dans la capitale Edo, Mitsushige fut en prise directe avec la culture plus sûrement que s'il avait été élevé dans la région peu sophistiquée de Saga. Pour finir, Mitsuhige se révéla un gouverneur très compétent, et ce fut lui qui consolida les fondations du clan Nabeshima.

Mitsushige avait endossé ses responsabilités de seigneur féodal depuis deux ans lorsque Yamamoto Tsunetomo naquit le 11 juin 1659. Le père de Tsunetomo, Yamamoto Jin'emon, avait servi à la fois Naoshige et Katsushige au titre de vassal. Un homme excentrique qui était âgé de soixante et onze ans lorsque naquit Tsunetomo. Il semble qu'il ait considéré son dernier né

comme un rejeton superflu pour la famille, et qu'il aurait donné Tsunemoto à un marchand de sel sans l'intervention de son chef de groupe, qui prit l'enfant et l'éduqua dans sa propre famille. Dans l'*Hagakure*, Tsunemoto nous donne un aperçu clair de son père, mais de sa mère nous savons uniquement que son nom de famille était Maeda et qu'elle était encore en vie lorsqu'il atteignit l'âge de cinquante et un ans.

Tsunetomo était un enfant maladif, et il raconte que les médecins prédisaient qu'il mourrait avant l'âge de vingt ans. Malgré sa santé fragile, cependant, il entra au service de Mitsushige en tant que page dès l'âge de neuf ans, et ce fut à Mitsushige qu'il demeura dévoué tout le reste de sa vie. Il semble que Mitsushige ait été impressionné par les dispositions de Tsunetomo en matière littéraire, aussi l'encouragea-t-il dans cette inclinaison et ils étudièrent ensemble auprès d'un lettré du nom de Kuranaga Rihei, qui offrit l'opportunité à Tsunetomo de devenir son successeur. Le jeune page, cependant, était plus intéressé par les jeux qu'il partageait avec le fils de Mitsushige, Tsunashige, et il se retrouva bientôt exclu de tout service officiel.

Au cours des années qui suivirent, il n'y eut aucun incident marquant dans la vie de Tsunetomo, et à vingt ans, il n'avait toujours pas de position officielle. Il est dit qu'à cette époque quelqu'un lui aurait fait remarquer que son visage était « trop marqué d'intelligence » et l'aurait averti que cette physionomie déplaisait à Mitsushige. Tsunetomo raconte qu'il aurait passé les dix années suivantes devant un miroir pour tenter de corriger cette erreur.

C'est à partir de cette époque que Tsunetomo, désespérant de ne jamais obtenir une position de vassal, commença à rendre visite à un homme qui devait avoir une influence non négligeable sur sa vie. Il est question ici du moine bouddhiste zen Tannen (?-1680), un homme d'une intégrité et d'une volonté inébranlables.

Tannen avait démissionné de son poste de supérieur du temple de Nabeshima pour protester contre la sentence de mort prononcée contre un autre moine ; et lorsqu'il fut rappelé, il refusa de reprendre son poste.

Le bouddhisme zen et le samouraï étaient étroitement liés depuis le treizième siècle au Japon, lorsque les régents Hōjō découvrirent que la vitalité du zen et son indifférence envers la mort avaient beaucoup à offrir au guerrier. Les idées développées par Tannen quant à la relation du zen et du guerrier se trouvent explicitées dans le chapitre de l'*Hagakure* où il déclare que les questions religieuses sont réservées aux hommes âgés, et que si les jeunes samouraïs se mettent à étudier le bouddhisme, cela ne pourra qu'être désastreux pour eux, car ils commenceront à considérer le monde selon deux échelles de valeur plutôt qu'une. Il est significatif que Tannen comprit que Tsunetomo était capable d'appréhender les principes du zen après seulement une courte période d'entraînement.

Un autre homme qui devait avoir une influence considérable sur Tsunetomo pendant cette période et au cours des années qui suivirent fut l'érudit confucéen Ishida Ittei, qui était bien connu à Saga pour sa sincérité et son intégrité. Il avait été l'un des conseillers à la fois de Katsushige et de Mitsushige, et avait, à une occasion, été exilé pendant huit années pour s'être ouvertement opposé à l'opinion d'un *daimyō*. Il est vraisemblable que l'extrême loyauté de Tsunetomo avait été influencée et encouragée par son contact avec Ittei.

Enfin, parmi les hommes qui eurent une influence sur les dispositions d'esprit de Tsunetomo il faut citer son neveu, Yamamoto Gorōzaemon. Gorōzaemon était en fait plus âgé que Tsunetomo, et ce furent ses efforts qui permirent à Tsunetomo de se voir attribuer une position mineure. Cependant, Tsunetomo n'étant pas vraiment satisfait de ce poste, il redoubla d'efforts pour

devenir un « bon samouraï ». Finalement, en 1686, il fut appelé à Edo pour occuper un poste de scribe et fut ensuite attaché à la capitale impériale de Kyoto. Malheureusement, l'année qui suivit, Gorōzaemon fut tenu pour responsable d'un immense incendie destructeur et dut quitter sa position ; son protégé fut contraint d'en faire autant.

Tsunetomo fut plus tard à nouveau engagé par Mitsushige et continua à le servir dans différents domaines, beaucoup concernant la poésie et l'écriture. Il raconte que son ambition était de devenir un ancien, une position similaire à celle de conseiller, mais ses espoirs devaient être finalement déçus. En 1695, Mitsushige se retira à l'âge de soixante-trois ans, vraisemblablement en raison de sa santé déclinante. Mitsushige avait depuis toujours souhaité posséder un livre d'instructions secrètes sur la poésie appelé le *Kokindenju*, et Tsunetomo mit tous ses efforts à obtenir une copie de ce livre. Le 1 er mai 1700, il rentra de Kyoto et présenta une copie du livre à un Mitsushige qui ne devait plus quitter son lit; deux semaines plus tard Mitsushige mourut.

Il est difficile d'imaginer la profondeur des sentiments de Tsunetomo à la mort de son maître. Sa première réponse et sa réaction immédiate ont dû être de commettre le *junshi*, le suicide rituel par éviscération, pour accompagner son maître dans la mort; mais cette pratique avait été interdite par Mitsushige lui-même en 1661 et par le shogunat l'année suivante. Tsunetomo décida apparemment que la plus grande preuve de loyauté envers son maître serait de suivre le diktat de son maître plutôt que son destin.

Ainsi, à l'âge de quarante-deux ans, Yamamoto Tsunetomo se rasa la tête et devint moine bouddhiste, sa femme devenant nonne. Au cours de ses vingt années de service, il ne fit rien qui marqua l'histoire japonaise, et aujourd'hui, au Japon, son nom est pour ainsi dire inconnu du grand public. Il n'a jamais participé

à une bataille, même une fois, et les valeurs en faveur desquelles il plaidait respiraient une ère révolue depuis presque un siècle à l'époque où il vivait. Il est donc surprenant que ses écrits puissent raisonner aussi profondément encore aujourd'hui.

Pour parler de l'*Hagakure*, il est peut-être préférable d'indiquer dès le commencement ce qu'il n'est pas : c'est-à-dire, une philosophie logique, bien pensée, que ce soit dans le sens d'une argumentation finement raisonnée ou en termes de contenu. Au contraire, tout au long de ses pages, il dénote d'un penchant anti-intellectuel et anti-conventionnel ; se présentant sous la forme d'un recueil de conversations s'étalant sur sept années, les sujets varient considérablement, allant des sentiments les plus intimes de l'auteur concernant la Voie du samouraï, à des discussions sur les attributs de la cérémonie du thé ou sur la manière dont un château seigneurial s'est fait un nom.

Cependant, il existe trois paradigmes fondamentaux à ce livre et à l'ethos du guerrier en général. Ce sont :

la notion de *bushidō* elle-même ;

ce qui peut être appelé le confucianisme radical ;

et le concept de *muga* (無我), ou équanimité, dans le bouddhisme zen.

Le bushidō

Tout d'abord, bien qu'il n'y ait pas une définition unique du terme *bushidō*, il est possible d'en comprendre un peu mieux la signification en considérant les idéogrammes chinois qui forment le mot, 武士道. *Bu* 武 est composé étymologiquement de deux radicaux signifiant « arrêter » et « lance », et un ancien dictionnaire chinois en donnait la définition suivante : « *Bu* consiste à maîtriser l'arme et donc à arrêter la lance. » Une autre source va plus loin : « *Bu* prévient la violence et maîtrise les armes… Il apporte la paix

aux hommes et harmonise les masses. » Cette définition donne au terme *bu* une connotation étrangement pacifiste, considérant que la définition qui en est habituellement donnée est « martial ». *Shi* 士, le deuxième idéogramme, évoque une personne d'une certaine compétence ou ayant des responsabilités officielles, généralement un érudit. Mais le *shi*, ou « gentilhomme », portait également des armes dans la Chine classique, faisant de lui un homme à la fois bien élevé et armé ; et semble-t-il, il était question d'hommes chargés de préserver la paix. Cependant, en Chine, durant la période Han, un livre donne cet avertissement :

> Le gentilhomme se doit d'éviter les trois excès. Il évite l'excès de la plume de l'homme de lettres ; il évite l'excès de la lance du militaire ; et il évite l'excès de la langue de l'homme de loi.

Le dernier idéogramme du mot, *dō* (*tao* en chinois) 道, ou « Voie », est composé des radicaux « mouvement » et « tête », et implique que le mouvement se doit d'être gouverné par l'intelligence. Il est question ici de la Voie ou du chemin dans les mots *aikido, sado* (la Voie du thé), *kendo* (la Voie du sabre), et taoïsme.

Profondément connecté avec le concept du guerrier à la fois militaire et érudit, l'idéal oriental du 斌 (*uruwashii* en japonais, *pin* en chinois), implique un état d'équilibre ou d'harmonie entre la forme et la beauté extérieure 文, et l'essence ou la substance intérieure 武. Ainsi, les guerriers chinois comme les guerriers japonais étaient-ils encouragés à devenir des hommes accomplis tant dans les arts que dans les disciplines martiales et à faire preuve de courage. En Chine, le tacticien du Ve siècle av. J.-C., Wu Tzu, écrivait : « L'homme qui est intelligemment préparé à la fois dans les disciplines martiales et dans les arts des lettres est un (authentique) général d'armées », et il encourageait le

gentilhomme à conserver son sabre au côté même en temps de paix. Su Ma-ch'ien, dans le *Shih Chi*, cite Confucius qui aurait dit : J'ai entendu dire que lorsqu'un homme obtenait un poste de lettré, il était tenu d'entreprendre une préparation militaire ; et lorsqu'il obtenait un poste dans l'armée, il était tenu d'entreprendre des études littéraires.

Au Japon, le seigneur de guerre Kuroda Nagasama (1568-1623) écrivait que « l'art de la paix et l'art de la guerre sont comme les deux roues d'une charrette qui, s'il advenait qu'elle en perde une, serait assurée de ne plus tenir debout. » Miyamoto Musashi, le samouraï le plus connu du Japon, excellait également dans la peinture, la sculpture, la composition des jardins, la métallurgie et l'écriture.

L'*Hagakure*, dicté par un homme qui fut en son temps un guerrier et un poète, incarne cet idéal.

Le confucianisme

Bien que l'idéal du guerrier érudit précéda l'apparition du confucianisme, Chung-ni (que nous connaissons sous le nom de Confucius) et ses disciples se l'approprièrent. Aussi, était-il un modèle totalement abouti lorsque les études chinoises, incluant le confucianisme, le taoïsme, et la philosophie du ying et du yang, firent leur entrée au Japon au cours des Ve et VIe siècles de notre ère. C'est ainsi que le confucianisme, avec ses idéaux de courage, de loyauté et de sincérité, devint le principal soutien du samouraï japonais, tout du moins à partir du XIIe siècle, lorsque la classe des guerriers s'impliqua toujours plus dans l'éducation classique. *Les Analectes*, la compilation des paroles et des faits et gestes de Chung-ni, était en tête de liste des lectures imposées aux enfants de la classe des samouraïs.

Le courage, autant un idéal pour l'érudit que pour le guerrier, est largement mis en valeur dans *Les Analectes* :

> Les Voies du gentilhomme sont au nombre de trois… en matière d'humanité, il n'éprouve aucune anxiété ; en matière de sagesse, il n'éprouve aucune confusion ; et en matière de courage, il n'éprouve aucune peur.
>
> (14:30)

> Le gentilhomme n'éprouve aucune anxiété et aucune peur… Lorsqu'il regarde en lui et qu'il ne découvre rien de vexatoire, comment pourrait-il y avoir de l'anxiété, comment pourrait-il y avoir de la peur ?
>
> (12:4)

Mais le courage se doit d'être tempéré d'une certaine humilité, et quelques fois d'une pointe d'humour :

> Meng Chih-fan n'était pas un vantard. Au cours d'une retraite, il se retrouva à l'arrière. Alors qu'il était sur le point de passer la porte du château, il fouetta son cheval et dit : « Ce n'est pas que j'aie osé être le dernier, c'est que mon cheval refusait d'aller plus vite ».
>
> (6:15)

Les enfants des guerriers, sous la tutelle des enseignants confucianistes, devaient être amenés à étudier et à composer des phrases de ce type, courtes et faciles à mémoriser, encore et encore, autant qu'ils étaient tenus à pratiquer les techniques de sabre et de lance.

Confucius fait fréquemment référence à la loyauté dans *Les Analectes*, affirmant fort succinctement que « le vassal sert son seigneur au travers de sa loyauté » (2:19), s'attachant à ne pas

dire au travers de son courage, de sa force ou de sa sagesse. L'idéogramme chinois pour « loyauté » 忠 (*chu* en japonais) présente une flèche traversant le cœur d'une cible sur le radical de cœur ou d'esprit, et les dictionnaires japonais définissent le mot comme un dévouement total du cœur/esprit à une personne ou une chose.

La loyauté et son sens véritable étaient au centre de la controverse des quarante-sept *rōnin*, un incident qui eut lieu peu après que Tsunetomo s'installa à Kurotsuchibaru, et ses considérations sur le sujet dans l'*Hagakure* reflètent sans aucun doute le confucianisme qu'il apprit de son mentor Ishida Ittei.

Il est important de noter que l'idéogramme *chu* 忠, loyauté, possède une autre prononciation en japonais, *magokoro*, qui signifie « sincérité » – littéralement, « un cœur/esprit absolu ». Pourtant, il existe un autre mot pour « sincérité » qui est *makoto* 誠, dont l'étymologie indique une condition où « les mots deviennent (des faits) ». Ainsi, les mots et les concepts de « loyauté » et de « sincérité » se recoupent-ils souvent pour finir par perdre toute distinction entre eux.

Ce qui en fait un concept radical est l'idée confucéenne que dans la sincérité 誠 se réalisent toutes choses. Ceci peut être éclairé par des extraits de *La doctrine du milieu*, l'un des textes de référence les plus respectés du confucianisme.

Seuls ceux qui se montrent totalement sincères sous les cieux peuvent pleinement développer leur nature. (22)

La sincérité complète le moi, et la Voie s'accomplit d'elle-même. La sincérité est le commencement et la fin des choses. Sans sincérité, il n'est rien. Aussi, le gentilhomme attribue-t-il une grande valeur à la sincérité. La sincérité ne participe pas uniquement de l'accomplissement du moi : c'est le moyen par

lequel s'accomplit toute chose. De l'accomplissement du moi, naît la sagesse. De l'accomplissement du moi naît la sincérité chez l'Homme ; de l'accomplissement des choses naît la sagesse. Telle est la vertu du caractère de l'Homme, et la Voie unissant l'interne et l'externe. Aussi, lorsque nous en usons, toute chose prend la place qui lui revient. (25)

L'illumination découle de la sincérité ; c'est notre nature. La sincérité découle de l'illumination ; c'est ce qui est appelé éducation. S'il y a sincérité, il y aura illumination ; s'il y a illumination, il y aura sincérité. (21)

La sincérité est la Voie du Ciel. Se montrer sincère est la Voie de l'Homme. Celui qui est sincère atteint la cible sans effort, et appréhende la situation sans réfléchir. (20)

Comprendre cette perspective japonaise de la sincérité dans ce qu'elle a d'unique, combiné au point de vue radical du confucianisme, est la clef de la compréhension de l'*Hagakure* et cela explique pourquoi il est quelquefois accompagné du sous-titre « Le livre de la sincérité absolue ».

Le zen

Le bouddhisme zen fut introduit au Japon aux XII[e] et XIII[e] siècles de notre ère, et le gouvernement du Bakufu de Kamakura fut prompt à en faire le plus grand cas. Les guerriers, en particulier les régents Hojo, furent attirés par le zen du fait de l'absence de cérémonies compliquées et de discours, mais également du fait de l'importance donnée à la confiance en soi, à l'autodiscipline et paradoxalement la non-existence du moi, *muga* 無我. C'est ce dernier concept qui nous intéresse ici.

Selon le bouddhisme zen, c'est l'importance donnée au « moi » qui entrave la véritable liberté et génère une forme de fixation sans que nous en soyons conscients. En pensant que notre « moi » est une entité distincte, nous nous isolons de notre environnement, et créons ainsi un dualisme qui nous écarte de la réalité ; à partir de là, c'est toujours « moi » et « mon » d'un côté et le reste du monde de l'autre. Le « moi », occupé à préserver son intégrité physique, psychologique et spirituelle, est une entrave à toute pensée ou action pure. Il est toujours présent, sur et sous la surface. Cet état de conscience de soi peut être désastreux pour un guerrier, tant dans ses fonctions de samouraï (dérivé du verbe *saburau*, qui signifie « servir ») que sur le champ de bataille, où il doit agir et réagir dans l'instant. Lorsque l'*ego* s'insinue entre le maître et le vassal, il ne peut y avoir de véritable loyauté ; lorsqu'il est attaché au sabre du guerrier, ce guerrier est sans défense face à la défaite.

Le bouddhisme est porteur de bonnes nouvelles qui veulent que le « moi » n'existe pas vraiment, ou qu'il n'a pas de réalité en soi. Il est simplement une illusion alimentée par la mémoire, la culture et les cinq sens. De plus, le bouddhisme zen prétend que cette illusion peut être balayée à travers la discipline de la méditation, ou *zazen*. Cela requiert du courage autant que de la concentration, car l'homme découvre qu'une fois l'*ego* balayé, le moi n'existe plus et l'homme meurt de ce que le zen appelle la Grande Mort, *daishi* (大死). Avec cette mort, cependant, nous sommes au moins devenus libres.

Dans la littérature zen, cet état est décrit de la manière suivante :

青山元不動、白雲自去来

La montagne bleue, depuis le commencement, ne bouge pas ;
Les nuages blancs vont et viennent par eux-mêmes.

Comme la montagne bleue, rien ne peut nous bouger ; nous ne pouvons être surpris ou effrayés. Dans cet état, qu'est-ce qui peut nous effrayer ? Comme les nuages blancs, nous pouvons aller et venir à notre gré. Dans de telles conditions, qu'est-ce qui peut nous entraver ?

Telle est la substance de l'*Hagakure*, et la signification de son passage le plus connu bien que souvent mal compris :

> La Voie du samouraï trouve son accomplissement dans la mort… Si en préparant son cœur chaque matin et chaque soir, l'homme est capable de vivre comme si son corps était déjà mort, il trouvera la liberté dans la Voie. Toute sa vie se déroulera sans déshonneur et il réussira à accomplir son destin.

Le zen nous enseigne que nous devrions vivre comme si non seulement nos corps mais nos *ego* étaient déjà morts. Dans une histoire zen, un moine rapporte joyeusement à son maître qu'il a finalement réussi à se débarrasser de son *ego* et lui demande ce qu'il doit faire ensuite. Le moine répond avec un sourire forcé : « Débarrasse-toi de ça, aussi ».

Nous ne devons pas sous-estimer l'influence du bouddhisme zen sur la vie et la pensée de Tsunetomo. Nous devons garder à l'esprit qu'il commença l'étude du zen lorsqu'il était jeune et qu'il connut ses premières funérailles – des funérailles rituelles de l'*ego* – alors qu'il n'était âgé que de vingt-deux ans. Il passa les dernières dix-neuf années de sa vie en semi-réclusion comme un moine zen, priant pour l'élévation de son maître Mitsushige, méditant et écrivant. Bien qu'il indiquât souvent qu'il ne devrait pas être fait d'amalgame entre le zen et le *bushidō*, il fut lui-même à la fois un guerrier et un moine.

Il n'est donc pas surprenant, que dans un livre remâchant les idéaux du samouraï, il soit fait constamment mention d'autres

concepts bouddhistes zen tels que la compassion envers les autres qui naît après sa propre Grande Mort [1], les décisions fondées sur l'intuition plutôt que sur la contemplation pondérée [2], et le courage d'affronter la mort spirituelle et physique. Tsunetomo pensait que la Voie du samouraï était enracinée dans l'absence d'*ego* du zen. Après nous être libérés de nos fantômes, nous pouvons vivre plus pleinement notre vie ; allégés de nos bagages, nous pouvons aller où bon nous semble.

空手而來、空手而去

Les mains vides nous arrivons ; les mains vides nous repartons.

L'*Hagakure* ne semble pas avoir été écrit pour être lu par un large public. Dans une préface, l'auteur préconise que pour finir l'ensemble de ces onze chapitres soient jetés au feu, et il fait référence plus avant à ce que disait son père : « Après avoir lu un livre ou toute autre forme d'écrit, il convient de le brûler ou de le jeter. Il est de l'ordre des choses que la lecture des livres soit l'apanage de la cour impériale, tandis que le destin de la maison Nakano réside dans la valeur militaire de ses guerriers dès qu'ils s'arment d'un bâton de chêne. » Que Tsunetomo pense que le résultat de ces sept années d'effort ne soit pas à la hauteur de ce qu'il en attendait, ou qu'il ne se soit agit que d'un simple effet de la modestie communément partagée dans la littérature asiatique, il est certain qu'il n'aurait jamais pu imaginer que ses lecteurs allaient être aussi nombreux et aussi dispersés qu'ils le sont aujourd'hui. Il était un samouraï consumé, ses pensées pour la plupart s'arrêtant aux frontières du fief des Nabeshima, et pendant des années son livre demeura la propriété secrète du clan Nabeshima.

L'*Hagakure* peut être considéré comme l'expression de la sincérité de Tsunetomo. Rien ne vint retenir ses affirmations

les plus extrêmes ni les plus singulières par peur du jugement des autres, pour autant que, de prime abord, il ait eu ce type de retenue. Son mentor et peut-être sa position géographique encouragèrent et renforcèrent ses points de vue radicaux, et le point d'orgue de sa pensée ne subit ni débat ni altération.

Il ne serait pas tout à fait correct de suggérer que les écrits de cet homme relativement obscur ont eu un effet radical sur la pensée japonaise. Mais il ne serait pas faux de dire que dans ses mots se reflète relativement clairement l'extrémisme d'un de ses courants.

William Scott Wilson

HAGAKURE

Extrait du premier chapitre

Bien que cela tombe sous le sens qu'un samouraï se doit d'être attentif à la Voie du samouraï, il semblerait que nous soyons tous négligents. En conséquence, si quelqu'un venait à demander : « Quel est le véritable sens de la Voie du samouraï ? », rare serait la personne capable de répondre sur le champ. La raison en est que personne ne s'est préalablement interrogé sur la question. Ceci ne fait que démontrer un profond désintérêt des choses de la Voie.

La négligence est chose extrême.



La Voie du samouraï trouve son accomplissement dans la mort. Lorsque confronté à l'alternative vivre ou mourir, il n'est qu'un seul choix possible, la mort. Il n'y a rien là de particulièrement difficile. Montrez-vous déterminé et allez de l'avant. Dire que mourir sans avoir accompli son destin, c'est mourir comme un chien, est la manière frivole de présenter les choses des intellectuels. Lorsqu'acculé à choisir entre la vie et la mort, il n'est plus question d'accomplir un destin, quel qu'il soit.

Nous souhaitons tous vivre. Et pour la plupart, nous construisons notre logique à partir de ce que nous aimons. Mais ne pas accomplir notre destin pour rester en vie, c'est faire preuve de lâcheté. La frontière est dangereusement ténue. Mourir sans avoir accompli son destin, c'est mourir comme un chien,

résonne comme une forme de fanatisme. Alors qu'il n'y a aucune honte à cela. Telle est en substance la Voie du samouraï. Si en préparant son cœur chaque matin et chaque soir, l'homme est capable de vivre comme si son corps était déjà mort, il trouvera la liberté dans la Voie. Toute sa vie se déroulera sans déshonneur, et il réussira à accomplir son destin.



Un homme peut devenir un bon vassal pour autant qu'il comprenne l'importance de servir honnêtement son maître.

Il appartient en cela à la catégorie la plus estimée des serviteurs. S'il est né dans une famille honorable dont le renom a su traverser les générations, il se doit de réfléchir sérieusement au devoir qu'il a envers ses ancêtres, en se donnant corps et âme au service de son maître et en lui accordant toute son estime. Au-delà de cela, il peut avoir la chance de posséder la sagesse et le talent et savoir en faire bon usage. Mais, même le pire des bons à rien maladroit peut se révéler un serviteur digne de confiance s'il est déterminé à se montrer honnête envers son maître. Ne posséder que sagesse et talent n'est que le niveau le plus bas de l'utilité.



Selon leur nature, il est des hommes qui possèdent l'intelligence des décisions rapides, et ceux qui doivent s'isoler pour prendre le temps d'une réflexion approfondie. En y regardant de plus près, si l'homme fait fi de son *ego*, et agit en accord avec les quatre vœux du samouraï Nabeshima, il se découvrira une sagesse étonnante, quelles que soient les dispositions plus ou moins heureuses de sa nature.[1]

Nombreux sont ceux qui pensent qu'ils peuvent éclaircir les questions de fond en prenant le temps de la réflexion, mais rien de bon ne peut en ressortir dès lors que leur intérêt personnel prévaut dans leur jugement et cela, quelle qu'ait été la profondeur de leur réflexion.

Il est difficile pour un être borné de changer ses habitudes en altruisme. Néanmoins, lorsque confronté à un problème, si, dans un premier temps, vous vous en désintéressez, préférant vous concentrer sur les quatre vœux qui nourrissent votre cœur, si, dans le même temps, vous faites abstraction de tout intérêt personnel, et que vous faites un effort, vous ne serez pas loin d'atteindre votre objectif.



Alors que nous faisons la plupart des choses en nous reposant uniquement sur notre propre sagacité, c'est notre intérêt qui nous guide. Nous tournons le dos à la raison, et les choses ne se passent pas comme elles le devraient. Aux yeux du reste du monde, cela peut sembler sordide, insensé, médiocre et inefficace.

Lorsqu'un individu se trouve dépourvu d'une véritable intelligence, il est préférable qu'il consulte quelqu'un faisant preuve de bon sens. Un conseiller accomplira son devoir dans la Voie, lorsqu'il prendra une décision, fort d'une franche intelligence désintéressée, pour autant qu'il ne soit pas personnellement impliqué. Cette manière de faire sera certainement considérée par les autres comme la preuve d'une clairvoyance profondément enracinée. Comme peut l'être, par exemple, un arbre majestueux qui possède de nombreuses racines. L'intelligence d'un homme est comme un arbre simplement enraciné dans la terre.



Nous étudions les enseignements et les faits et gestes des hommes du passé afin de nous imprégner de leur sagesse et de nous prévenir de toute forme d'égoïsme. Dès lors que nous nous débarrassons de nos partis pris, que nous suivons les enseignements des anciens, et que nous ne manquons pas de consulter les autres, les affaires peuvent aller de l'avant sans rencontrer d'aléas. Le seigneur Katsushige emprunta sa sagesse au seigneur Naoshige. C'est ce qui est rapporté dans le *Ohanashikikigaki*. Nous devrions lui être reconnaissants de sa sollicitude.

C'est ainsi qu'un certain seigneur prit à son service plusieurs de ses jeunes frères, et que chaque fois qu'il se rendait à Edo ou dans la région de Kamigata, il leur demandait de l'accompagner. Alors qu'il les consultait quotidiennement sur des questions d'ordre privé ou public, il est dit que jamais il ne connut de désagrément.



Sagara Kyūma avait dédié sa vie à son maître et était prêt à le servir jusque dans la mort. Il fut cet homme parmi un millier.

Un jour, il y eut une réunion importante dans la demeure de maître Sakyō, à Mizugae, au cours de laquelle il fut décidé que Kyūma devait commettre *seppuku*. Dans ce temps-là, on trouvait, à Ōsaki, une maison de thé située au troisième étage de la résidence excentrée de maître Taku Nui. Kyūma décida de la louer et de s'entourer de tous les propres à rien de Saga. Il engagea ensuite une compagnie de marionnettistes,

allant jusqu'à participer en personne au spectacle, s'amusant à manipuler l'une des marionnettes. Ils festoyèrent, burent jour et nuit et menèrent grand tapage jusque sous les fenêtres de maître Sakyō. En choisissant un comportement aussi outrancier, ses intentions étaient de porter le discrédit sur lui plutôt que sur son maître, ce qui devait justifier son suicide.[2]



Servir son seigneur n'implique rien d'autre pour un vassal que de le supporter en toutes circonstances, fussent-elles bonnes ou mauvaises, en renonçant à son intérêt personnel. Il suffit alors de deux ou trois hommes de cette trempe, pour que la sauvegarde du fief soit assurée.

Alors que tout semble aller pour le mieux dans les affaires du fief, nombreux sont ceux qui font leur apparition, se montrant utiles par leur sagesse, leur intelligence et leur ingéniosité. Cependant, le seigneur devrait-il décider de se retirer ou de s'isoler, que beaucoup parmi eux lui tourneraient aussitôt le dos et intrigueraient pour se rapprocher de l'homme du jour. Un tel comportement n'a rien de plaisant même par sa seule évocation. Les hommes de haut rang ou ceux occupant des positions plus modestes, profondément intelligents et ingénieux, auront tous le sentiment qu'ils sont les personnes qui se distinguent par leur droiture dans le travail, mais quand vient le moment de sacrifier leur vie pour leur seigneur, ils ont les genoux qui se dérobent. Cela n'a vraiment rien d'honorable. Le fait qu'un homme d'ordinaire peu utile se révèle souvent un guerrier incomparable dans l'adversité ne fait que souligner le fait qu'il a déjà renoncé à sa vie et qu'il ne fait plus qu'un avec son seigneur. Au jour de la mort de Mitsushige, il y eut

un exemple. Et ce fut moi, son fidèle intendant. Les autres ne firent que suivre mon sillage. Invariablement, les notables prétentieux et imbus d'eux-mêmes se détournent de l'homme au moment même où ses yeux se referment sur la mort.

D'aucuns affirment que la loyauté est essentielle à la relation qui lie le seigneur et son vassal. Bien qu'elle puisse paraître hors de portée, elle se trouve juste sous vos yeux. Dès que vous en acceptez l'augure, vous devenez au même instant un vassal accompli.



Il est important de donner son opinion à une personne pour l'aider à corriger ses fautes. C'est témoigner de la commisération à cette personne et c'est le premier devoir du serviteur. Mais la manière de le faire nécessite beaucoup de tact. Il est aisé de découvrir les bons et les mauvais côtés d'une personne, de même est-il facile de donner son opinion à ce sujet. Pour la plupart, les hommes pensent qu'ils font preuve de générosité lorsqu'ils choisissent de dire ce que les autres trouveraient détestable ou difficile à dire. Mais dès lors que cela n'est pas bien perçu, ils renoncent, convaincus qu'il est inutile d'insister. C'est une attitude totalement indigne. Apporter l'opprobre sur quelqu'un en le calomniant ne profite à personne. Cette manière d'agir ne fait que soulager le cœur de celui qui se porte en juge.

Avant de donner son opinion à quelqu'un, il faut d'abord juger si cette personne est capable ou pas de la recevoir. Il faut devenir assez intime avec la personne pour s'assurer qu'elle sera à l'écoute de vos paroles. Lorsque vous abordez des sujets qui lui sont chers, il vous faut chercher le meilleur moyen de lui parler et la meilleure façon d'être parfaitement

compris. Choisissez l'occasion, et déterminez s'il est préférable de lui écrire une lettre ou d'attendre le moment où vous vous apprêtez à prendre congé. Faites valoir ses bons côtés et utilisez tous les moyens de l'encourager, peut-être en évoquant vos propres erreurs sans aborder les siennes, mais en faisant en sorte qu'il fasse le rapprochement. Faites en sorte qu'il reçoive votre message comme un homme boit de l'eau lorsque sa gorge est asséchée, et votre opinion sera de celles qui lui permettront de corriger ses erreurs.

Cela est extrêmement difficile. Si le mauvais comportement d'une personne se révèle être de l'ordre de l'habitude, et cela depuis de nombreuses années, il ne pourra y être porté remède quelle que soit la manière utilisée. J'en ai fait moi-même l'expérience. Être assez intime avec tous ses compagnons jusqu'à réussir à corriger mutuellement ses erreurs et s'appliquer à être utile à son maître, tel est le grand devoir de compassion d'un serviteur. En apportant l'opprobre sur quelqu'un, comment imaginer faire de lui une personne meilleure ?



Il est de mauvais goût de bailler en public. Lorsque quelqu'un ressent un besoin inopiné de bailler, il lui suffit de se frotter le front de bas en haut pour que la sensation cesse. Si cela ne marche pas, il peut se passer la langue sur l'intérieur des lèvres en maintenant la bouche fermée, ou simplement cacher son bâillement derrière sa main ou sa manche de telle manière que personne ne soupçonne ce qu'il est en train de faire. Il en va ainsi également avec les éternuements qui vous font perdre toute dignité. Il est d'autres choses auxquelles une personne devrait prendre garde et s'attacher à éviter.



Lorsqu'une certaine personne déclara que les problèmes économiques du moment devraient être étudiés dans le détail, quelqu'un répliqua que cela ne serait pas une bonne chose. C'est un fait que le poisson ne peut pas vivre aux endroits où l'eau est trop claire. Mais, dès lors qu'il trouve des lentilles d'eau ou d'autres herbes, le poisson se cache sous leur ombrage et se met à prospérer. Ainsi, les classes inférieures vivront en paix pour autant que certaines questions soient laissées un peu de côté voire même ignorées. À l'égard de la conduite des hommes, ce constat devrait être pris en compte.



Un jour, alors que le seigneur Mitsushige était encore un petit enfant, et qu'il devait réciter au moine Kaion un extrait de son cahier d'écriture, il fit appeler les autres enfants et les acolytes et déclara : « S'il vous plaît, venez ici et écoutez. Il est difficile de lire lorsque presque personne ne vous écoute. » Le prêtre en fut impressionné et dit aux acolytes : « Tel est l'esprit qui doit présider à toute chose. »



Chaque matin, l'homme doit rendre hommage en premier à son seigneur et à ses parents, puis aux divinités de la maison et aux bouddhas protecteurs. En choisissant de s'incliner en premier devant son seigneur, il réjouira le cœur de ses parents et répondra aux attentes des dieux et des bouddhas. Pour un guerrier rien ne vient supplanter la loyauté qu'il doit à son seigneur. Dès lors que cette résolution est bien ancrée au fond

de son cœur, il sera toujours respectueux de la personne de son seigneur et ne s'en tiendra jamais éloigné même pour un bref instant.

De la même façon, une femme se doit de respecter d'abord son mari, comme ce dernier respecte d'abord son seigneur.



Il m'a été rapporté par une certaine personne qu'il y a de cela quelques années, le défunt Matsuguma Kyōan aurait raconté l'histoire suivante :

> Dans la pratique de la médecine, le traitement varie en fonction du yin et du yang des hommes et des femmes. Il existe également une différence de pouls. Au cours des cinquante dernières années, cependant, le pouls des hommes semble être devenu le même que celui des femmes. Conscient de ce changement, je tentais d'appliquer aux hommes le traitement de la maladie des yeux que je réservais d'ordinaire aux femmes et ce dernier donna entière satisfaction. Lorsque j'observais l'application du traitement prévu pour les hommes aux hommes, force m'a été de constater qu'il ne donnait aucun résultat. C'est ainsi que j'ai su que l'esprit des hommes s'était affaibli et qu'ils étaient devenus pareils aux femmes, et que la fin du monde était venue. Depuis, je l'observe avec certitude et je garde le secret.

Ayant à l'esprit ces paroles, l'observation des hommes d'aujourd'hui révèle que nombreux sont ceux qui semblent être animés d'un pouls de femme et que les hommes au sens littéral du terme ne sont pas légion. De ce fait, si quelqu'un devait faire un petit effort, il pourrait prendre l'ascendant sur les autres sans trop de difficulté. Le fait qu'il y ait peu d'hommes qui soient capables de pratiquer la décapitation de manière propre est une

preuve supplémentaire que le courage des hommes s'est attiédi.

Et lorsqu'on en vient à parler du *kaishaku*, nous sommes entrés dans un âge où les hommes se montrent prudents et prompts à se trouver des excuses. Il y a quarante ou cinquante ans, des choses telles que le *matanuki* étaient considérées comme une preuve de virilité, un homme n'aurait pas osé se présenter devant ses compagnons sans une incision à l'aine, aussi n'hésitait-il pas à se transpercer lui-même le bas-ventre.

Le rôle qui incombe à l'homme est une affaire de sang. Ce constat est considéré aujourd'hui comme une bêtise, les mots remplacent les actes pour régler promptement les affaires, et les emplois qui nécessitent des efforts sont laissés de côté. Je souhaiterais que les plus jeunes essaient de comprendre ce que tout cela implique.



Le moine Tannen avait coutume de dire que « les hommes ne parvenaient pas à la connaissance parce que les moines limitaient leur enseignement à la doctrine du "non-esprit". Ce qui est appelé le "non-esprit" est un esprit pur et libéré de toute entrave ».[3] Ceci est intéressant.

Le seigneur Sanenori disait : « La Voie se tient dans l'espace d'une respiration, là où la perversité ne peut exister ». Si c'est ainsi, alors la Voie est une. Mais personne ne peut comprendre de prime abord une telle évidence. La pureté est quelque chose qui ne peut être atteint qu'à force d'efforts répétés.



Il n'y a rien dont nous devrions être plus reconnaissants que ce que nous dit la dernière ligne du poème qui veut que

« Lorsque votre propre cœur s'interroge ».[4] Il est sans doute possible d'y réfléchir de la même manière que pour le *Nembutsu*, et auparavant, il n'était pas rare de le retrouver sur les lèvres de nombreuses personnes.

Récemment, ces hommes qui se disent « intelligents » se parent eux-mêmes d'une sagesse superficielle et ne font que tromper les autres. C'est pour cette raison qu'ils ne valent pas mieux que les pauvres d'esprit. Encore, le pauvre d'esprit est-il sincère. Si un homme examine le fond de son cœur en s'attachant à ce que le poème nous dit, il ne trouvera aucun lieu dissimulé. C'est un excellent examen. L'homme devrait être dans un état d'esprit tel que, lorsque confronté à cet examen, il ne se sentira nullement embarrassé.



Le mot *gen* signifie « illusion » ou « apparition ». En Inde, l'homme qui a recours à l'illusion est appelé un *genjutsushi* (« un maître de l'illusion »). Tout dans ce monde n'est rien d'autre qu'un spectacle de marionnettes. Aussi utilisons-nous le mot *gen*.



Choisir la justice par dégoût de l'injustice n'est pas chose aisée. En effet, penser que se montrer juste est le mieux qu'un homme puisse faire s'il fait tout pour y parvenir ne fera, au contraire, que l'entraîner à commettre de nombreuses erreurs.

La Voie se situe bien au-delà de la simple justice. Ceci est très difficile à appréhender, mais relève pourtant de la plus grande des sagesses. Considérés de ce point de vue, des idéaux comme la justice semblent relativement superficiels. Si vous ne parvenez

pas à découvrir la vérité par vous-même, elle ne vous sera pas accessible. Il existe, cependant, un autre moyen d'accéder à cette Voie, même si vous n'êtes pas capable de la découvrir par vous-même. Il vous faut consulter les autres. Même quelqu'un qui n'a pas appréhendé cette Voie est capable, tout en observant, d'analyser clairement les affaires des autres. C'est comme dans une partie de *go*, il est dit que « celui qui observe, voit avec quatre paires d'yeux ». L'adage « pensée après pensée, nous découvrons nos propres erreurs » signifie également que c'est dans la discussion avec les autres que nous trouverons la plus grande des Voies. Apprendre en écoutant les histoires du passé et en lisant des livres ne signifie rien d'autre que de se dépouiller de ses propres erreurs pour suivre les enseignements des anciens.



À la fin de sa vie, un illustre samouraï donnait ainsi son point de vue :

Dans la vie, l'étude se poursuit sur plusieurs niveaux. Au niveau le plus bas, l'homme étudie mais rien ne vient récompenser ses efforts, et il est conscient qu'il est comme tant d'autres, dépourvu de compétence. C'est le moment où sa valeur reste à démontrer. Au niveau intermédiaire, il n'a toujours pas prouvé son utilité, mais il a pris conscience de ses propres insuffisances et peut également percevoir certaines imperfections chez les autres. À un niveau plus haut, il est fier de sa propre expertise, se réjouit des compliments des autres, et se désole du manque de compétence de certains de ses compagnons. Cet homme a su révéler sa valeur. Au niveau le plus haut, l'homme feint de ne rien connaître.

Tels sont, en général, les différents niveaux. Mais il existe un niveau qui les transcende tous, celui de l'excellence. L'homme est

alors conscient que la perfection n'existera jamais pour lui et il réalise qu'il n'est nulle fin dans la poursuite de la Voie qu'il s'est choisie. [5] Il connaît parfaitement ses propres insuffisances et ne pense jamais, à aucun moment de sa vie, qu'il a réussi.

Il n'est pas infatué de lui-même, mais au contraire, il s'investit dans la Voie jusqu'à la fin avec humilité. Il est dit que maître Yagyū fit un jour la remarque suivante : « Je ne sais pas comment vaincre les autres, mais je sais comment me vaincre moi-même. »

Tout au long de votre vie, avancez, jour après jour pour devenir meilleur qu'hier, meilleur qu'aujourd'hui. La quête de la perfection ne connaît pas de fin.



Parmi les maximes que le seigneur Naoshige fit inscrire sur les murs de sa demeure, il en est une qui recommande que « les questions de grande importance soient traitées de manière légère ». Ce à quoi maître Ittei répondit : « Les questions de moindre importance doivent être traitées de manière sérieuse ». Dans les affaires qui occupent un homme, il ne peut pas y avoir plus de deux ou trois questions pouvant être considérées comme de première importance. Dès lors qu'elles sont abordées dans des temps non troublés, elles ne peuvent qu'être appréhendées de manière appropriée. Il est question ici de réfléchir aux problèmes avant qu'ils ne se posent pour, le moment venu, les traiter avec légèreté. Il est difficile de faire face à l'urgence d'un problème et de le résoudre en toute sérénité, si vous ne vous y êtes pas préparé à l'avance. Vous ne pourrez éviter de ressentir une certaine incertitude quant à la réussite de votre démarche. Pourtant, si des fondations ont été préalablement posées, il vous sera possible de vous appuyer sur le dicton « Les questions de

grande importance doivent être traitées de manière légère », comme base de vos propres actions.



Après plusieurs années passées à Osaka pour accomplir son service, un homme rentra finalement chez lui. Lorsqu'il se présenta au bureau de l'administration locale, quelle ne fut pas la surprise des personnes présentes lorsqu'il s'adressa à l'employé dans le dialecte de Kamigata et il fut aussitôt la risée de toute l'assistance. Il apparaît donc préférable pour un vassal appelé à séjourner pendant une longue période à Edo ou dans la région de Kamigata de continuer à utiliser le dialecte de sa région natale et d'en user même plus souvent que d'ordinaire.

[Lorsque vous séjournez dans une région plus sophistiquée] il est naturel que votre comportement se trouve influencé par des styles différents. Mais, ce serait faire preuve de vulgarité, voire d'un manque de clairvoyance, que de mépriser les coutumes de son propre district dans ce qu'elles peuvent avoir de provincial, et de se laisser tenter, ne serait-ce qu'un peu, par les manières plus attrayantes de votre nouveau lieu de résidence et de songer à abandonner votre propre manière d'être. Que votre district natal ne soit ni sophistiqué, ni policé est un trésor inestimable. Imiter le style des autres n'est qu'un simulacre.

Un homme dit un jour au moine Shungaku que « l'enseignement de la secte du soutra du lotus ne peut être bon car il est par trop terrifiant ».

Shungaku répondit que « c'est ce caractère terrifiant qui donne son identité à la secte du soutra du lotus. Si ce n'était pas le cas, elle ne se différencierait aucunement d'une autre secte. » Cela paraît fondé.



Un jour que le conseil s'était réuni afin d'étudier la promotion d'un certain homme, les membres du conseil étaient prêts à débouter cette demande de promotion, invoquant le fait que l'homme avait été précédemment impliqué dans une querelle d'ivrognes. Pourtant quelqu'un dit : « Si nous devions écarter tous les individus ayant commis un jour un faux pas, nous risquerions de nous priver de beaucoup d'hommes compétents. Un homme qui a fait une erreur un jour ne pourra que se montrer beaucoup plus prudent à l'avenir et son repentir ne pourra que le rendre plus utile encore. Je pense qu'il devrait être promu. »

Quelqu'un demanda alors : « Vous porterez-vous garant pour lui ? »

L'homme répondit : « Bien sûr que je le ferai. »

L'autre demanda encore : « Quelle garantie pouvez-vous nous donner ? »

Ce sur quoi, l'autre répondit : « Je peux me porter garant justement parce qu'il s'agit d'un homme qui a déjà commis une erreur. Un homme qui n'a jamais fait le moindre faux pas est un homme dangereux. » Cela ayant été dit, l'homme fut promu.



Lors d'une délibération devant décider du sort de criminels, Nakano Kazuma proposa que leur condamnation soit un degré plus léger que ce qui pouvait sembler approprié. Il fit preuve d'un trésor de sagesse que lui seul possédait. Bien que l'assemblée compte à ce moment-là plusieurs participants, si ce n'avait été Kazuma, personne n'aurait pris la parole. C'est cet événement

qui lui valut les surnoms de maître de l'ouverture du sceau et maître des vingt-cinq jours.[6]



Une certaine personne se couvrit de honte en renonçant à se venger. La voie de la vengeance consiste simplement à forcer son chemin droit dans la place, quitte à se faire tuer. La mort, dans ce cas, est exempte de honte. Si vous réfléchissez avant de vous lancer, vous manquerez le moment opportun. Alors que vous débattrez de questions telles que le nombre potentiel d'adversaires, vous perdrez un temps précieux, et vous finirez par renoncer.

Qu'importe que l'ennemi dispose de milliers d'hommes, vous accomplirez votre destin en les affrontant tous, fort de votre détermination à les tuer les uns après les autres, jusqu'au dernier. Même si vous n'y parvenez pas, une grande partie d'entre eux mourront.

Lors du raid nocturne des *rōnin* du seigneur Asano, le fait qu'ils n'aient pas commis *seppuku* à Sengakuji fut une erreur, car une longue période s'était écoulée entre le moment où leur seigneur fut tué et le moment où ils tirèrent vengeance de leurs ennemis. Si le seigneur Kira était mort de maladie entre-temps, cela aurait été extrêmement regrettable. Les hommes de la région de Kamigata possèdent une forme de sagesse pleine d'intelligence, ils savent comment se faire valoir pour que leurs actions soient récompensées, pourtant ils ne peuvent s'empêcher d'agir à tort et à travers, ce qui ne fut pas le cas des hommes qui prirent part à la querelle de Nagasaki.[7]

Bien que toutes les questions ne puissent pas être résolues de cette manière, si je la mentionne ici, c'est pour tenter de mieux

comprendre la Voie du samouraï. Le moment venu, il n'est plus temps de raisonner. Et si vous ne vous êtes pas préalablement penché sur ces questions, vous ne pourrez éviter de vous couvrir de honte. C'est en étudiant les livres et en écoutant les gens parler que vous renforcerez votre résolution.

La Voie du samouraï devrait avant tout impliquer pour vous d'être conscient du fait que vous ne savez pas ce qui peut arriver ensuite, et que vous devez vous tenir prêt de jour comme de nuit. La victoire et la défaite sont fonction des circonstances et du moment. Le moyen de se prémunir de la honte se situe sur un autre plan. Il est tout simplement dans l'acceptation de la mort.

Même si vous ne pouvez éviter la défaite, vous ne devez pas renoncer à exercer des représailles. Il n'est nullement question ici de sagesse ni de technique. Un homme tel qu'il se doit être ne s'attache ni à la victoire ni à la défaite. Il se lance à corps perdu vers une mort irrationnelle. En agissant ainsi, vous abandonnerez vos rêves chimériques.



Il est deux choses qui peuvent avilir un serviteur, ce sont l'appât du gain et la soif d'honneur. Mais, pour autant que quelqu'un sache se tenir en toutes circonstances, rien ne pourra venir ternir sa réputation.

Il y eut, à une époque, un certain homme reconnu pour sa grande intelligence, mais dont le caractère ne lui laissait percevoir que les mauvais côtés de ses fonctions. Cette manière d'être ne pouvait que limiter son utilité. Si, dès le début, quelqu'un ne se met pas en tête que le monde est plein de situations inconfortables, ses efforts seront peu convaincants et ne seront

pas perçus par les autres. Et si quelqu'un n'est pas reconnu par les autres, quelles que soient les qualités qu'il possède, il ne possédera pas l'essence d'un homme de bien. Cela également peut être considéré comme un défaut.



Il y eut cet homme qui affirmait : « Telle et telle personnes sont de nature violente, mais cela ne m'a pas empêché de le leur dire bien en face… » Ces propos étaient déplacés et, en parlant ainsi, notre homme ne cherchait qu'à se faire valoir de son supposé courage. C'était relativement mesquin et ne faisait que démontrer son manque de maturité. C'est parce qu'un samouraï possède des manières policées qu'il fait naître l'admiration. Parler des autres de cette manière ne vaut guère mieux qu'une querelle entre deux lanciers de la plus basse extraction. C'est vulgaire.



Il n'est pas bon de rester arc-bouté sur ses positions. Ce serait une erreur de faire des efforts jusqu'à obtenir une certaine forme de compréhension et de s'arrêter en si bon chemin. Au commencement, ne pas rechigner à faire d'énormes efforts pour être sûr de bien appréhender les fondamentaux, puis, poursuivre la pratique jusqu'à ce que vos efforts portent leurs fruits, telle est la voie que vous devez poursuivre tout au long de votre vie. Ne vous contentez pas du niveau de compréhension auquel vous êtes parvenu, mais pensez simplement : « Cela ne suffit pas ».

Il faut que l'homme cherche tout au long de sa vie comment

suivre au mieux la Voie. Et il doit étudier, l'esprit bien déterminé à ne rien laisser de côté. Telle est la Voie.



Voici quelques paroles attribuées au défunt Yamamoto Jin'emon :

Dès lors que vous saisissez les tenants et aboutissants d'une affaire, vous pouvez en comprendre huit.

Un rire affecté ne fait que souligner le manque de respect de soi chez un homme et la lascivité chez une femme.

Que la conversation soit formelle ou informelle, vous devez regarder votre interlocuteur droit dans les yeux. Un salut courtois convient au début comme à la fin. Parler en gardant les yeux baissés est une forme d'impolitesse.

Il est inconvenant de se déplacer, les mains glissées dans l'échancrure de son *hakama*.

Après avoir lu un livre ou toute autre forme d'écrit, il convient de le brûler ou de le jeter. Il est de l'ordre des choses que la lecture des livres soit l'apanage de la cour impériale, tandis que le destin de la maison Nakano réside dans la valeur militaire de ses guerriers dès qu'ils s'arment d'un bâton de chêne.

Un samouraï qui n'est pas à la tête d'un groupe de combattants et qui ne possède pas son propre cheval n'est pas un samouraï.[8]

Un *kusemono* est un homme digne de confiance.

Il est dit qu'il convient de se lever à quatre heures du matin, de prendre un bain et de préparer ses cheveux chaque jour, de manger au lever du soleil et de se coucher dès la nuit venue.

> Un samouraï, même s'il n'a rien mangé, se doit d'user d'un cure-dents de manière ostentatoire. Dans la peau d'un chien à l'intérieur, avec la robe d'un tigre à l'extérieur.



Qu'est-ce qu'un homme devrait répondre lorsque la question suivante lui est posée : « Pour un être humain, qu'est-ce qui est essentiel au regard de l'objectif et de la discipline ? » La première réponse pourrait être : « C'est acquérir ici et maintenant la force morale qui accompagne un esprit pur et exempt d'ambiguïté. » Aujourd'hui, tous les hommes donnent l'apparence d'être découragés. Dès lors que quelqu'un possède un esprit pur et exempt d'ambiguïté, son attitude ne peut qu'être vivante et enjouée. Lorsque quelqu'un se donne corps et âme aux affaires, il est une chose qui naît au plus profond de son cœur. Et c'est la loyauté au service de son seigneur ; la piété filiale envers ses parents ; la bravoure indissociable des affaires militaires, et à part ça, toute chose qui peut servir à toute la société.

Cette chose est très difficile à découvrir. Et une fois découverte, elle est encore plus difficile à garder en permanence en action. Il n'existe d'autre moyen que de se concentrer sur l'instant présent.



Il y a encore cinquante ou soixante ans, les samouraïs prenaient un bain chaque matin, se rasaient le devant du crâne, s'enduisaient les cheveux de lotion, se coupaient les ongles des mains et des pieds, les frottaient avec de la pierre ponce puis avec de l'oseille sauvage, et ne manquaient jamais de prendre soin de leur apparence physique. Il va sans dire que leur armure et tout leur attirail étaient entretenus au quotidien pour éviter qu'ils ne rouillent ; ils étaient dépoussiérés, lustrés et réparés, le cas échéant.

Même si prendre un soin exagéré de son apparence peut sembler ostentatoire, il n'est nullement question ici d'élégance. Même en étant fermement résolu à affronter une mort inévitable, conscient que le destin peut vous être fatal à n'importe quel moment, si vous êtes tué alors que vous avez négligé votre apparence, cela ne fera que démontrer votre manque de détermination et vos ennemis se chargeront de mépriser le corps d'un samouraï malpropre. C'est pour cette raison qu'il est conseillé aux anciens comme aux plus jeunes de prendre soin de leur apparence.

Bien que vous considériez que cette préparation se révèle contraignante et peut prendre beaucoup de temps, elle fait partie intégrante des devoirs d'un samouraï. Elle n'exige ni trop de travail, ni trop de temps. Pour autant que vous travailliez en permanence à renforcer votre détermination à mourir au combat, que vous vous considériez délibérément comme déjà mort, que vous vous consacriez pleinement à votre travail et aux affaires militaires, il ne saurait y avoir de déshonneur. Mais, le moment venu, si vous persistez à ne pas prendre conscience de toutes ces choses, ne serait-ce que dans vos rêves, et que vous préférez consacrer vos journées à des intérêts plus personnels, bien décidé à ne rien vous refuser, vous ne pourrez éviter la honte et le déshonneur. Et si vous pensez que votre attitude n'a rien de méprisable, et que rien ne compte pour autant que vous y trouviez votre intérêt, alors vos actions dissipées et discourtoises ne pourront que vous apporter un constant déshonneur.

Le samouraï qui ne se prépare pas préalablement à une mort inévitable peut être sûr que cette mort prendra une forme regrettable. Mais, s'il s'est résolu à l'avance à mourir, comment sa mort pourrait-elle être méprisable ? Vous devriez bien réfléchir à tout ceci.

Il est vrai que les trente dernières années ont apporté beaucoup de changements dans nos manières de vivre ; aujourd'hui, lorsque de jeunes samouraïs se réunissent, si leurs conversations ne tournent pas autour de questions d'argent, de bonnes ou de mauvaises fortunes, de secrets, de styles vestimentaires, ou de sexe, ils ne voient pas d'intérêt à se retrouver. Les bonnes manières disparaissent progressivement. Il est possible de dire qu'auparavant, lorsqu'un homme atteignait l'âge de vingt ou trente ans, il n'avait pas d'idées méprisables en tête, et aucun mot sur des sujets indignes ne sortait de sa bouche. Si, par inadvertance, un ancien se permettait d'aborder un tel sujet en sa présence, il le considérait presque comme une injure. Cette nouvelle attitude est probablement apparue depuis que les gens attachent de l'importance à leur paraître en société et aux finances de leur maisonnée. Qu'est-ce qu'une personne est supposée accomplir si elle ne possède pas l'arrogance qui sied à son rang dans la société !

Il est bien malheureux qu'aujourd'hui les hommes jeunes soient si débrouillards et si fiers de leurs biens matériels. Les hommes trop débrouillards sont frileux lorsqu'il s'agit d'accomplir leur devoir. S'ils se montrent frileux face à leur devoir, ils se révéleront lâches le moment venu.



Selon les dires de maître Ittei, même un scribouillard dépourvu de talent pourra faire des progrès notables dans l'art de la calligraphie s'il étudie en imitant un bon modèle et en déployant les efforts nécessaires. Un serviteur devrait pouvoir également améliorer sa position s'il sait choisir un bon serviteur pour modèle.

Aujourd'hui, cependant, il n'existe plus de modèle de bons serviteurs. À la lumière de tout ceci, il paraîtrait judicieux de

créer un modèle qui pourrait servir à l'apprentissage de tous. Pour cela, il pourrait s'avérer nécessaire de prendre en considération de nombreuses personnes et de choisir le meilleur en chacune d'elles. Par exemple, une personne pour sa politesse, une autre pour sa bravoure, une autre pour son éloquence, une autre pour son savoir-vivre et une autre encore pour la résolution de son caractère. Ainsi, le modèle pourrait être créé.

Un apprenti en quête d'accomplissement dans le monde des arts fait souvent l'erreur d'imiter uniquement les mauvais côtés de son professeur au lieu de se concentrer sur ses qualités. Cela n'est jamais concluant. Il existe des hommes qui possèdent d'excellentes manières mais qui sont dépourvus de toute moralité. En prenant ce type d'individu comme modèle, il est presque inévitable de laisser de côté la politesse pour se concentrer uniquement sur le manque de droiture. Pour autant que vous soyez capable de percevoir les qualités d'une personne, vous trouverez en elle le modèle capable de vous enseigner tout ce que vous désirez.



Lorsque vous êtes chargé de transmettre un courrier important ou tout autre document écrit, tenez-le fermement dans votre main pendant tout le trajet et, sans jamais relâcher votre attention, remettez-le en mains propres à son destinataire.



Un serviteur est un homme qui ne se laisse jamais distraire de son devoir vingt-quatre heures sur vingt-quatre, qu'il se trouve en présence de son maître ou dans un lieu public. Si un homme se laisse aller lorsqu'il quitte son service pour prendre

un peu de repos, il apparaîtra toujours comme un homme négligent à la face du monde.



Quelle que soit la classe à laquelle il appartient, un homme qui se met en tête de faire quelque chose qui n'est pas de son rang social finit toujours par commettre des actes inconsidérés ou lâches. Dans les classes les plus basses, il peut même arriver que des hommes prennent la fuite. Il faut faire attention aux domestiques et aux gens de leur espèce.



Nombreux sont ceux qui, dès lors qu'ils se consacrent à un art martial et s'entourent de disciples, sont convaincus de posséder la stature d'un authentique guerrier. Il est tout à fait regrettable de faire autant d'efforts pour ne devenir à la fin qu'un simple « artiste ». Dans les disciplines artistiques, il est conseillé de poursuivre son apprentissage jusqu'à combler toutes ses lacunes. En général, une personne qui se montre versatile dans ses choix est considérée comme triviale car elle ne possède qu'une connaissance générale des questions importantes.



Lorsque le maître vous demande quelque chose, que ce soit synonyme pour vous de bonne ou de mauvaise fortune, vous retirer en silence ne fera que révéler votre perplexité. Vous devez trouver une réponse appropriée, quelle qu'elle soit. Il est important de se préparer à l'avance à toute éventualité.

De plus, le jour où vous vous voyez offrir une fonction, si vous éprouvez une joie profonde ou une grande fierté, ces sentiments ne manqueront pas de s'afficher sur votre visage. C'est ainsi dans la plupart des cas et cette attitude est parfaitement inconvenante. Cependant, une personne qui connaît ses propres limites, pourra penser en elle-même : « je suis quelqu'un de maladroit et pourtant c'est bien à moi que l'on demande de le faire. Comment vais-je m'y prendre ? Je sais à l'avance que cela va être pour moi la source de beaucoup d'ennuis et me créer bien des soucis. » Alors que ces paroles ne sont jamais prononcées, elles transparaissent à la surface. Elles sont preuve de modestie.

En nous montrant inconstants et frivoles, nous nous écartons de la Voie et nous nous comportons en débutants, ce qui ne peut être qu'extrêmement dommageable.



Il est bien d'apprendre, mais le plus souvent cela conduit à commettre des erreurs. Cela me rappelle les sermons du moine Kōnan. Il est intéressant de s'enquérir des hauts faits des hommes de bien pour mieux connaître nos propres insuffisances. Mais le plus souvent, ce n'est pas ainsi que les choses se passent. Pour la plupart, nous préférons nous enorgueillir de nos propres opinions et finissons par nous complaire à les justifier.



L'année passée, lors d'une assemblée plénière, un homme qui tentait d'imposer ses divergences d'opinion finit par affirmer qu'il était prêt à en découdre avec l'homme qui

présidait l'assemblée si son avis n'était pas pris en compte. Sa motion fut votée. À la fin de la procédure, l'homme dit : « Leur assentiment a été facile à gagner. Je pense qu'ils sont trop faibles et pas assez fiables pour être conseillers du seigneur ».



Il peut arriver que quelqu'un pénètre dans un lieu officiel à un moment inopportun, lorsque tout le monde est très occupé, et qu'il expose sans vergogne le but de sa visite, certains de ses interlocuteurs ne manqueront pas alors de lui répondre froidement ou de se mettre en colère. Cette attitude est parfaitement inconvenante. Dans un pareil cas, l'étiquette d'un samouraï lui dicte de prendre sur lui et de satisfaire à la requête de l'individu avec courtoisie. Traiter une personne avec rudesse est un comportement qui prévaut chez les laquais de la classe moyenne.



Selon la situation, il peut arriver que vous soyez contraint de vous en remettre à une autre personne pour régler une question ou une autre. Si vous le faites de manière répétée, vous devenez importun et manquez de la plus élémentaire correction envers cette personne. Lorsque quelque chose doit être fait, il est préférable de ne pas s'en remettre aux autres.



Il y a beaucoup à apprendre d'un orage. Lorsqu'une averse soudaine vous surprend sur la route, vous vous mettez à courir pour éviter d'être mouillé. Mais, bien que vous tentiez de vous protéger sous les auvents des maisons, vous finissez toujours par

être trempé jusqu'aux os. Comme, il semble inévitable de se faire mouiller par la pluie, autant garder son calme et continuer son chemin, l'esprit serein. C'est une leçon de vie qui trouve son application en toute chose.



En Chine, il est dit qu'un homme aimait tellement les représentations de dragons qu'il finit par en porter sur ses vêtements et par concevoir son mobilier à leur image. Cet amour excessif attira l'attention du dieu dragon, et un jour un authentique dragon se présenta à sa fenêtre. Il est dit qu'il en mourut d'effroi. De toute évidence, il était question ici d'un homme dont les actes n'étaient pas à la hauteur des paroles bravaches lorsque confronté aux choses réelles.



Il y eut cet homme qui était passé maître dans l'art de la lance, et qui, alors qu'il était sur le point de mourir, fit appeler son meilleur disciple pour lui faire ses dernières recommandations :

> Je t'ai transmis toutes les techniques secrètes de cette école, il ne me reste plus rien à t'apprendre. Lorsque le moment sera venu pour toi de choisir un disciple, il te faudra reprendre la pratique quotidienne du sabre en bambou. La supériorité n'est pas qu'une question de techniques secrètes.

De la même manière, dans ses instructions, un maître de *renga* recommandait de calmer son esprit en parcourant un recueil de poésie le jour qui précédait une joute de poésie. Cette forme de concentration s'applique à ce domaine particulier. Toutes les activités humaines nécessitent de la concentration.



Alors qu'en toutes choses, la Voie du milieu semble être devenue la norme, dans les affaires militaires, un homme se doit de toujours lutter pour surpasser les autres. Selon les instructions du tir à l'arc, les mains droite et gauche sont supposées être à la même hauteur, pourtant, la main droite a tendance à être plus haute. Les mains seront à la même hauteur si l'archer descend légèrement sa main droite au moment où il tire. Dans les histoires d'anciens guerriers, il est dit que sur le champ de bataille, si un homme veut en remontrer même aux guerriers les plus expérimentés, et s'il rêve jour et nuit de tuer un puissant ennemi, il se révélera infatigable et possédera un cœur féroce, et pour finir, il saura faire preuve de courage. Ce principe devrait également prévaloir dans les affaires quotidiennes.



Pour élever l'enfant d'un samouraï, il est quelques règles à respecter. Dès sa plus tendre enfance, il faut encourager sa bravoure et éviter de l'effrayer ou de le narguer de manière futile. Une fois installée au fond du cœur d'un enfant, la lâcheté s'inscrit en lui pour le restant de sa vie comme une fêlure irréparable. C'est une erreur impardonnable de la part des parents que de transmettre à leurs enfants la peur du tonnerre, de leur interdire d'aller dans les endroits sombres ou de leur raconter des histoires effrayantes pour les empêcher de pleurer.

De la même manière, un enfant deviendra timoré s'il est réprimandé trop sévèrement.

Il ne faut pas laisser les mauvaises habitudes s'installer. Une fois qu'une mauvaise habitude est prise, même si vous le

réprimandez, l'enfant ne pourra plus s'en débarrasser. Quant au langage châtié et aux bonnes manières, faites en sorte que l'enfant se les approprie progressivement. Ne le confrontez pas à l'avarice. À part cela, s'il est normalement constitué, il devrait grandir sans encombre de la manière dont il est élevé.

De plus, il est dans l'ordre des choses qu'un enfant élevé par des parents désunis n'éprouve aucune piété filiale. Même les oiseaux et les animaux se trouvent affectés par ce qu'ils ont l'habitude de voir et d'entendre depuis qu'ils sont nés. Il peut également arriver que la relation entre un père et son enfant se détériore du fait de l'inconséquence d'une mère. Une mère qui aime son enfant par-dessus tout, se montrera partiale vis-à-vis de l'enfant lorsqu'il sera réprimandé par son père. Dès lors qu'elle prendra le parti de l'enfant, la discorde naîtra entre le père et l'enfant. Du fait de son étroitesse d'esprit, une femme ne voit en son enfant que le soutien de ses vieux jours.



Si vous manquez de conviction, vous risquez d'être pris à défaut par les autres. En outre, si au cours d'une réunion, vous ne portez pas attention à la personne qui parle, votre distraction peut vous amener à croire que ce qui vient d'être dit rejoint votre opinion et vous lancerez soudain un « bien sûr, bien sûr, » même si ce qui est dit se révèle en contradiction avec vos propres sentiments, et les autres penseront alors que vous êtes d'accord avec l'orateur. C'est pour cette raison que vous ne devez pas relâcher votre attention un seul instant lorsque vous rencontrez d'autres personnes.

Lorsque vous écoutez une histoire ou lorsque quelqu'un s'adresse à vous, vous devez prendre garde à ne pas vous laisser abuser, et si quelque chose se révèle contraire à votre opinion,

vous devez affirmer vos convictions, démontrer son erreur à votre interlocuteur et saisir la situation à bras-le-corps. Même sur des questions sans importance, il suffit de peu de chose pour que naissent les erreurs. Il faut en avoir conscience. De plus, il est préférable de ne jamais devenir trop familier avec des hommes sur lesquels vous aviez précédemment émis quelques doutes. Quoique vous fassiez, il se trouvera des hommes pour vous abuser et vous manipuler. Il faut des années d'expérience avant que de prétendre éviter de telles chausse-trappes.



Le proverbe qui veut que « les arts forgent le corps » ne s'applique qu'aux samouraïs des autres fiefs. Pour les samouraïs du clan Nabeshima, les arts ne font que ruiner le corps. La personne qui pratique un art est un artiste, en aucun cas un samouraï, alors que son intention devrait être de faire en sorte de mériter le nom de samouraï.

Dès lors qu'un homme est convaincu que même la plus petite capacité artistique peut nuire à sa condition de samouraï, tous les arts lui deviennent utiles. Vous devriez bien réfléchir à tout ceci.



D'ordinaire, se regarder dans un miroir pour corriger sa mise suffit à soigner son apparence. Cela revêt une grande importance. L'apparence de la plupart des gens est quelconque, car ils ne savent pas se regarder correctement dans un miroir.

Apprendre à parler correctement peut se faire en corrigeant son langage à la maison.

La pratique de la calligraphie requiert de la concentration jusque dans l'exécution d'un simple trait d'écriture.

Ce qui doit prévaloir dans tout ce qui précède est un comportement posé. En outre, d'après ce que le moine Ryōzan fut amené à entendre alors qu'il séjournait dans la région de Kamigata, lorsque quelqu'un écrit une lettre, il devrait être conscient que la personne à laquelle elle est destinée peut éventuellement décider de l'accrocher sur un mur.



Il est dit que lorsque quelqu'un a commis une erreur, il ne doit pas hésiter à faire le nécessaire pour se corriger lui-même. S'il apprend à se corriger dans l'instant, ses erreurs disparaîtront très vite. Mais, s'il tente de dissimuler une erreur, cela risque de devenir des plus gênant et pénible. Lorsque les mots dépassent sa pensée, s'il clarifie sa pensée rapidement et efficacement, ces premières paroles n'auront aucune conséquence et il ne ressentira aucune gêne. Si malgré tout, il est quelqu'un pour blâmer une personne d'un tel comportement, elle doit être prête à lui répondre quelque chose comme : « J'ai expliqué les raisons de ces paroles malencontreuses. Il n'y a rien d'autre que je puisse faire si vous ne voulez pas entendre raison. Alors que je les ai dites sans mauvaise intention, cela devrait être comme si vous ne les aviez jamais entendues. Personne ne peut échapper aux reproches. » En fait, personne ne devrait jamais médire des autres ou parler de choses secrètes. De plus, il ne faudrait parler qu'en connaissance de cause, afin de ne pas heurter la sensibilité de son interlocuteur.



La bonne manière d'aborder la calligraphie nécessite avant tout de ne pas se montrer négligent, mais, cela étant, l'écriture ne pourra être que laborieuse et raide. Il faut dépasser ce stade

et échapper aux normes. Ce principe s'applique en toutes choses.



Il est dit que « pour voir ce qui se cache au fond du cœur d'une personne, il suffit de tomber malade ». Lorsque vous êtes malade ou que vous rencontrez des difficultés, nombreux, parmi ceux qui se montraient amicaux envers vous dans votre vie de tous les jours, se transforment en d'authentiques couards. Chaque fois que quelqu'un se trouve en prise avec des circonstances adverses, votre premier devoir devrait être de vous enquérir de son état en lui rendant visite ou en lui envoyant un petit cadeau. Et, votre vie durant, vous ne devez jamais vous montrer négligent avec une personne envers qui vous êtes redevable d'une faveur.

C'est à travers des choses telles que celles-ci que vous verrez la considération des autres. Dans ce monde, les gens qui font appel aux autres dès qu'ils rencontrent des difficultés, mais qui, ensuite, semblent avoir tout oublié, sont légion.



Vous ne pouvez dire si une personne est bonne ou mauvaise d'après les seules vicissitudes de sa vie. La bonne et la mauvaise fortune sont question de destin. Les bonnes et les mauvaises actions sont question de Voie, celle que l'Homme s'est choisie. La rétribution du bien ou du mal participe uniquement de la leçon de morale.



À la suite d'un incident, Morooka Hikoemon fut appelé à jurer devant les dieux de la véracité d'une certaine affaire.

Mais, ce dernier déclara : « Les paroles d'un samouraï sont plus dures que le métal. Alors que ce fait restera à jamais gravé en moi, qu'est-ce que les dieux et les bouddhas pourront y changer ? » et la déclaration sous serment fut annulée. Il avait vingt-six ans lorsque cela se produisit.



Maître Ittei affirmait : « Quel que soit l'objet de sa prière, l'homme verra ses vœux exaucés. Il y a de cela fort longtemps, les champignons *matsutake* étaient inconnus dans notre province. Des hommes qui les avaient découverts dans la région de Kamigata prièrent pour qu'ils poussent également ici, et aujourd'hui, ils sont partout dans le Kitayama. Dans le futur, je souhaiterais qu'il y ait des cyprès japonais dans notre province. Comme il est question ici de quelque chose que tout le monde désire, je prédis qu'il y en aura dans un avenir proche. Cela étant, tout le monde devrait prier pour que cela se réalise. »



Lorsque quelque chose d'extraordinaire se produit, il est ridicule de dire que c'est un mystère ou un signe annonciateur d'un événement à venir. Les éclipses de la lune et du soleil, les comètes, les nuages qui battent comme des drapeaux, la neige au cinquième mois, les éclairs au douzième mois, et ainsi de suite, sont des phénomènes qui se produisent tous les cinquante ou cent ans. Leur apparition suit l'évolution du yin et du yang. Le fait que le soleil se lève à l'est et se couche à l'ouest pourrait également être considéré comme un mystère si cela ne se répétait pas jour après jour. Cela n'est en rien différent. En outre, le fait qu'un désastre finit toujours par survenir quelque

part dans le monde lorsque des phénomènes étranges se produisent est la conséquence directe des pensées qui hantent les hommes dès qu'ils voient des nuages voltiger dans le ciel et qu'ils s'attendent à ce que quelque chose se produise. Le mystère est créé par leurs esprits, et alors qu'ils attendent un désastre, c'est de leurs esprits qu'il naît.

Ce sont les mots qui sortent de leurs bouches qui font naître les mystères.



Les hommes calculateurs sont des hommes méprisables. La raison en est que le calculateur balance toujours entre perte et profit et qu'il ne peut se défaire de ce schéma de pensée. Il considère la mort comme une perte et la vie comme un profit. Aussi la mort est-elle une question secondaire pour ce type d'individu, ce qui en fait un être méprisable.

En outre, les érudits et les gens de leur espèce sont des hommes qui, avec esprit et force paroles, ne font que dissimuler leur propre lâcheté et leur cupidité. Les gens se méprennent souvent sur cette question.



Le seigneur Naoshige affirmait que : « la Voie du samouraï trouve sa force dans le désespoir. Dix hommes, voire plus, ne sauraient venir à bout d'un tel homme. Le sens commun ne vous permettra pas d'accomplir de grandes choses. Il vous faut plonger dans la folie et le désespoir ».[9]

« Dans la Voie du samouraï, un homme qui s'appuie sur la raison se fourvoiera. Il n'est nul besoin de loyauté ni de

dévotion, mais simplement de lutter avec la force du désespoir dans sa quête de la Voie. La loyauté et la dévotion participent en elles-mêmes au désespoir. »



Les paroles de Shida Kichinosuke, « lorsqu'un choix existe entre vivre ou mourir, pour autant que rien ne vienne ensuite ternir une réputation, il est préférable de vivre », sont paradoxales. Il affirmait également : « Lorsqu'un choix existe entre partir ou ne pas partir, il est préférable de ne pas partir. » Un corollaire à cela serait : « Lorsqu'un choix existe entre manger ou ne pas manger, il est préférable de ne pas manger ». « Lorsqu'un choix existe entre mourir ou ne pas mourir, il est préférable de mourir. »



Lorsque confronté à des calamités ou des situations difficiles, il ne suffit pas de dire simplement que cela ne vous affecte pas le moins du monde. Lorsque confronté à des situations difficiles, vous devez foncer droit devant avec courage et bonhommie. C'est comme de traverser un simple barrage ou comme le dit l'adage, « plus il y a d'eau, plus haut est le bateau ». [10]



Ce serait manquer de force de caractère de penser que vous ne pourrez prétendre à l'excellence atteinte par les maîtres que vous avez vus ou dont vous avez entendu parler. Les maîtres sont des hommes. Vous êtes également un homme. Si vous

pensez que vous êtes incapable de faire quelque chose, vous vous retrouverez rapidement sur les routes.

Maître Ittei affirmait : « Confucius était un sage car il avait eu la volonté de devenir un érudit dès l'âge de quinze ans. Il n'est pas devenu un sage parce qu'il s'adonna ensuite à l'étude. » Il en va ainsi avec la maxime bouddhiste : « D'abord l'intention, ensuite l'éveil. »



Un samouraï devrait se tenir sur ses gardes en toutes circonstances et n'accepter en aucun cas d'être pris en défaut. Par-dessus tout, s'il ne prenait pas garde à ses paroles, il pourrait en arriver à prononcer des folies telles que : « Je suis un lâche », ou « Dans une situation pareille, j'aurais probablement fui », ou « Comme c'est effrayant », ou « Comme c'est douloureux. » De telles paroles ne devraient jamais être prononcées même sur le ton de la plaisanterie ou par simple toquade, ou encore dans son sommeil. Si de telles paroles parvenaient aux oreilles d'une personne dotée de bon sens, nul doute que cette dernière saurait percer le cœur de l'imprudent. C'est une chose à laquelle il faut bien réfléchir au préalable.



Dès lors que son cœur déborde de courage et que sa résolution ne souffre aucun doute, il saura, par nécessité, choisir l'action appropriée le moment venu. Selon les circonstances, cela se manifestera dans sa conduite et son discours. Ses paroles sont particulièrement importantes. Il ne s'agit pas pour lui d'exposer ce qu'il ressent au plus profond de son cœur. C'est quelque chose que les gens découvriront dans l'accomplissement de ses devoirs au quotidien.



Après que je me fus plié aux exigences de la vie de vassal, je ne me suis plus jamais autorisé à m'asseoir négligemment que ce soit dans ma demeure ou dans un tout autre endroit. Pas plus que je ne prononçais de paroles en l'air ; même lorsqu'une explication était nécessaire pour régler correctement une affaire, je m'efforçais à n'utiliser pas plus de dix mots. Tel était Yamazaki Kurando.



Il est dit que même après que sa tête fut coupée, il reste à l'homme certaines fonctions. Ce fait fut corroboré par ce qu'il advint de Nitta Yoshisada et Ōno Dōken. « Comment un homme pourrait-il être inférieur à un autre ? demanda Mitani Jokyū, même lorsqu'un homme est mourant, il peut lui arriver de survivre encore deux ou trois jours. »



Selon les dires des anciens, il faut savoir prendre des décisions dans l'espace de sept respirations. Le seigneur Takanobu affirmait : « Si la réflexion est trop longue, elle perd de sa pertinence. » Le seigneur Naoshige ajoutait : « Lorsque les affaires sont menées avec désinvolture, dans sept cas sur dix, les choses tournent mal. Un guerrier est un homme qui mène les choses rondement. »

Lorsque votre esprit vagabonde de-ci de-là, il est incapable de discrimination et aucune conclusion ne peut être trouvée. Fort d'un esprit vif et affûté que rien ne vient perturber,

vous serez capable de prendre une décision dans l'espace de sept respirations. Il est question ici d'être assez déterminé pour permettre à son esprit de trancher dans le vif.



Lorsqu'un homme souhaite faire entendre raison à son maître, pour autant que son rang ne l'y autorise pas, il fera preuve d'une grande loyauté s'il demande à un homme du même rang que ce dernier d'interférer pour lui afin que son maître corrige ses erreurs. Il ne peut se permettre d'agir ainsi que s'il est en bons termes avec tout le monde. S'il ne recherche que son propre intérêt, il ne sera question alors que de vile flatterie. Il serait, au contraire, souhaitable que l'homme agisse ainsi, mû par une seule préoccupation qui est l'intérêt du clan.

Si quelqu'un décide de le faire, c'est qu'il est possible de le faire.



Les relations entre anciens et nouveaux gouverneurs, pères et fils, aînés et cadets se détériorent pour des motifs égoïstes. La preuve en est que ces problèmes relationnels n'existent pas entre maître et serviteur.



Il est impensable de se laisser perturber par la perspective de se voir un jour ordonner de vivre en *rōnin*. À l'époque du seigneur Katsushige, les gens avaient coutume de dire : « Pour autant qu'un homme n'ait pas connu la condition de *rōnin* au moins sept fois dans sa vie, il ne peut se targuer d'être un authentique vassal. Sept fois déchu, huit fois relevé. »

Des hommes comme Narutomi Hyōgo avaient connu à sept reprises la vie de *rōnin*. Il faut bien comprendre que c'est un peu comme devenir l'une de ces poupées à bascule qui invariablement se redressent. Le maître peut également donner certains ordres dans le seul but de vous éprouver.



Les maladies et autres maux deviennent sérieux dès lors que vous les considérez comme tels. Je suis né alors que mon père était déjà âgé de soixante et onze ans et je fus, par le fait, un enfant plutôt souffreteux. Mais, comme j'ai toujours eu le désir de me rendre utile, même jusque dans mon grand âge, lorsque la chance m'a finalement souri, ma santé s'est rétablie et je n'ai plus jamais été malade depuis. Je me suis abstenu des plaisirs de la chair et ai, constamment, usé de cautères de moxa. Je pense que certaines choses ont eu un effet réel.[11]

Il est un adage qui dit que même lorsque quelqu'un brûle un *mamushi* à sept reprises, il revient chaque fois sous sa forme originelle. C'est mon souhait le plus ardent. J'ai toujours été obsédé par une idée : pouvoir réaliser mon vœu le plus cher, s'il advenait que je renaisse sept fois, que ce soit chaque fois parmi les serviteurs de mon clan.



Yamamoto Jin'emon dit un jour qu'il est préférable pour un samouraï de disposer de bons serviteurs. Les questions militaires ne sont pas l'affaire d'un seul homme, quelque utilité il souhaite avoir. Il est possible d'emprunter de l'argent aux autres, mais un homme dévoué ne se trouve pas sous les sabots

d’un cheval. Il faut veiller au bon entretien de vos serviteurs et cela dès le début. Et lorsque vous vous entourez de serviteurs, il serait parfaitement inconvenant d’être le seul à vous nourrir. Si vous partagez votre nourriture avec les hommes des rangs inférieurs, vous pourrez compter sur des hommes dévoués.



Une personne qui se croit dotée d’une certaine sagesse se montre souvent critique de son époque. Cette attitude est porteuse de désagréments. Une personne qui sait faire preuve de retenue dans ses paroles lorsque les choses se passent bien, évitera tout châtiment lorsque les affaires tourneront mal.



La meilleure manière pour un homme de se montrer supérieur aux autres est de laisser les autres juger de ses affaires et de prendre en compte leurs opinions. L’attitude qui prévaut chez la plupart des gens est de ne s’en remettre qu’à son propre jugement, ce qui les prive de l’excellence. Avoir une discussion avec une autre personne, c’est faire un premier pas pour la surpasser. Alors que nous nous trouvions dans les bureaux de l’administration du clan, une certaine personne me présenta un document officiel. Cette personne est sans conteste bien meilleure que moi pour tout ce qui touche à l’écriture et aux investigations. C’est en vous montrant soucieux des corrections des autres, que vous démontrez votre supériorité.



Il n’est pas bon de vouloir partager en deux ce qui est un et indivisible. Il ne devrait y avoir nulle autre quête dans la Voie du samouraï. Et c’est la même chose quelle que soit la Voie. Aussi est-il inconséquent de s’intéresser à la Voie de Confucius ou à la Voie de Bouddha pour ensuite affirmer qu’elles sont la Voie du samouraï. Pour autant que ces choses soient comprises, il sera possible de s’intéresser à toutes les Voies tout en étant de plus en plus en accord avec sa propre Voie.



Où qu’il se trouve, le premier mot qui sort de la bouche d’un samouraï revêt une importance capitale. Car, ce simple mot est le reflet de sa valeur martiale. En temps de paix, son courage transparaît au travers de ses paroles. Dans les périodes troublées, également, chacun sait qu’un simple mot peut révéler son courage ou sa lâcheté. Ce premier mot est la fleur de son esprit. Ce n’est pas simplement quelque chose qui sort de sa bouche.



Un guerrier ne devrait jamais se montrer pusillanime, même avec désinvolture. Son esprit devrait y être préparé à l’avance. Même sur des sujets triviaux, il ne saurait cacher les tréfonds de son âme.



Il n’y a rien en ce monde qui ne puisse être accompli. Pour autant qu’il possède force détermination, un homme peut

remuer ciel et terre. Mais, comme l'homme manque de courage, il ne peut s'y résoudre. Remuer ciel et terre sans le moindre effort est une simple question de volonté.



Un homme dont les compétences dans les arts sont reconnues de tous n'est qu'un sot. Alors que son manque de clairvoyance le conduit à ne s'intéresser qu'à une seule chose, il ne pense à rien d'autre et finit par développer une certaine compétence. C'est un homme sans intérêt.



Jusqu'à l'âge de quarante ans, il faut gagner en force. En atteignant la cinquantaine, il convient de s'être rangé.



Lors d'une discussion, quel qu'en soit le sujet, il est préférable d'avancer des arguments appropriés à votre interlocuteur. Même si ce que vous dites est tout à fait pertinent, vous jetterez un froid dans la conversation si cela se révèle hors de propos.



Lorsque quelqu'un vous donne son avis, vous devriez le recevoir avec toute la gratitude qui convient même si cela n'a aucun intérêt. Si vous ne le faites pas, jamais plus il ne vous tiendra informé de ce qu'il a vu et entendu à votre propos. Il est préférable de donner son opinion, comme de recevoir l'avis des autres, d'une manière amicale.



Il est un adage qui veut que les grands génies ne se révèlent que tardivement.[12] Cependant, si quelque chose n'est pas amené à maturité sur une période de vingt à trente ans, le mérite ne peut en être grand. Lorsqu'un vassal se montre enclin à remplir ses devoirs de manière hâtive, il empiète souvent sur le domaine des autres et finit par être considéré comme un jeune cheval fou, prometteur mais immature. Il risque de se montrer par trop enthousiaste, et se conduire avec grossièreté aux yeux des autres. Il se donnera l'air de quelqu'un qui a accompli de grandes choses, privilégiant la flatterie et le manque de sincérité, ce qui lui vaudra d'être dénigré dès qu'il aura le dos tourné. Dans sa quête d'avancement, s'il ne fait pas de gros efforts et ne sait pas se gagner le soutien de ses pairs pour gravir les échelons de la hiérarchie, il ne sera d'aucune utilité.



Lorsque quelqu'un se trouve impliqué dans les affaires d'un samouraï, qu'il serve de *kaishaku* ou qu'il soit amené à opérer une arrestation parmi les membres de son propre clan ou de son propre groupe, les gens pourront percevoir, le moment venu, s'il est l'homme de la situation, conscient que personne ne peut agir à sa place. Pour ce qui est de la valeur martiale, son attitude doit le placer au-dessus des autres, il doit être totalement convaincu qu'il n'est inférieur à personne et continuer en permanence à cultiver son courage.



Sur le champ de bataille, si vous faites en sorte de ne pas laisser les autres prendre les devants, et que votre unique intention est de percer les lignes ennemies, vous ne vous retrouverez jamais derrière les autres et l'esprit rempli de férocité, vous manifesterez votre valeur martiale. C'est ce que nous rapportent les anciens. Enfin, si vous deviez être tué au combat, soyez résolu à laisser votre cadavre face à l'ennemi.



Si les hommes s'accordaient à laisser les choses à la providence, leurs cœurs seraient plus sereins. Dès lors qu'ils ne savent pas vivre en harmonie avec les autres, ils ne sauraient faire preuve de loyauté, et cela quels que soient les grands principes qui guident leurs actions. Être en désaccord perpétuel avec ses compagnons, se signaler par son absence même lors de réunions occasionnelles, ne prononcer que des paroles cyniques – sont autant de marques d'un esprit étroit et mesquin. Mais, songeant au moment de vérité, l'homme doit obliger son esprit à faire preuve de cordialité envers les autres en toutes circonstances, même si cela peut se révéler désagréable, et, sans jamais se départir de cette attitude, faire en sorte que cela ne leur semble pas dicté par la seule raison. De plus, dans ce monde où règne l'incertitude, et où personne ne peut être assuré du lendemain, quel intérêt y aurait-il à mourir alors que tout le monde vous considère comme un homme peu convenable. Il serait malséant d'abuser des mensonges et d'un manque de sincérité. Car, cela ne ferait que révéler votre égocentrisme.

Bien qu'il n'y ait aucune gloire à laisser les autres mener les choses, ou à ne pas se montrer querelleur, ou à ne pas avoir de mauvaises manières, ou à faire preuve d'humilité, pour autant

que quelqu'un agisse pour le bien des autres et qu'il accepte de rencontrer même ceux avec lesquels il s'était souvent montré grossier à différentes occasions, il sera assuré d'éviter les relations conflictuelles. Les relations entre mari et femme ne sont en rien différentes. Si l'un des protagonistes se montre aussi discret à la fin qu'il l'était au début, il ne saurait être question de discorde.



Il est dit qu'un certain moine semble pouvoir s'arranger de toute chose en recourant à sa seule intelligence. Il n'est pas un moine aujourd'hui au Japon qui puisse lui en remontrer. Cela n'a rien d'étrange. Il n'existe en fait personne qui comprenne le fondement des choses.



La sénilité n'est rien d'autre que le désir de ne plus faire que les choses vers lesquelles vous portent vos inclinations. L'homme est en mesure d'étouffer ou de cacher ces tendances lorsqu'il est dans la vigueur de l'âge, mais dès que ses forces l'abandonnent, les aspects les plus profonds de sa nature ressurgissent et l'amènent à un comportement douteux. Cela se manifeste sous différentes formes, mais il n'est pas un homme qui échappe à la sénilité en approchant de la soixantaine. Et lorsque quelqu'un se targue de ne pas devenir sénile, c'est que la sénilité a déjà fait son œuvre.

Il est possible de penser que l'argumentation était la forme de sénilité qui toucha maître Ittei. Comme pour prouver qu'il était le seul capable de soutenir la maison Nabeshima, il promenait son apparence sénile jusque dans les maisons des hommes les

plus influents pour discuter aimablement avec eux. À l'époque, personne n'y trouvait rien à redire, mais en y repensant aujourd'hui, il ne pouvait s'agir que de sénilité. En ce qui me concerne, fort de ce parfait exemple et du sentiment que le radotage commençait à me guetter, je déclinais l'offre qui m'avait été faite de participer à la commémoration du trentième anniversaire de la mort du seigneur Mitsushige, et je décidais de demeurer de plus en plus souvent dans mes appartements. Il faut garder une vision claire de ce qui nous attend.



Si quelqu'un ne s'attache qu'au fondement des choses, il ne serait être peiné des modifications apportées à des détails mineurs ou à des affaires de second ordre qui seraient contraires à ses attentes. Pourtant, quelle que soit la question, les détails ont leur importance. La bonne ou la mauvaise manière d'agir se retrouve jusque dans les questions les plus triviales.



Au Ryūtaiji, dans la région de Kumigata, une histoire raconte qu'un maître du *Livre des mutations* affirmait que, même si un homme devenait moine, il était inutile de lui donner un rang tant qu'il n'avait pas atteint l'âge de quarante ans. La raison en est qu'il risquerait de commettre de nombreuses erreurs. Confucius ne fut pas le seul homme à voir sa perplexité l'abandonner après qu'il eut atteint l'âge de quarante ans. Lorsqu'ils arrivent à quarante ans, l'homme sage comme le sot ont traversé assez d'épreuves pour ne plus se laisser envahir par la perplexité.



Eu égard à la valeur martiale, le mérite réside plus dans le fait de mourir pour son maître que dans le courage de vaincre l'ennemi. La dévotion de Sato Tsugunobu peut vous aider à mieux comprendre tout ceci.



Lorsque j'étais plus jeune, je tenais un « Journal du repentir » dans lequel je m'astreignais à noter, jour après jour, tous mes écarts de conduite. En fait, il n'y eut pas un seul jour où je ne fus pas contraint d'y inscrire vingt à trente de mes bévues. Alors que cela semblait ne jamais devoir finir, j'abandonnais mon journal. Aujourd'hui encore, lorsque, du fond de mon lit, je repense aux affaires que j'ai eu à traiter dans la journée, il n'est pas un jour où je peux me vanter de ne pas avoir commis quelques maladresses tant en paroles qu'en actes. Vivre sans commettre d'erreurs est quasiment impossible. Mais, c'est une question à laquelle les gens imbus d'eux-mêmes évitent de penser.



Lorsque vous vous proposez de lire un texte à haute voix, il est préférable de projeter votre voix à partir du ventre. Lire avec la bouche n'offre pas à votre voix l'amplitude requise. Tel est l'enseignement de Nakano Shikibu.



Pendant les périodes fastes, fierté et extravagance sont de mise mais peuvent se révéler dangereuses. Pour autant que quelqu'un ne se montre pas prudent en temps ordinaire, il lui sera difficile de s'obliger à plus de prudence lorsque le besoin se fera sentir. Une personne qui n'hésite pas à tirer avantage des moments favorables, verra l'adversité la faire chanceler.



Maître Ittei avait coutume de dire : « Dans l'art de la calligraphie, les progrès se concrétisent lorsque le papier, le pinceau et l'encre ne font plus qu'un. » Et pourtant, l'usage veut qu'ils n'aient rien en commun !



Le maître sortit un livre de sa boîte, lorsqu'il l'ouvrit, l'air s'emplit des senteurs de clous de girofle séchés.



Ce que d'aucuns appellent générosité, n'est rien d'autre que de la compassion. Dans le *Shin'ei*, il est écrit : « À l'aune de la compassion, il n'est personne qui mérite d'être rejeté. Celui qui a fauté doit d'autant plus éveiller la pitié. » Il n'est nulle limite à la profondeur des sentiments et à la largesse d'un cœur. Il y a assez de place pour tous. C'est parce que leur compassion est parvenue jusqu'à nous, qu'aujourd'hui, nous vénérons toujours les sages des trois anciens royaumes. [13]

Quoi que vous fassiez, tout ce que vous entreprenez doit être fait dans l'intérêt de votre maître et de vos parents, du peuple en général, et pour la postérité. Telle est la véritable compassion.

La sagesse et le courage qui naissent de la compassion sont la sagesse et le courage authentiques. Lorsque la compassion remplit le cœur de celui qui punit ou qui lutte, la force et le bien-fondé de ce qu'il fait n'ont pas de limite. Il est frivole et méprisable de n'agir que dans son propre intérêt et cela ne peut qu'engendrer le mal. Il y a quelque temps de cela, j'ai fini par comprendre ce que sous-tendaient les notions de sagesse et de courage. Je commence à peine aujourd'hui à entrevoir ce qui se cache derrière la notion de compassion.

Le seigneur Ieyasu disait : « La compassion est le fondement d'un gouvernement qui apporte la paix à son royaume, car lorsque le seigneur considère les gens du peuple comme ses enfants, les gens du peuple pensent à lui comme à leur propre parent. » En outre, les mots « chef de famille » et « membre de la famille » (c.-à-d. chef et membre du groupe) ne font-ils pas que souligner un attachement réciproque né d'une relation parent-enfant harmonieuse ?

Il est alors possible de comprendre que les paroles du seigneur Naoshige : « Un censeur finit toujours par être puni par ses pairs, » étaient l'expression de sa profonde compassion. De même, sa compassion s'exprimait dans les mots : « Le principe dépasse la raison[14] ». Il affirmait avec enthousiasme qu'il fallait goûter à l'inexhaustible.



Le moine Tannen avait coutume de dire : « Un vassal intelligent ne peut s'élever. Cependant, il n'est pas non plus d'exemple en ce monde de sots qui aient réussi. »



Telle était l'opinion de Nakano Shikibu.

Lorsqu'il est jeune, il arrive souvent qu'un homme entache sa réputation pour le restant de sa vie par des relations homosexuelles. Ne pas percevoir les conséquences de tels actes peut se révéler désastreux. Comme personne ne semble vouloir avertir nos jeunes gens, je vais leur donner un conseil avisé.

Il faut comprendre qu'une femme n'est fidèle qu'à un seul homme, son mari. Nos sentiments ne nous attachent qu'à une seule personne pour toute notre vie. Si ce n'est pas le cas, ce n'est rien d'autre que de la sodomie ou de la prostitution. C'est un sujet de honte pour un guerrier. Ihara Saikaku a écrit ces lignes célèbres : « Un jeune homme sans un amant plus âgé est comme une femme sans mari. » Mais ce type de personne est ridicule.

Un homme jeune doit entretenir des relations amicales avec un homme plus âgé pendant au moins cinq ans, et dès lors qu'il est assuré de ses intentions, il peut à son tour réclamer la poursuite de leur relation. Une personne volage ne saura pas entretenir une relation suivie et finira par abandonner son amant.

S'ils sont prêts à s'assister et à dévouer leurs vies l'un à l'autre, alors il n'y aura aucun doute quant à la nature de leur relation. Mais, si l'un des partenaires se montre malhonnête, le deuxième devra dire que leur relation rencontre certains obstacles et décider de la rompre avec fermeté. Si le premier devait s'enquérir quant à la nature de ces obstacles, l'autre devra répondre que, sur sa vie, il n'en saurait rien dire. Si le premier continue à insister, l'autre devra se mettre en colère ; s'il insiste encore et toujours, il ne lui restera plus qu'à le pourfendre avec son sabre.

En outre, l'homme le plus âgé devrait s'assurer des motivations réelles du plus jeune de la manière précédemment

conseillée. Si le jeune homme peut se montrer dévoué et s'investir dans la relation pendant cinq ou six ans, nul doute qu'il pourra convenir.

Par-dessus tout, il ne faudrait pas diviser la voie en deux. C'est à la Voie du samouraï qu'il faut se consacrer.[15]



Hoshino Ryōtetsu fut le précurseur de l'homosexualité dans notre province, et bien qu'il soit possible d'affirmer que ses disciples furent nombreux, il instruisit chacun d'eux individuellement. Edayoshi Saburōzaemon était un homme qui comprenait les nécessités de l'homosexualité. Un jour, alors qu'il accompagnait son maître à Edo, Ryōtetsu demanda à Saburōzaemon : « Qu'as-tu compris de l'homosexualité ? »

Saburōzaemon répondit : « C'est quelque chose qui peut être à la fois plaisant et déplaisant. »

Ryōtetsu se réjouit de cette réponse et dit : « Tu t'es donné beaucoup de mal le temps nécessaire pour pouvoir dire une telle chose. »

Quelques années plus tard, une personne interrogea Saburōzaemon sur le sens de tout ceci. Il répondit : « Faire le sacrifice de sa vie à un autre est le principe fondamental de l'homosexualité. Si ce n'est pas le cas, il n'est question que d'un comportement honteux, et, il ne vous reste alors plus rien à sacrifier à votre maître. C'est pour cette raison que cela peut être considéré comme quelque chose à la fois plaisant et déplaisant. »



Maître Ittei affirmait : « Si quelqu'un devait dire en un seul mot ce qu'implique de faire le bien, ce serait se préparer à endurer une certaine souffrance. Ne pas savoir endurer dénote un comportement malheureux, et il n'est aucune exception à cela. »



Jusqu'à l'âge de quarante ans, il est préférable de délaisser la sagesse et l'intelligence pour mieux profiter de sa vitalité. Même après avoir dépassé l'âge de quarante ans, quel que soit l'homme et malgré son rang, si la vitalité lui fait défaut, il se verra écarter par les autres.



À quelque temps de là, une certaine personne, qui se rendait à Edo, fit parvenir une lettre détaillée à ses proches dès sa première nuit à l'auberge. Alors que notre homme avait tendance à négliger ce type d'occupation lorsque le temps lui manquait, il pouvait en remontrer aux autres en étant ainsi prévenant.



Les anciens nous enseignent qu'un samouraï doit se montrer excessif jusque dans son obstination. Lorsque la modération prévaut dans la réalisation d'une action, elle peut ensuite se révéler totalement inefficace. J'ai entendu dire que lorsque quelqu'un pense qu'il est allé trop loin, c'est qu'il ne s'est pas trompé. Il ne faut pas sous-estimer ce conseil.



Lorsqu'un homme est bien décidé à en découdre avec un autre, quitte à le tuer, même s'il lui semble très difficile d'y parvenir par une voie directe, cela ne lui servira à rien de tergiverser et de choisir un chemin détourné. Sa volonté ne pourra qu'en être affaiblie, il passera à côté de sa chance, ce qui, le plus souvent, nuira à sa réussite. La Voie du samouraï est celle de l'immédiateté, et il est préférable de foncer tête baissée.

Alors qu'un certain samouraï se rendait à la lecture des soutras au Jissōin de Kawakami, l'un de ses pages, pris de boisson, commença à importuner l'un des marins du bateau qui leur faisait faire la traversée. Dès qu'ils prirent pied sur l'autre rive, au moment même où le page dégainait son sabre, le marin saisit une perche et lui asséna un coup sur la tête. Au même instant, le reste de l'équipage accourut pour faire front, armé de rames, bien décidé à en découdre avec le page. Cependant, alors que le maître se détournait pour quitter les lieux, de l'air désintéressé de celui qui ne sait pas ce qui est en train de se passer, l'un des autres pages rebroussa chemin et courut présenter des excuses aux marins. Cette même nuit, le page, qui n'avait pas encore dessaoulé, apprit que son sabre lui serait retiré.

Tout bien considéré, cependant, le maître a fait preuve d'inconséquence pour ne pas avoir réprimandé l'ivrogne et apaisé la querelle alors qu'ils se trouvaient encore sur le bateau. De plus, bien que le page ait agi de manière irresponsable, après qu'il eut reçu le coup sur la tête, il n'était plus temps de s'excuser. Le maître aurait dû intervenir entre le marin et l'ivrogne et pour toute excuse, les pourfendre tous les deux de son sabre. Nul doute que le maître était un lâche.



Dans les temps anciens, les hommes faisaient preuve d'une résolution à toute épreuve. Entre trente et soixante ans, tous choisissaient de monter en première ligne. C'est pour cette raison, que les hommes d'un âge plus avancé taisent leur âge.



Lorsque les affaires sérieuses reposent entièrement sur vos épaules, si vous n'y prenez pas garde et que vous vous jetez tête baissée dans l'action, sans réfléchir et sans vous appuyer sur ce que vous connaissez des tenants et aboutissants de ces affaires, elles ne pourront être menées à bien. Lorsque vous discutez avec les autres d'affaires importantes, il arrive souvent que les gens considèrent votre problème avec désinvolture ou qu'ils se montrent peu désireux d'en connaître les circonstances réelles. Dans ces cas-là, il faut vous en tenir à votre propre jugement. De toute façon, il est bien suffisant que les circonstances fassent de vous un fanatique et vous amènent à gâcher votre vie. Dans de tels moments, bien que vous soyez convaincu d'agir au mieux, la confusion finit toujours par vous gagner et vous ne pouvez éviter de commettre un faux pas. Dans de nombreux cas, la chute peut être causée par un allié qui ne cherche pourtant qu'à vous aider. En amitié, la gentillesse peut tuer. C'est la même chose lorsque quelqu'un demande l'autorisation de prendre la tonsure.



Le seigneur Naoshige affirmait : « Le bien ou le mal imputables à un ancêtre se reconnaît dans la conduite de ses descendants. » Un descendant devrait toujours agir de manière à manifester le bon côté de son ancêtre et non le mauvais. Ainsi en va-t-il de la piété filiale.



C'est une chose fort regrettable que de jeter la confusion dans la lignée d'une famille par une adoption uniquement fondée sur l'appât du gain. Une telle attitude est parfaitement immorale. C'est faire preuve d'une extrême faiblesse de perdre ainsi toute moralité avec pour seule excuse le souci d'assurer à sa famille sa portion de riz quotidienne.



Lorsque Nakano Shōgen commit *seppuku*, les membres de son groupe se réunirent dans la demeure de Ōki Hyōbu et les commentaires désobligeants allèrent bon train. Hyōbu intervint : « Il ne faut pas dire du mal d'une personne après sa mort. Il faut faire preuve de plus de compassion, en particulier lorsque cette personne s'est vue condamnée de son vivant. Il est fait obligation à tout samouraï de parler en bien de cette dernière et cela autant que faire se peut. Dieu seul sait si dans une vingtaine d'années, Shōgen ne sera pas à nouveau considéré comme un serviteur loyal. » Ces paroles ne pouvaient avoir été prononcées que par un homme d'expérience.



S'afficher dans une armure étincelante démontre une bonne discipline, mais, encore faut-il pouvoir le justifier. L'armure de Fukabori Inosuke en est un bon exemple. Lors de la préparation d'une campagne, les hommes de haut rang, qui comptent de nombreux serviteurs, doivent également posséder d'autres choses et notamment de l'argent pour couvrir les dépenses. Il est dit que Okabe Kunai aurait préparé autant de sacs qu'il y avait d'hommes dans sa compagnie, fixé un nom sur chacun d'eux, et placé à l'intérieur la quantité d'argent nécessaire pour la durée de la campagne. Cela dénote une discipline réfléchie. Quant aux hommes des rangs inférieurs, s'ils ne peuvent pourvoir à leur équipement au moment opportun, ils doivent pouvoir compter sur l'aide de leur chef de groupe. De ce fait, il est indispensable que le chef de groupe soit, au préalable, devenu intime avec ses hommes.

Quant aux serviteurs qui se trouvent directement sous les ordres du maître, et en particulier ceux qui sont en contact permanent avec lui, il est préférable qu'ils ne possèdent pas d'argent pour les préparatifs de campagne. À l'époque des manœuvres d'été à Osaka, un certain samouraï prit avec lui quelque douze *monme* d'argent fin avant de suivre maître Taku Zusho. Ceci, bien sûr, n'aurait pas posé de problème s'il était simplement parti avant les autres. Je pense qu'il est préférable de se dispenser d'un tel dévouement.



À regarder de plus près les affaires du passé, nous découvrons que les avis divergent souvent à leurs sujets et qu'il demeure de nombreuses zones d'ombre. Il est préférable de se dire que certaines choses sont tout simplement inexplicables. Le seigneur Sanenori dit un jour : « Quant aux choses que

nous ne comprenons pas, il existe d'autres manières de les appréhender. En outre, il est des choses que nous comprenons tout naturellement, et d'autres qui échappent définitivement à notre entendement malgré l'acharnement que nous mettons à les comprendre. Ceci est intéressant. »

Ceci dénote une profonde réflexion. Il est naturel que les choses profondes et cachées nous échappent. Ces choses que nous comprenons facilement sont sans grand intérêt.

Extrait du deuxième chapitre

Il est dit qu'un samouraï doit s'abstenir d'abuser du saké, se prémunir contre l'autosatisfaction et la luxure. Il n'y a aucune raison d'éprouver de l'anxiété lorsque vous êtes malheureux, mais, dès lors que vous devenez un peu exalté, ces trois excès peuvent s'avérer dangereux. Considérez la condition humaine. Il est inconvenant pour un homme d'éprouver de la fierté et d'agir de manière extravagante simplement parce que les choses tournent à son avantage. C'est pourquoi, il est préférable que le malheur vous frappe alors que vous êtes encore jeune, car, si un homme ne fait pas l'expérience de quelques désagréments, il ne pourra pas se forger le caractère. Un homme qui éprouve de la lassitude lorsqu'il est malheureux ne peut être d'aucune utilité.



Lorsque vous rencontrez des gens, il est essentiel d'être en mesure d'appréhender rapidement leur caractère afin de pouvoir répondre de manière appropriée à telle ou telle personne. En particulier, face à une personne toujours disposée à argumenter, il est souvent nécessaire de lui concéder un terrain considérable avant de pouvoir user d'une logique supérieure pour la ramener à la raison, sans pour autant vous montrer trop didactique afin de ne pas faire naître une rancœur durable chez votre interlocuteur. C'est l'un des attributs du cœur que de savoir choisir ses mots. Telle était

l'opinion d'un moine sur l'épineuse question du dialogue entre individus.



Les rêves sont les manifestations de la vérité. Lorsqu'occasionnellement, je rêve que je meurs sur le champ de bataille ou que je suis contraint de commettre *seppuku*, il suffit que j'en appelle à mon courage pour que mon état d'esprit évolue progressivement au cœur même de mon rêve.

Je parle ici du rêve que je fis la nuit du vingt-septième jour du cinquième mois.



Si l'on devait décrire en quelques mots ce qu'est la condition du samouraï, il suffirait de dire que le rôle du samouraï consiste avant tout à se dévouer totalement, corps et âme, à son maître. Et si quelqu'un venait à demander ce qu'il aurait à faire à part cela, ce serait de toujours savoir faire preuve d'intelligence, d'humanité et de courage.[1] La combinaison de ces trois vertus peut sembler hors de portée pour le commun des mortels, mais sa réalisation n'en est pas moins facile. L'intelligence n'est rien d'autre que la capacité de demander conseil aux autres. Une sagesse infinie naîtra du dialogue. L'humanité vient de votre engagement envers les autres, en vous rapprochant simplement des autres et en leur donnant la priorité. Le courage implique de serrer les dents et de continuer à avancer, sans tenir compte des circonstances. Tout ce qui peut sembler plus important que ces trois vertus ne nécessite pas d'être connu.

En ce qui concerne les aspects extérieurs, il y a l'apparence physique, la manière de parler et la calligraphie. Et comme il est question ici d'occupations quotidiennes, la pratique

permanente ne fera que les bonifier. De manière générale, un samouraï doit être apprécié pour la force tranquille qui émane de lui. Pour autant qu'il ait accompli tout cela, il devra s'enquérir ensuite de l'histoire et des coutumes de notre fief. Enfin, pour son divertissement, il pourra se consacrer à l'étude des différents arts. À bien y réfléchir, être un serviteur semble chose facile. Et de nos jours, si vous observez les gens qui se montrent un tant soit peu utiles, vous verrez qu'ils ont la maîtrise de ces trois aspects extérieurs.



Un certain moine affirmait que si quelqu'un devait s'aventurer à traverser une rivière dont il ignorerait tout des hauts et des bas-fonds, les courants finiraient par l'emporter et il mourrait avant d'avoir atteint l'autre rive ou d'avoir terminé ce qu'il avait entrepris. Il en va ainsi d'un homme aveuglé par son désir de devenir vassal bien qu'il n'ait pas assimilé les us et coutumes du moment ni appréhendé ce vers quoi tendent les sympathies ou les antipathies du maître. Cette attitude est totalement improductive et ne peut que lui apporter la ruine. Il est inconvenant de tout faire pour entrer dans les bonnes grâces du maître. Il est préférable de rester en retrait afin de mieux percevoir les pièges et les chausse-trappes et d'éviter de s'attirer le courroux du maître.



Si vous attachez plusieurs sachets remplis de clous de girofle sur votre corps, vous pourrez vous prémunir des rigueurs du temps et éviter d'attraper du mal. Il y a quelques années de cela, le défunt Nakano Kazuma fut chargé de transmettre un message jusque dans sa lointaine province, et bien qu'il

chevauchât en plein cœur de l'hiver, l'homme, d'un âge déjà avancé, n'en fut nullement affecté. Les gens affirmaient alors qu'il fallait voir là les bienfaits des clous de girofle. En outre, boire une décoction de matières fécales provenant d'un cheval pommelé permet de stopper une hémorragie lorsque vous vous blessez en tombant d'un cheval.



Une personne irréprochable est une personne qui a quitté les affaires. Cela nécessite une grande force de caractère.



Une chose est sûre, il n'y a rien de plus important que ce qui doit être fait à l'instant présent. La vie de l'homme n'est qu'une succession d'instants. Pour autant qu'un homme comprenne l'importance de l'instant présent, il n'aura rien d'autre à entreprendre, et rien d'autre à rechercher. La vie, dans toute sa vérité, se vit à l'instant présent.

Pourtant, tout le monde laisse filer l'instant présent, puis se met en quête de le revivre autre part, dans un ailleurs. Personne ne semble avoir pris conscience de ce fait. Mais, dès lors qu'un homme s'y cramponne fermement, il lui devient possible d'accumuler expérience sur expérience. Et, à partir du moment où cette compréhension lui est acquise, il devient une autre personne, même s'il n'en a pas tout à fait conscience.

Lorsqu'un homme comprend l'importance qu'il y a à se montrer constant dans la poursuite de son but, ses affaires s'en trouvent simplifiées. La loyauté participe également de cette constance.



Il est coutume de dire que ce qui prévaut dans « l'esprit du temps » est quelque chose que l'on ne peut retenir. Il est dans la nature des choses que cet esprit se dissipe progressivement, d'autant que la fin de ce monde est inéluctable. De la même manière, une année ne s'arrête pas avec le printemps ou l'été. Il en va ainsi pour les changements qui s'opèrent tout le long d'une simple journée.

Pour cette raison, bien que d'aucuns aimeraient changer le monde d'aujourd'hui pour retrouver l'esprit qui prévalait cent ans auparavant, voire plus, cela n'est pas possible. Aussi est-il important de tirer le meilleur parti de chaque génération. C'est une attitude que n'ont pas les hommes nostalgiques du passé. Ils ne perçoivent pas l'importance de tout ceci.

D'un autre côté, les hommes qui ne voient que par le présent et qui ont tendance à négliger les coutumes du passé se montrent par trop superficiels.



Soyez fidèle à la pensée du moment et évitez de vous en écarter. Persévérez dans votre entraînement et ne vous engagez dans rien d'autre. Allez jusqu'à vivre chaque pensée, l'une après l'autre.



Dans le passé, les braves étaient le plus souvent des vagabonds. Comme ils passaient le plus clair de leur temps sur les routes, ils avaient un tempérament fougueux nourri par une vitalité débordante et ils étaient courageux. Alors que j'émettais quelques doutes sur tout cela et que je l'interrogeais, Tsunetomo me répondit :

« Il est compréhensible que leur énergie débordante en ait fait des hommes frustres toujours à la limite de perdre leur sang-froid. De nos jours le vagabondage a presque disparu car la vitalité des hommes s'est amenuisée. Les hommes ont perdu de leur énergie mais leur caractère s'est amélioré. Le courage est aujourd'hui bien différent. Bien que les hommes aient plus de savoir-vivre aujourd'hui parce qu'ils sont moins dominés par leur tempérament fougueux, cela ne signifie pas pour autant qu'ils ne sont pas assez fous pour mourir. Cela n'a rien à voir avec leur vitalité. »



Pour ce qui est de la tactique militaire du seigneur Naoshige, Uchida Shōemon affirmait qu'il était caractéristique que ses vassaux doivent affronter une situation sans connaissance préalable de ce qui se préparait, et qu'il se gardait la liberté de mettre un point final à tout ceci d'un simple mot. Alors qu'il était sur le point de quitter ce monde, il ne dit rien, même lorsque ses plus fidèles vassaux vinrent lui rendre une dernière visite.



Il advint un jour que, lors d'une bataille, le seigneur Ieyasu se retrouve acculé, mais, le jugement qui prévalut plus tard fut que « Ieyasu était un général d'un grand courage. Car, de tous les vassaux qui perdirent la vie au combat, aucun ne mourut en fuyant devant l'ennemi. Tous tombèrent face aux lignes ennemies. »

Alors que l'état d'esprit du guerrier se manifeste dans son attitude au quotidien et jusque dans la mort, tourner le dos à l'ennemi ne peut que lui apporter la honte.



Comme Yasuda Ukyō aimait à le souligner, lorsque vient le moment d'offrir la dernière coupe de vin, seule la fin des choses est importante. La vie entière doit s'en imprégner. Lorsque les invités partent, il est indispensable de vous montrer contrarié à l'idée de leur présenter vos hommages. Si cette attitude vous fait défaut, votre ennui transparaîtra et les conversations de la journée et de la soirée perdront tout leur sens. Dans toutes vos interactions avec les autres, il est essentiel de choisir une approche aimable. Il faut toujours donner l'impression que ce qu'ils font est extraordinaire. Il est dit qu'avec un minimum de compréhension, il n'y a rien là d'impossible.



Nos corps prennent vie au cœur du néant. Exister là où il n'y a rien donne son sens à l'expression « la forme est le vide ». Que toute chose naisse du néant donne son sens à l'expression « le vide est la forme » [2]. Il ne faut pas penser séparer les deux choses.



Uesugi Kenshin disait : « Je n'ai jamais entendu dire qu'il était possible de s'assurer de la victoire du début à la fin, mais plutôt qu'il ne fallait pas se laisser déborder par la situation. » Ceci est intéressant. Un vassal serait anéanti s'il ne parvenait pas à faire face à une situation. Dans chaque exemple et dans tous, un individu saura démontrer la profondeur de son engagement et de son discernement pour autant qu'il ne se laisse pas dépasser par les événements.



Vous devriez vous montrer plus circonspect lorsque vous discourez sans fin sur des sujets tels que l'érudition, la moralité ou les us et coutumes face aux anciens et aux personnes de haut rang. Il n'y a rien d'agréable à écouter.



Dans la région de Kamigata, est fabriqué un petit panier pique-nique à plusieurs niveaux, conçu pour ne servir qu'une fois, lors de la journée des pommiers en fleurs.[3] Sur le chemin du retour, les gens le jettent par terre et le piétinent. Comme vous pouvez vous en douter, c'est l'un des souvenirs que je ramenai de mon voyage à la capitale (Kyoto). Toute chose a une fin.



Alors que nous cheminions ensemble sur la route, Tsunetomo me dit : « L'homme n'est-il pas une marionnette superbement construite ? Bien qu'il ne soit muni d'aucun fil, il peut courir, sauter, bondir et même parler, quel travail d'expert ! Ne serons-nous pas parmi les invités du festival du Bon, l'an prochain. Le monde n'est que vanité. Les gens l'oublient trop souvent. »



Gon'nojō reçut un jour ce conseil : « "Ici et maintenant" se rapporte "au moment présent" et "le moment présent" est "ici et maintenant" ». Un homme risque de laisser échapper l'occasion qui s'offre à lui, s'il considère ces deux moments comme distincts.

Par exemple, s'il devait être appelé devant le maître pour s'expliquer sur le champ sur une question ou une autre, il ne manquerait pas d'éprouver un certain embarras. Ceci confirmant s'il le fallait que pour lui ces deux moments sont différents. Cependant, si un individu sait faire « d'ici et maintenant le moment présent », bien qu'il ne puisse prétendre devenir conseiller du maître, il n'en demeure pas moins un vassal et il doit pouvoir s'exprimer clairement, que ce soit devant le maître, les anciens, ou même le *shōgun* au château d'Edo, en s'y préparant au préalable dans l'intimité de sa chambre.

Cette attitude doit prévaloir en toute chose. Et de la même façon, il faut faire preuve de circonspection en toute chose. Il en va ainsi dans l'entraînement martial comme dans les affaires. Dès lors que quelqu'un tente de concentrer les choses de cette manière, ne manquera-t-il pas de prendre conscience que son irrésolution d'aujourd'hui est la conséquence de sa négligence quotidienne ?



Même si un homme a commis une petite maladresse dans son travail au gouvernement, il peut probablement présenter des excuses en plaidant son manque de tact ou son inexpérience. Mais quelle excuse peut être mise en avant pour l'échec des hommes récemment impliqués dans l'événement inattendu dont nous parlons ? [4] Maître Jin'emon avait coutume de dire : « Il suffit à un guerrier d'être simplement robuste », et c'est justement ce dont il est question ici.

Si un homme devait considérer un tel échec comme une mortification, le moins qu'il puisse faire serait de s'ouvrir le ventre, plutôt que de vivre dans la honte avec une brûlure incandescente dans la poitrine et le sentiment qu'il n'a nulle

part où aller. Et, alors que sa chance de guerrier vient de lui échapper, il ne pourra plus agir avec autant de vivacité et finira par se voir affublé d'un nom méprisable. Mais, s'il advenait qu'il regrette de devoir perdre la vie et qu'il finisse par se raisonner en invoquant qu'une telle mort serait parfaitement inutile, alors, pour le restant de ses cinq, dix ou vingt années de vie, il sera montré du doigt dès qu'il aura le dos tourné, et couvert de honte. Après sa mort, son corps sera souillé par la disgrâce, ses descendants, pourtant irréprochables, verront rejaillir sur eux le déshonneur d'être nés dans une telle lignée, le nom de ses ancêtres sera bafoué, et tous les membres de sa famille verront leur réputation ternie. Ces circonstances seraient tout à fait regrettables.

Pour autant qu'un individu ne soit pas disposé à se comporter avec sérieux au quotidien, qu'il ne s'implique pas dans la vie du guerrier jusque dans ses rêves, et qu'il préfère vivre quotidiennement en dilettante, nul doute qu'il mérite d'être puni.

Il est possible d'affirmer qu'un homme qui a été tué était un guerrier qui manquait d'habileté et que la chance avait abandonné. L'homme qui l'a tué, confronté à une situation inévitable et convaincu qu'il n'y avait rien d'autre à faire, avait également mis sa vie en jeu, aussi n'est-il nullement question ici de lâcheté. Se montrer emporté est une attitude inappropriée, mais il n'est pas possible de dire que deux hommes qui s'affrontent sont des lâches. Dans l'événement récent, cependant, les hommes qui ont survécu en se couvrant de honte ne sont pas de véritables guerriers.

Il faut bien y réfléchir, jour après jour, et faire des efforts pour que s'ancre dans son esprit l'adage qui veut que « le moment présent est ici et maintenant ». Il peut paraître tout à fait surprenant que quelqu'un puisse traverser la vie en faisant preuve de négligence, quelle qu'en soit la manière. Ainsi, jour

après jour, la Voie du samouraï n'implique-t-elle rien d'autre que de se préparer à mourir, considérant que la mort peut survenir ici ou là, imaginant le moyen le plus digne de mourir et préparant fermement son esprit à la perspective de mourir. Bien que cela puisse paraître une chose extrêmement difficile, si quelqu'un veut le faire, c'est qu'il est possible de le faire. Il n'y a rien qui puisse être considéré impossible à faire.

En outre, l'influence des mots est importante dans les affaires militaires. Ils auraient dû être également mieux choisis pour pouvoir arrêter l'homme dans l'événement récent qui nous intéresse. Lorsque la situation va trop loin, il faut soit arrêter l'homme en le tuant de son sabre, ou, si l'homme tente de s'échapper, lui crier quelque chose comme : « Ne t'enfuis pas, seul un lâche s'enfuit ! » et ainsi, selon ce qu'impliquent les circonstances, arriver à son but par le pouvoir des mots. Un certain homme était connu pour savoir juger de l'état d'esprit des autres et de ce fait, avait l'attention de tous, car il était capable de régler de tels cas. C'est la preuve que « ici et maintenant » n'est pas différent du « moment présent ». La position du *yokoza no yari* est un autre de ces exemples.[5] C'est quelque chose à quoi il faut se préparer à l'avance pour en faire l'objectif d'une vie.

Nombreuses sont les choses auxquelles il faut bien réfléchir à l'avance. S'il advenait qu'un individu réussisse à s'échapper après avoir tué un autre homme dans la demeure du seigneur, alors que vous ne savez pas s'il brandit toujours son sabre et se dirige vers la chambre qui jouxte celle du seigneur, vous devez tout faire pour le tuer. Mais, par la suite, lors de l'enquête, vous risquez de vous retrouver incriminé en tant que complice du tueur, ou pour avoir exercé une forme de vengeance contre lui. Mais, au moment crucial, vous ne devez penser qu'à tuer l'homme et ne pas anticiper sur les éventuelles conséquences.



Même si votre tête devait être soudain coupée, vous devez être en mesure d'effectuer une dernière action avec toute la maîtrise nécessaire. Les derniers instants de Nitta Yoshisada en sont la preuve. Son esprit aurait-il été faible, qu'il serait tombé à l'instant même où sa tête fut séparée de son corps. Plus récemment, il y eut l'exemple de Ōno Dōken. Ces actions furent la conséquence de leur seule détermination. Pour ce qui est de la valeur martiale, si un individu se transforme en fantôme vengeur et montre une grande détermination, alors même que sa tête est tombée, il ne devrait pas mourir.



Que les hommes soient de haute ou de basse extraction, riches ou pauvres, vieux ou jeunes, qu'ils aient connu l'éveil ou soient toujours dans la confusion, ils sont tous semblables en ce qu'ils seront amenés à mourir, un jour ou l'autre. Ce n'est pas que nous ne soyons pas conscients de cette vérité, mais nous nous raccrochons à de faux espoirs. Tout en sachant que la mort nous guette, nous pensons que tous les autres mourront avant nous et que nous serons les derniers à partir. La mort nous semble très lointaine.

N'est-ce pas une manière absurde de voir les choses ? Cela ne mène à rien et participe d'un rêve illusoire. Cela ne sert à rien de penser de cette manière et cela risque de vous rendre négligeant. Alors que la mort se tient toujours à votre porte, vous devez vous tenir prêt et agir en conséquence.



Il est souhaitable de toujours avoir du rouge en poudre dans sa manche. Il peut arriver que lorsqu'un homme dessoûle ou lorsqu'il se réveille, son teint soit un peu brouillé. Dans de tels moments, il est bon de sortir sa poudre et de se mettre un peu de rouge aux joues.



Il est des moments où un individu se laisse emporter et parle sans vraiment réfléchir. Mais, une attitude irrévérencieuse et dépourvue de sincérité ne peut pas échapper aux observateurs. Dans de telles circonstances, il est préférable d'affronter la vérité et de l'exprimer. Ensuite, cette vérité saura également imprégner votre propre cœur. Même lorsque vous accueillez quelqu'un sans façon, vous devez considérer les circonstances et après réflexion parler de manière à ne pas affecter les sentiments de la personne.

Par contre, lorsqu'un individu se permet de critiquer la Voie du samouraï ou votre propre fief, vous devez vous adresser à lui avec toute la sévérité nécessaire, sans autre cérémonie. Il faut s'y préparer à l'avance.



Bien qu'une personne qui excelle dans un art considère les autres comme autant de concurrents, l'année passée, Hyōdo Sachū céda son titre de maître de *renga* à Yamaguchi Shōchin. Un acte digne d'éloges.



Le moine Tannen avait pour habitude de suspendre des clochettes au vent, mais disait : « Ce n'est pas parce que j'en apprécie le tintement. Je les suspends afin de connaître les conditions de vent dans l'éventualité d'un incendie, car c'est l'unique souci lorsque l'on dirige un temple aussi grand. » Lorsque le vent soufflait, il passait lui-même la nuit à patrouiller. Pendant toute sa vie, il ne laissa jamais le feu de son brasero s'éteindre, et il posait toujours une lanterne et une mèche à feu à proximité de son repose-tête. Il disait : « Face au danger, les gens perdent la tête et sont incapables d'allumer ne serait-ce qu'une lanterne. »



Pour autant qu'un individu fasse une distinction entre les lieux publics et ses quartiers de repos, ou entre le champ de bataille et le tatami, il sera trop tard, le moment venu, pour qu'il s'amende. Il n'est question ici que d'une prise de conscience permanente. S'il ne se trouvait pas des hommes pour démontrer leur bravoure sur le tatami, il ne serait pas possible de les retrouver sur le champ de bataille.



La bravoure et la lâcheté ne sont pas des choses dont il est possible de présumer en temps de paix. Elles appartiennent à des catégories différentes.



Alors qu'il est dit que les dieux détestent toute forme d'impureté, pour autant qu'un homme y réfléchisse un peu, il saura qu'il ne doit pas se montrer négligent dans ses dévotions quotidiennes. Ainsi, il se fera un point d'honneur à leur offrir ses prières pour que la chance lui sourie même lorsque les circonstances le contraindront à baigner dans le sang et à piétiner le corps des morts. Dans de tels moments, s'il est un dieu pour se détourner de lui alors qu'il se présente dans cet état pitoyable, il saura clairement que ses prières ont été inopérantes et qu'il doit poursuivre ses dévotions malgré toutes ses souillures.



Dans les temps troublés ou dans le cas d'un terrible désastre, un seul mot devrait suffire. Dans les temps heureux, aussi, un seul mot sera suffisant. Et lors d'une rencontre ou d'une discussion avec les autres, un seul mot fera l'affaire. Il faut bien réfléchir avant de parler. C'est clair et précis, et chacun devrait apprendre à le faire sans que le doute s'insinue. Il est question de faire tous les efforts nécessaires et d'adopter au préalable l'attitude qui convient. Ceci est très difficile à expliquer mais c'est quelque chose à quoi tout le monde devrait s'atteler de tout son cœur. Si une personne n'a pas mis tout son cœur pour l'apprendre, il est peu vraisemblable qu'elle parvienne à le comprendre.



La vie de l'homme ne dure qu'un instant éphémère. L'homme devrait vivre sa vie en ne faisant que ce qui lui plaît. C'est pure folie que de vouloir vivre dans un monde

chimérique qui ne donnerait à voir que des choses déplaisantes et vous contraindrait à faire des choses que vous n'aimez pas. Mais, il est important de ne jamais en parler aux plus jeunes car cela pourrait avoir des conséquences désastreuses si cette idée venait à être mal interprétée.

Pour ma part, j'aime dormir. Et j'ai bien l'intention de demeurer de plus en plus reclus dans mes quartiers et de passer le reste de ma vie à dormir.



J'ai fait un rêve dans la nuit du vingt-huitième jour du douzième mois de la troisième année de Shōtōku. Le contenu du rêve évolua progressivement, ce qui me permit de renforcer ma résolution. L'état d'une personne se révèle dans ses rêves. Ce serait une bonne idée de faire de vos rêves des compagnons qui vous aideraient à redoubler d'efforts.



La honte et le repentir sont comme l'eau qui s'échappe d'un pot renversé. Lorsqu'un de mes amis fit paraître devant lui un homme qui venait de lui voler l'ornement de son sabre, le ton de sa confession fit naître en lui de la compassion. Si quelqu'un est susceptible de corriger ses erreurs, leurs traces finiront par disparaître.



Selon les dires du moine bouddhiste Kaion, une personne devient de plus en plus arrogante au fur et à mesure qu'elle gagne un semblant de compréhension parce qu'elle pense connaître ses propres limites et ses points faibles. Cependant,

il est difficile de connaître vraiment ses propres limites et ses points faibles.



C'est au premier coup d'œil que se mesure la dignité de chaque individu en ce qu'elle se manifeste d'elle-même. La dignité se révèle dans l'apparence de chacun. Il y a de la dignité dans une attitude posée. Il y a de la dignité dans la parcimonie des paroles. Il y a de la dignité dans la perfection des manières. Il y a de la dignité dans la solennité d'un comportement. Et il y a de la dignité dans un esprit profond et capable d'anticipation. Toutes ces dernières transparaissent en surface. Mais pour finir, elles trouvent leur fondement dans la simplicité de la pensée et la droiture de l'esprit.



La cupidité, la colère et la folie sont des comportements qu'il faut bien discerner. Lorsque des choses néfastes se produisent dans le monde, si vous y regardez de plus près, vous découvrirez qu'elles ne sont pas sans relation avec ces trois travers. En étudiant attentivement les choses fastes, vous découvrirez qu'elles ne sont pas sans lien avec la sagesse, l'humanité et la bravoure.



Selon les dires de Nakano Kazuma Toshiaki, il est des gens pour qui avoir recours à des ustensiles usagés pour la cérémonie du thé dénote une forme de vulgarité. Il est également des gens qui ont pour habitude de se servir de vieux

ustensiles justement parce qu'ils ont perdu leur éclat initial. Les deux attitudes sont erronées. Les vieux ustensiles, bien que ce soient des objets qui servent aux plus humbles, trouvent également grâce aux yeux des personnes de haut rang du fait de leur rareté. C'est ce qui leur donne leur valeur.

Il en est ainsi d'un vassal. C'est sa valeur intrinsèque qui a permis à une personne de s'élever des rangs les plus humbles jusqu'aux classes supérieures. Dans le même temps, penser qu'une personne sans renommée familiale ne peut pas faire le même travail que quelqu'un issu d'une famille de haut rang, ou qu'un homme, qui n'était jusqu'alors qu'un simple fantassin, ne doit pas être autorisé à tenir un rôle de premier plan, est une grave erreur. Quand une personne d'humble condition parvient à gravir les échelons, sa valeur devrait être prisée et tout particulièrement respectée, plus encore que celle d'une personne née dans cette haute sphère.



Mon père Jin'emon aimait raconter que lorsqu'il était enfant, il arrivait, de temps en temps, qu'il soit conduit à l'entrée du quartier chinois pour se trouver exposé à l'atmosphère de la cité et s'accoutumer au peuple. Dès l'âge de cinq ans, il fut envoyé dans différentes maisons pour représenter la famille et pour le rendre plus fort, on lui fit porter des sandales de guerrier en paille pour se rendre dans les différents temples de ses ancêtres alors qu'il n'avait que sept ans.



Il est dit qu'un serviteur ne pourra accomplir de grandes choses s'il ne se comporte pas avec une certaine réserve envers

son maître, les vassaux de haut rang et les anciens. Ce qui est fait avec désinvolture et spontanéité ne peut donner de bons résultats. Tout est une question d'attitude.



Il est inconvenant d'ignorer l'histoire et les origines de son clan et de ses vassaux. Mais, il est des moments où une connaissance trop exhaustive devient une entrave. Il faut savoir user de discrétion. Avoir connaissance des tenants et aboutissants peut également se révéler embarrassant dans la gestion des affaires au quotidien. Il est indispensable de savoir faire preuve de discrétion.



Il est écrit que le moine Shungaku affirmait que « du simple fait de refuser de céder devant quelque chose, il est possible de développer la force de deux hommes. » C'est intéressant. Quelque chose qui n'est pas réalisé ici et maintenant demeurera inachevé pour le reste d'une vie. Au moment où il est difficile d'en terminer en usant de la force d'un seul homme, il sera possible d'aboutir avec la force de deux hommes. À trop remettre les choses à demain, l'homme se montrera négligent sa vie durant.

« Foncer sans hésiter et traverser un mur ferré » est un autre de ces aphorismes intéressants. Se faire rapidement un passage et avancer tout droit est le premier pas vers la célérité. En rapport avec ceci, Hideyoshi peut être considéré comme le seul homme qui, depuis la création du Japon, ait su saisir résolument la chance de sa vie.



Les gens qui parlent encore et encore de questions sans grande importance, ont vraisemblablement quelques récriminations derrière la tête. Mais, alors qu'ils jouent sur l'ambiguïté pour mieux le dissimuler, ils répètent inlassablement ce qu'ils sont en train de dire. À les entendre ainsi radoter, le doute ne peut que s'insinuer au fond de votre esprit.



Il faut vous montrer prudent et ne jamais prononcer des paroles que vous pourrez regretter le moment venu. Dans ce monde, dès que les gens se trouvent confrontés à des difficultés, ils perdent leur calme et avant qu'ils aient le temps de se reprendre, leurs propos sont sur toutes les lèvres. Cette attitude est regrettable. Si vous laissez les choses s'envenimer, vous risquez de devenir le sujet de tous les ragots, ou au mieux, vous vous ferez des ennemis à parler ainsi à tort et à travers, en soulevant de l'animosité chez d'autres. Il est dit que dans de tels moments, il est préférable de rester cloîtrer chez soi et de s'occuper de poésie.



C'est une grave erreur que de se mêler des affaires des autres. De même qu'il faut éviter d'en faire des gorges chaudes. Dans tout événement, il est préférable de bien connaître ses propres limites, de multiplier les efforts et de se montrer discret jusque dans ses paroles.



Le cœur d'une personne vertueuse est posé et elle n'agit jamais avec précipitation. Une personne de moindre mérite ne connaît pas la paix, mais court le pays en créant des problèmes et en entrant en conflit avec tout le monde.



C'est un point de vue intéressant que de voir le monde comme un rêve. Lorsque vous faites un cauchemar, vous devez vous réveiller en vous disant qu'il ne s'agissait que d'un rêve. Il est dit que le monde dans lequel nous vivons n'est en rien différent de cela.



Les gens possédant une certaine intelligence s'en serviront pour façonner les choses, qu'elles soient vraies ou fausses, et useront de leur habileté de raisonnement pour se mettre en avant et obtenir ce qu'ils veulent.



En affaire, que ce soit lors d'un procès ou même d'une simple querelle, perdre rapidement peut vous permettre de perdre avec la manière. C'est comme dans un combat de *sumō*. Si l'un des combattants ne pense qu'à gagner, la victoire sordide qu'il remportera sera pire que la défaite. Cela prendra, ni plus ni moins, l'allure d'une misérable défaite.



Ressentir profondément la différence entre vous et les autres, faire preuve de mauvaise volonté, se fâcher avec les gens – ces comportements dénotent un cœur incapable de compassion. Si vous envisagez toute chose le cœur débordant de compassion, vous n'entrerez pas en conflit avec les autres.



Une personne qui ne sait pas grand-chose se donnera l'air de savoir. C'est une question d'inexpérience. Lorsqu'une personne connaît parfaitement son sujet, elle ne sera pas perçue de cette manière. Cette personne possède de la distinction.



Lorsque vous projetez de rendre une visite de courtoisie à quelqu'un, ou pour une quelque autre raison, il est préférable d'informer à l'avance la personne de votre intention avant de vous rendre sur les lieux. Il serait peu judicieux de vous déplacer sans avoir préalablement vérifié si votre hôte est occupé, ou s'il est préoccupé par quelques problèmes. Il n'y a rien à redire à ne pas aller là où vous n'avez pas été invité. Les amis sincères sont choses rares. Même si quelqu'un est invité quelque part, il doit faire preuve de discernement. Il est difficile de percevoir pleinement les préoccupations des gens, surtout lorsque ces derniers ne sortent que très rarement. Les fiascos lors de rencontres informelles sont légion.

Cependant, vous ne devez pas vous montrer désagréable lorsqu'une personne vient vous rendre visite, même si vous êtes occupé.



Il n’est pas bon d’aller trop loin même lorsque cela part d’un bon sentiment. Qu’il soit question de bouddhisme, de sermons bouddhistes et de leçons de morale, trop parler ne peut qu’engendrer des incompréhensions.



Le vénérable Jin’emon affirmait qu’il est préférable de ne pas donner d’éducation aux filles. Elles entachent le nom d’une famille et sont une disgrâce pour leurs parents. La fille aînée est un cas particulier, mais il est préférable de négliger les autres.



Le moine Keihō rapportait que le seigneur Aki avait un jour affirmé que la valeur martiale impliquait de devenir un fanatique. Je pensais que cela s’accordait de manière surprenante à ma propre détermination et je devins par la suite de plus en plus excessif dans mon fanatisme.



Le défunt Nakano Kazuma affirmait que l’objectif premier de la cérémonie du thé est de purifier les six sens. Pour les yeux, il y a les calicots calligraphiés et l’arrangement floral. Pour le nez, il y a l’encens. Pour les oreilles, il y a le bruit de l’eau qui bouillonne. Pour la bouche, il y a le goût du thé. Et pour les mains et les pieds, il y a la perfection de la forme. Lorsque les cinq sens ont ainsi été purifiés, l’esprit se trouve à son tour

purifié. La cérémonie du thé purifiera l'esprit chaque fois que l'esprit se trouvera entravé. Je ne me départis jamais des bienfaits de la cérémonie du thé au cours des vingt-quatre heures que compte une journée, pourtant il n'est nullement question ici de prétendre faire preuve de bon goût. De plus, les ustensiles nécessaires à la préparation du thé se doivent d'être en accord avec la position sociale d'une personne.

Dans le poème, *Sous la profondeur des neiges dans le dernier village / la nuit dernière de nombreuses branches de pruniers fleurirent*, la formule opulente « de nombreuses branches » a été modifiée pour devenir « une unique branche ». Il est dit que cette « unique branche » est porteuse d'une authentique tranquillité.



Lorsque des amis intimes, des alliés ou des gens qui vous sont redevables font quelque chose de mal, vous devez les réprimander en secret et intervenir entre eux et la société d'une manière appropriée. Vous devez faire en sorte d'effacer la mauvaise réputation d'une personne et en faire l'éloge comme d'un allié à nul autre pareil, cet homme parmi des milliers. Ainsi, si vous réprimandez une personne en privé et que vous y mettez toute votre compréhension, elle saura se guérir de ses travers et deviendra quelqu'un de meilleur. Si vous couvrez d'éloges une personne, le sentiment des gens s'en trouvera modifié et sa mauvaise réputation disparaîtra d'elle-même. Il est important de n'avoir pour objectif que d'agir en toute chose avec compassion et de bien faire les choses.



Une certaine personne affirmait ce qui suit.

Il est deux types de caractère, introverti et extraverti, et une personne qui manque de l'un ou de l'autre est une personne sans intérêt. Il en est de même pour la lame d'un sabre, par exemple, qu'il faut affûter soigneusement avant de la glisser dans son fourreau, qu'il faut dégainer périodiquement en fronçant les sourcils comme lors d'une attaque, dont il faut ensuite essuyer le tranchant avant de la replacer dans son fourreau.

Si un individu passe son temps à dégainer son sabre et prend l'habitude de brandir une lame nue, les gens s'en tiendront éloignés et il n'aura aucun allié.

Si un sabre reste en permanence dans son fourreau, il finira par rouiller, la lame s'émoussera, et les gens penseront la même chose de son propriétaire.



Il n'est pas possible d'accomplir son destin en se reposant sur sa seule intelligence. Il faut savoir prendre du recul. Il n'est pas bon de porter un jugement hâtif sur ce qui est bon ou mauvais. Cependant, il faut éviter tout atermoiement. Il est dit qu'un homme ne peut prétendre être un authentique samouraï s'il ne sait pas prendre des décisions rapides et trancher dans le vif.



Un jour qu'un groupe de cinq ou six pages avait pris la même embarcation pour se rendre en compagnie jusqu'à la capitale, il advint qu'au beau milieu de la nuit leur bateau entre en collision avec le bateau assurant la ligne régulière. Cinq ou six marins sautèrent sur le bateau et réclamèrent à grand bruit que les pages leur remettent l'ancre de leur

embarcation, comme le voulait le code des marins. En entendant cela, les pages se ruèrent sur eux en criant : « Le code des marins s'applique à des gens comme vous ! Pensez-vous que nous autres, samouraïs, nous allons vous laisser prendre l'équipement d'un bateau transportant des guerriers ? Nous allons vous pourfendre en deux et vous balancer par-dessus bord jusqu'au dernier. » À ces mots, tous les marins regagnèrent précipitamment leur propre embarcation.

Dans de telles occasions, il faut agir comme un samouraï. Lorsque les circonstances sont sans réelle importance, il est préférable de régler les choses simplement en criant à tue-tête. En faisant toute une histoire de quelque chose sans conséquence, vous risquez de laisser passer votre chance, l'affaire ne pourra être menée à son terme et rien n'aura été accompli.



Un certain samouraï découvrit qu'il manquait de l'argent sur un livre de compte qu'il venait de terminer, il décida d'envoyer une lettre à son chef de section dans laquelle il écrivit : « Ce serait regrettable de devoir commettre *seppuku* pour une simple question d'argent. Puisque vous êtes mon chef de section, pouvez-vous me faire parvenir des fonds. » La demande étant raisonnable, les fonds furent envoyés et le problème réglé. Il est dit que même les mauvaises actions peuvent se régler sans être découvertes.



En se montrant impatient, les problèmes ne peuvent que s'aggraver et rien de grand ne peut être accompli. Pour autant que vous ne ramenez pas les choses à une question de temps,

vous serez surpris de la rapidité avec laquelle elles se régleront. Les temps changent. Imaginez le monde d'ici à cinquante ans. Il devrait être relativement différent, mais si l'on devait s'en remettre à un livre de prophéties, j'imagine qu'il ne serait pas si différent que cela. À la fin de ces cinquante ans, aucun des hommes utiles aujourd'hui ne sera encore de ce monde. Et même si des hommes encore jeunes aujourd'hui devaient être mis en avant, probablement moins de la moitié survivra.

Petit à petit la valeur décline. Par exemple, s'il advenait que l'or vienne à manquer, l'argent deviendrait précieux, et s'il y avait un manque d'argent, ce serait le cuivre qui prendrait sa place. Avec les temps qui changent et la disparition des capacités des hommes, chacun peut prétendre à une certaine valeur sans pour autant devoir faire de grands efforts. Quinze années ne durent que l'espace d'un rêve. Si un homme ne fait que prendre soin de sa santé, en fin de compte, il aura accompli ce pour quoi il est né et il sera une personne de valeur. De toute évidence, à une époque où les maîtres sont légion, il faut que vous fassiez des efforts considérables. Mais, dans des temps où le monde glisse vers son déclin, il est aisé d'exceller.



Faire de grands efforts pour corriger les mauvaises habitudes chez une autre personne est la manière dont il faut agir. Il faut être comme la guêpe fouisseuse.[6] Il est dit que même avec un enfant adopté, si vous lui enseignez continuellement comment vous ressembler, il finira par y parvenir.



Si votre force est de celles qui naissent seulement de votre vitalité, vos paroles et votre conduite personnelle seront en accord avec la Voie, et vous serez loué de tous. Mais, lorsque vous vous interrogerez à ce sujet, vous ne trouverez rien à en dire. La dernière ligne du poème qui dit : « Lorsque votre propre cœur s'interroge » est le principe secret de tous les arts. Il est dit qu'il est un bon censeur.[7]



Lorsque vous écoutez les histoires se rapportant aux hommes d'exception et à leurs semblables, vous devriez écouter avec une profonde sincérité, même s'il s'agit de quelque chose que vous connaissez déjà. Si, en écoutant la même chose dix ou vingt fois, il arrive que vous parveniez à une compréhension inattendue, ce moment sera tout à fait spécial. Dans le verbiage ennuyeux des vieilles personnes se dissimulent leurs actions méritoires.

Extrait du troisème chapitre

Le seigneur Naoshige dit un jour : « Il n’y a aucun sens aussi développé chez l’homme que le *giri*. Il arrive parfois qu’un proche comme un cousin, par exemple, vienne à mourir et pourtant cette mort ne nous fait verser aucune larme. Mais, lorsque nous entendons parler d’un homme qui vivait il y a cinquante ou cent ans de cela, dont nous ne savons rien et qui n’avait aucun lien de parenté avec nous, notre sens du *giri* nous fait verser des larmes. »



Un jour que le seigneur Naoshige passait près d’un village appelé Chiriku, quelqu’un lui dit : « En ces lieux vit un homme qui a plus de quatre-vingt-dix ans. Pourquoi ne pas vous arrêter et rencontrer un homme aussi fortuné ? » Lorsqu’il entendit cela, Naoshige dit : « Comment un homme peut-il être plus à plaindre que cet homme-là ? Combien d’enfants et de petits-enfants a-t-il vu mourir devant ses propres yeux, croyez-vous ? Quelle bonne fortune est-ce là ? » Il semble qu’il ne s’arrêta pas et qu’il continua sa route sans voir l’homme.



Un jour que le seigneur Naoshige conversait avec son petit-fils, le seigneur Motoshige, il lui dit : « Toutes les lignées,

qu'elles soient de haut rang ou d'un rang inférieur, sont amenées à déchoir un jour ou l'autre. Le moment venu, si vous tentez désespérément d'empêcher le déclin de votre maison, elle connaîtra une fin ignominieuse. Lorsque le temps du déclin est venu, il est préférable d'en accepter la perspective de bonne grâce. En agissant ainsi, vous pourrez éventuellement la maintenir.

Il est dit que le deuxième fils de Motoshige, Naoaki reçut par la suite cette leçon de son père.

Extrait du quatrième chapitre

Alors que Nabeshima Tadanao était âgé de quinze ans, un serviteur des cuisines commit un acte répréhensible. Alors qu'un fantassin était sur le point de lui infliger une punition, le serviteur tua le soldat en le pourfendant d'un coup de sabre. Les anciens du clan estimèrent que la peine de mort devait être requise contre lui, attendu que l'homme avait dérogé aux règles qui prévalaient pour un homme de son rang et que, de plus, il avait fait couler le sang de son adversaire. En entendant cela, Tadanao dit : « Qu'est-ce qui est pire, outrepasser les prérogatives de son rang ou s'écarter de la Voie du samouraï ? »

Les anciens furent incapables de répondre. Alors Tadanao dit : « J'ai lu que lorsque la lumière ne peut être faite sur le crime lui-même, la punition se doit d'être légère. Mettez l'homme à l'isolement pour quelque temps. »



Un jour que le seigneur Katsushige chassait à Shiroishi, il abattit un énorme sanglier. Tout le monde accourut pour l'admirer en s'exclamant : « Formidable, formidable. Vous avez tué une bête tout à fait magnifique ! » Soudain, le sanglier se releva et fonça dans la foule. Tout le monde prit la fuite dans la plus grande confusion, mais Nabeshima Matabei dégaina son sabre et acheva la bête. C'est le moment que choisit le seigneur Katsushige pour se couvrir le visage

de sa manche en affirmant : « Quelle poussière ! » Il avait eu assez de bon sens pour ne pas se faire le témoin de l'émoi de ses gens.



Lorsque le seigneur Katsushige n'était encore qu'un enfant, son éducation fut prise en main par son père, le seigneur Naoshige : « Pour pratiquer vos coupes, il vous faut exécuter quelques condamnés à mort. » C'est ainsi que, sur la place qui se trouve aujourd'hui à l'intérieur de l'enceinte ouest, dix hommes furent alignés et Katsushige entreprit de les décapiter les uns après les autres, jusqu'au neuvième. Lorsqu'il parvint au dixième, il vit que l'homme était jeune et en pleine santé, il dit alors : « J'ai bien assez coupé de têtes pour aujourd'hui. J'épargne la vie de cet homme. » Et la vie de l'homme fut épargnée.



Le seigneur Katsushige avait toujours coutume de dire qu'il existe quatre types de serviteurs. Il distinguait les « rapides, puis lents », les « lents, puis rapides », les « invariablement rapides », et les « invariablement lents ».

Les « invariablement rapides » sont des hommes qui exécutent les ordres aussitôt qu'ils leur sont donnés et qui mènent leurs tâches à bien. Fukuchi Kichizaemon et ses semblables appartiennent à cette catégorie.

Les « lents, puis rapides » sont des hommes qui, bien qu'ils ne soient pas prompts à comprendre les ordres qui leur sont donnés, parviennent à exécuter rapidement et correctement les

tâches qui leur sont imparties. Je suppose que Nakano Kazuma et d'autres serviteurs de sa trempe sont ainsi.

Les « rapides, puis lents » sont des hommes qui, lorsqu'ils reçoivent un ordre, semblent capables de régler les choses dans l'instant, mais qui prennent du temps dans leur préparation et remettent les choses à plus tard. Ils sont nombreux comme ça.

Il est possible de dire qu'à part cela, tous les autres sont « invariablement lents ».

Extrait du sixième chapitre

Alors que le seigneur Takanobu était engagé dans la bataille de Bungo, un messager lui fut envoyé par le camp ennemi, chargé de victuailles et de saké. Takanobu voulut immédiatement profiter de la manne, mais les hommes à ses côtés l'arrêtèrent en déclarant : « Des présents offerts par l'ennemi ne peuvent qu'être empoisonnés. Un général ne doit en aucun cas toucher à ces aliments. »

Takanobu les écouta puis dit : « Même si cette nourriture devait être empoisonnée, quelle conséquence cela pourrait-il avoir sur l'ordre des choses ? Amenez-moi le messager ! » Il mit le tonneau en perce devant le messager, but trois larges coupes de saké, en offrit également une au messager, lui donna sa réponse et le renvoya rejoindre son camp.



Takagi Akifusa se retourna contre le clan Ryūzōji, fit appel à Maeda Iyo no kami Iesada et trouva refuge auprès de ce dernier. Akifusa était un guerrier de grande valeur et un sabreur accompli et agile. Ses serviteurs n'étaient autres que Ingazaemon et Fudōzaemon, des combattants tout aussi expérimentés qui ne quittaient jamais Akifusa, de jour comme de nuit. Il advint qu'un message du seigneur Takanobu parvint à Iesada, lui enjoignant de tuer Akifusa. Alors qu'Akifusa était assis dans la véranda et que Ingazaemon lui lavait les pieds, Iesada surgit

derrière lui et lui trancha la gorge. Avant que sa tête ne tombe, Akifusa dégaina son sabre court et se retourna pour frapper, mais trancha la gorge d'Ingazaemon. Les deux têtes tombèrent ensemble dans la bassine d'eau. La tête d'Akifusa rebondit et échoua parmi les gens présents. Telles étaient les techniques magiques qui firent la renommée d'Akifusa.



Le moine Tannen avait coutume de dire dans ses oraisons quotidiennes que :

Un moine ne peut connaître l'éveil dans la Voie du bouddhisme à moins qu'il ne manifeste de la compassion au-dehors et ne fasse preuve d'un courage infini au-dedans. Et si un guerrier ne manifeste pas de courage au-dehors et ne possède pas assez de compassion dans son cœur pour faire exploser sa poitrine, il ne pourra accomplir son destin de guerrier. De ce fait, le moine aspire au courage en prenant le guerrier pour modèle, et le guerrier recherche la compassion du moine.

J'ai voyagé pendant de nombreuses années et j'ai rencontré des hommes d'une grande sagesse, mais jamais il ne m'a été donné de pouvoir étancher ma soif de connaissance. Aussi, chaque fois que j'entendais parler d'un homme de courage dans un endroit ou un autre, je partais à sa recherche, quels qu'aient pu être les aléas du voyage. Il m'était apparu évident que ces histoires de Voie du samouraï me seraient d'un grand secours sur mon chemin du bouddhisme. En effet, un guerrier avec son armure peut foncer dans le camp ennemi, faisant de cette armure sa force. Pensez-vous qu'un moine, avec son simple rosaire, puisse se jeter dans une forêt de lances et de sabres longs, armé de sa seule douceur et de sa compassion ? S'il ne possède pas un courage infini, il ne sera pas question pour lui de

foncer où que ce soit. La preuve en est qu'il peut arriver que le moine chargé d'offrir l'encens lors d'une grande cérémonie commémorative bouddhiste tremble et cela parce qu'il ne possède aucun courage.

Pour pouvoir faire des choses comme de repousser du pied un homme qui tente de revenir de parmi les morts ou de tirer toutes les créatures vivantes des abîmes de l'enfer, il faut posséder beaucoup de courage. Cependant, depuis quelque temps, les moines se font des idées fausses et redoublent d'efforts pour se montrer gentils, ce qui est au demeurant louable, mais ne permet à aucun d'eux de connaître l'accomplissement dans la Voie. De plus, parmi les guerriers, il est des lâches qui se prévalent du bouddhisme. Ceci est fort regrettable. C'est faire preuve d'inconséquence pour un jeune samouraï que de vouloir étudier le bouddhisme. Cela ne peut que le conduire à poursuivre deux lièvres à la fois. Une personne qui ne sait pas se concentrer dans une seule direction ne peut être utile. Il est bon pour des hommes âgés, qui ont choisi de se retirer, d'étudier le bouddhisme afin d'occuper le temps qui leur reste à vivre. Mais, un guerrier qui porte le poids de la loyauté et de la piété filiale sur une épaule et la charge du courage et de la compassion sur l'autre et cela vingt-quatre heures sur vingt-quatre jusqu'à épuisement, est un samouraï.

Lors des prières du matin et du soir, et tout le long de la journée, il est préférable d'invoquer le nom de son maître. Cela n'est pas moins important que de prononcer les noms du Bouddha et de chanter les mots sacrés. De plus, il faut vivre en harmonie avec les dieux de sa famille. Ceci participe de la force d'un destin. La compassion est comme une mère qui nourrit le destin. Par le passé, comme de nos jours, les exemples de samouraïs sans pitié qui ont connu la ruine alors même qu'ils étaient courageux sont là comme des évidences.



À un tournant de la conversation, un serviteur du seigneur Nabeshima Naohiro dit : « Il n'y a aucun homme parmi nous sur lequel le maître peut véritablement compter. Bien que j'aie de tout temps prouvé mon inutilité, je suis le seul qui sois prêt à sacrifier sa vie pour lui. »

Il est dit que le seigneur Naohiro entra dans une violente colère et qu'il répondit : « Parmi nos serviteurs, il n'en est pas un qui éprouve des regrets de ce que fut sa vie ! Comment osez-vous parler avec tant d'arrogance ! » Et il aurait tué l'homme sur le champ si ce dernier n'avait été éloigné à temps par ceux qui se trouvaient là.



Un jour que maître Tanesada, le fondateur du clan Chiba, se rendait jusqu'à l'île de Shikoku, un vent violent se leva soudain, endommageant son bateau. Le bateau fut sauvé du naufrage par des mollusques, une multitude d'ormeaux qui se regroupèrent pour colmater les brèches. À partir de ce jour, aucun membre du clan Chiba, ni aucun de ses vassaux, ne mangea plus d'ormeaux. S'il advenait que l'un d'entre eux en mange un par inadvertance, il est dit que son corps se couvrait bientôt de furoncles ayant la forme d'ormeaux.



Lors de la chute du château de Arima, au vingt-huitième jour, à proximité de la citadelle intérieure, Mitsuse Genbei s'assit sur une levée de terre entre deux champs. Lorsque

Nakano Shigetoshi passa par là, il s'inquiéta de savoir ce qu'il faisait, Mitsuse lui répondit : « J'ai mal au ventre et ne peux pas faire un pas de plus. J'ai envoyé le reste de ma troupe en avant, aussi m'obligeriez-vous en prenant leur commandement. » Cet événement fut rapporté par l'inspecteur, considéré comme un cas de lâcheté, Mitsuse fut condamné à commettre *seppuku*.

Dans les temps anciens, les maux de ventre étaient considérés comme « l'excuse des lâches ». Ils survenaient brusquement et empêchaient tout mouvement.



Lors de la mort du seigneur Nabeshima Naohiro, le seigneur Mitsushige interdit aux vassaux de Naohiro de pratiquer le *oibara*. Son messager se rendit jusqu'à la demeure de Naohiro pour transmettre la déclaration de leur suzerain, mais ceux qui reçurent cette nouvelle n'étaient pas le moins du monde décidés à l'accepter. Un homme sortit de leurs rangs, Ishimaru Uneme (plus tard appelé Seizaemon) qui déclara humblement : « Il n'est pas dans nos habitudes qu'une personne aussi jeune que moi prenne la parole, mais je pense que ce que le seigneur Mitsushige a dit est raisonnable. Ayant moi-même bénéficié dès mon plus jeune âge des bienfaits de mon seigneur, j'étais déterminé comme vous à prendre part au *oibara*. Cependant, alors que j'écoutais le jugement du seigneur Mitsushige, son raisonnement a réussi à me convaincre et, quoi que les autres puissent faire, j'abandonne l'idée du *oibara* et je servirai le successeur de notre maître. » À ces mots, les autres se rangèrent unanimement à son avis.



Un jour que le seigneur Masaie jouait au *shogi* avec le seigneur Hideyoshi et que de nombreux *daimyō* les observaient, vint le moment de se retirer. Bien qu'il ait réussi à se mettre debout, le seigneur Masaie ne put faire un pas en avant tant ses pieds étaient ankylosés. Il se retira en rampant sur le sol, ce qui causa l'hilarité des nombreux observateurs. Parce qu'il était gros et obèse, le seigneur Masaie avait perdu l'habitude de demeurer à genoux. Après cet incident, jugeant qu'il n'était pas convenable pour lui de se donner à nouveau en spectacle, il prit l'habitude de refuser ce type d'obligation. [1]



Nakano Uemonnosuke Tadaaki fut tué le douzième jour du huitième mois de la sixième année de Eiroku, pendant les combats qui opposèrent le seigneur Gotō et le seigneur Hirai de Suko sur l'île de Kabashima, dans la province de Kishima. Alors que Uemonnosuke s'apprêtait à se rendre sur le front, il embrassa son fils Shikiku (qui porta ensuite le nom de Jin'emon) dans le secret de son jardin et, bien que Shikibu fût encore extrêmement jeune, il lui dit : « Lorsque tu seras un homme, trouve ton honneur dans la Voie du samouraï ! »

Même lorsque les enfants de sa famille étaient très jeunes, Yamamoto Jin'emon avait coutume de s'approcher d'eux pour leur dire : « Grandissez en devenant de grands combattants et soyez toujours loyaux envers votre seigneur. » Il disait également : « Il est bon de leur souffler ces choses à l'oreille même lorsqu'ils sont trop jeunes pour comprendre. »



Lorsque le fils légitime du défunt Ogawa Toshikiyo, Sahei Kiyouji, mourut en bas âge, l'un des jeunes serviteurs n'hésita pas à galoper jusqu'au temple pour y commettre *seppuku*.



Lorsque Taku Nagato no kami Yasutoshi mourut, Koga Yataemon déclara qu'il n'avait pas été en mesure de rendre les largesses de son maître et il s'infligea le *oibara*.

Extrait du septième chapitre

Narutomi Hyōgo disait : « Ce que gagner implique, c'est de vaincre ses alliés. Vaincre ses alliés implique de se vaincre soi-même et se vaincre soi-même implique de maîtriser son propre corps à force de volonté. »

« C'est comme si un homme se trouvait entouré de dix mille alliés mais qu'aucun d'eux ne le suive. S'il n'a pas préalablement maîtrisé son esprit et son corps, il ne pourra vaincre l'ennemi. »



Au cours de la rébellion de Shimabara, alors que son armure était restée au camp, Shugyō Echizen no kami Tanenao participa au combat vêtu de ses seuls *hakama* et *haori*. Il est dit que c'est dans cette tenue qu'il mourut sur le champ de bataille.



Au moment de l'offensive pour la prise du château de Shimabara, Tazaki Geki portait une armure rutilante. Cela déplut fort au seigneur Katsushige. Après cela, chaque fois qu'il voyait une tenue par trop tape-à-l'œil, il ne manquait pas de dire : « Tiens, voilà l'armure de Geki. »

Au regard de cette histoire, il apparaît que les armures et les équipements militaires trop voyants ne servent qu'à cacher la

faiblesse et le manque de bravoure de ceux qui les portent. Lorsque nous les regardons, c'est ce que les hommes ont au fond de leur cœur qui nous est révélé.



Lorsque Nabeshima Hizen no kami Tadanao mourut, son intendant, Ezoe Kinbei, prit ses cendres et les fit consacrer au mont Kōya. Puis, s'étant retiré dans un ermitage il sculpta une statue de son maître et une autre de lui-même prosterné devant ce dernier. Le jour du premier anniversaire de la mort de Tadanao, il rentra chez lui et commit le *oibara*. Plus tard, la statue fut ramenée du mont Kōya et placée au Kōdenji.



À l'époque du seigneur Mitsushige, Ōishi Kosuke débuta sa carrière comme simple fantassin servant au côté de son maître. Chaque fois que le seigneur Mitsushige entreprenait le voyage jusqu'à Edo pour séjourner une année sur deux dans sa résidence citadine, Kosuke ne manquait jamais de faire des rondes autour des quartiers de repos de son maître, et s'il pensait que la zone n'était pas assez sûre, il posait un matelas en paille à même le sol et passait la nuit seul à son poste de surveillance. Les jours de pluie, il portait un simple chapeau de bambou et un manteau de pluie en papier huilé et poursuivait sa surveillance malgré la pluie qui le trempait jusqu'aux os. Il a été rapporté que jusqu'à la fin, il ne dérogea jamais à cette règle.



Alors que Ōishi Kosuke était *uchitōnin*, un mystérieux visiteur se glissa furtivement dans le quartier des suivantes tard dans la nuit.[1] Il s'en suivit une grande confusion à tous les étages. Des hommes et des femmes de tous rangs se mirent à courir en tous sens ; seul Kosuke demeurait invisible. Alors que la doyenne des dames d'honneur le faisait chercher dans toute la maison, Kosuke avait tiré son sabre de son fourreau et s'était tranquillement posté dans la pièce attenante à la chambre du seigneur. L'état de confusion générale lui avait fait craindre pour la vie de son maître et il était là pour le protéger. Après cet incident, il est dit qu'il considéra les choses d'un autre œil.

L'homme qui avait fait irruption dans la demeure du seigneur était Narutomi Kichibei. Il fut condamné à mort pour adultère avec sa complice, Hamada Ichizaemon.



Un jour que le seigneur Katsuhige chassait à Nishime, il entra dans une violente colère pour une raison ou pour une autre. Il tira son sabre de son *obi*, entraînant le fourreau avec, et il entreprit de frapper Soejima Zennojō avec ce dernier, mais ses mains glissèrent et le sabre tomba dans un ravin. Pour demeurer avec le sabre, Zennojō dévala la pente et ramassa le sabre au fond du ravin. Cela étant fait, il glissa le sabre à l'intérieur de son vêtement puis rampa hors du précipice et, en l'état, présenta le sabre à son seigneur. En termes de présence d'esprit, Zennojō avait fait preuve d'une incomparable ressource.



Un jour que maître Sano Ukyō s'apprêtait à traverser la rivière Takao, il vit que le pont était en réparation et que l'un des lourds pilotis s'avérait difficile à lever. Maître Ukyō descendit de son cheval, se saisit fermement du pilotis, poussa un cri et commença à le soulever. Il y eut un bruit terrible et bien qu'il parvînt à le hisser à sa hauteur, il lui fut impossible de le monter plus haut et finalement le pilotis coula. Lorsqu'il regagna sa demeure, il tomba malade et mourut soudainement.

Le jour de ses funérailles au temple de Jōbaru, alors que la procession funèbre traversait le pont de Takao, le corps glissa du cercueil et tomba dans l'eau. Un acolyte du Shufukuji, qui n'avait que seize ans, sauta immédiatement dans la rivière et se saisit du corps. Tout le monde se précipita aussitôt dans la rivière pour l'aider à ramener le corps sur la berge. Le supérieur fut très impressionné et admonesta le reste des acolytes pour qu'ils prennent exemple sur ce jeune garçon. Il est dit que ce dernier devint plus tard un moine de renom.



Yamamoto Kichizaemon se vit ordonner par son père Jin'emon de trancher la tête d'un chien à l'âge de cinq ans et à l'âge de quinze ans, il dut exécuter un criminel. Dès qu'ils atteignaient l'âge de quatorze ou quinze ans, tous les garçons ne manquaient pas de recevoir l'ordre d'effectuer une décapitation. Alors que le seigneur Katsushige était encore fort jeune, il se vit contraint par le seigneur Naoshige de s'entraîner à tuer avec un sabre. Il est dit qu'à l'époque, il lui demanda de décapiter plus de dix hommes à la suite.

Cette coutume avait cours il y a de cela fort longtemps, en particulier dans la haute société, mais aujourd'hui, même les

enfants des classes inférieures ne participent plus aux exécutions, ce qui est la preuve d'une extrême négligence. Dire que l'homme peut faire sans ce genre de choses, ou qu'il n'y a aucun mérite à tuer un condamné, ou que c'est un crime, voire que c'est dégradant, ne sont que de vaines excuses. En fait, ne serait-ce pas parce que la valeur martiale d'un homme est médiocre qu'il passe son temps à s'occuper de ses ongles et de son apparence ?

Si vous vous intéressez à l'esprit d'un homme pour qui tuer est une chose désagréable, vous découvrirez bientôt que cet homme trouve intelligent de se donner des excuses pour ne pas tuer, simplement parce qu'il n'a pas le courage de le faire. Mais Naoshige, lorsqu'il donnait cet ordre, pensait sérieusement que c'était quelque chose qui devait être fait.

L'année passée, je me suis rendu jusqu'au carré d'exécution de Kase pour m'essayer à la décapitation, et j'en suis revenu fort ragaillardi. Penser que c'est effrayant n'est que le symptôme de votre propre lâcheté.



Parmi les pages en toupet qui formaient la suite du seigneur Mitsushige, se trouvait un dénommé Tomoda Shōzaemon. Il s'agissait d'un garçon plutôt lascif qui tomba amoureux d'un jeune premier de théâtre du nom de Tamon Shōzaemon. Il changea bientôt son nom et ses armoiries pour ceux de l'acteur. Se laissant complètement aller à ses sentiments, il dépensa tout ce qu'il possédait et perdit jusqu'à sa garde-robe et son mobilier. Et pour finir, après avoir épuisé ses dernières ressources, il vola le sabre de Mawatari Rokubei et demanda à un lancier d'aller le déposer chez un prêteur sur gage.

Cependant, le lancier finit par ébruiter l'affaire et après enquête, il fut condamné à mort, et Shōzaemon avec lui. L'enquêteur était Yamamoto Gorōzeamon. Lorsqu'il lut le rapport d'enquête, il dit en élevant la voix : « L'homme qui accuse le défendeur est le lancier untel. »

Mitsushige répondit rapidement d'un : « Qu'il soit exécuté. »

Lorsque vint le moment d'annoncer la sentence à Shōzaemon, Gorōzaemon entra et dit : « Il n'y a maintenant plus rien qui puisse être fait pour vous. Préparez-vous à mourir. »

Shōzaemon retrouva une certaine maîtrise de lui et dit : « Très bien. Je comprends votre décision et je vous remercie de votre obligeance. » Cependant, par pure malveillance, alors qu'un *kaishaku* avait été présenté à Shōzaemon, il fut prévu qu'un simple fantassin, Naozuka Rokuuemon, sorte des rangs à la dernière minute pour exécuter la sentence.

S'apprêtant à gagner le carré d'exécution, où le *kaishaku* se tenait face à lui, Shōzaemon le salua avec un calme extrême. Mais soudain, voyant Naozuka sortir son sabre, il se dégagea d'un bond et dit : « Qui es-tu ? Je ne te laisserai pas me trancher la gorge ! » À partir de ce moment, il perdit le contrôle de lui-même et fit preuve d'une extrême lâcheté. Pour finir, il fut jeté par terre, étendu au sol et décapité.

Gorōzaemon dit plus tard en secret : « S'il n'avait pas été trompé, il aurait sûrement affronté la mort avec plus de courage. »



Noda Kizaemon affirmait au sujet de la fonction de *kaishaku* : « Lorsqu'un homme qui parvient au seuil de la mort perd le contrôle de lui-même, il lui arrive de ramper en tout sens, il est fréquent que cela occasionne quelques dommages lorsque vient le moment pour le *kaishaku* d'entrer en action. [2] Dans un

tel cas, il est préférable d'attendre un peu et de faire en sorte de rassembler toutes ses forces. Ensuite, si vous restez calme et déterminé lorsque vous coupez, votre travail ne pourra qu'être bien exécuté. »



À l'époque du seigneur Katsushige, il arrivait que des vassaux soient requis au service du maître dès leur plus jeune âge, qu'ils soient de haut rang ou de basse extraction. Lorsque Shiba Kizaemon entra au service du seigneur, il advint un jour que le maître, qui était occupé à se couper les ongles, lui demande : « Jette-moi tout ceci. » Kizaemon ramassa les rognures d'ongles et les garda dans la main, mais ne se releva pas, et le maître l'interrogea : « Que t'arrive-t-il ? » Kizaemon répondit : « Il en manque une. » Le seigneur dit alors : « Elle est là », et il lui tendit celle qu'il avait dissimulée.



Sawabe Heizaemon se vit ordonner de commettre *seppuku* le onzième jour du onzième mois de la deuxième année de Tenna. Comme il en fut informé le dix au soir, il envoya un messager à Yamamoto Gonnojō (Tsunetomo) pour lui demander d'être à ses côtés pour officier en tant que *kaishaku*. Voici une copie de ce que Yamamoto Tsunetomo (il était alors âgé de vingt-quatre ans) lui fit parvenir comme réponse :

> « J'approuve votre résolution et accepte votre requête, j'officierai donc à vos côtés en tant que *kaishaku*. Je pressens instinctivement que je devrais refuser, mais comme l'exécution doit se dérouler demain, le temps me manque pour trouver une excuse et je m'acquitterai donc de ce pour quoi je suis requis. Le fait que vous m'ayez choisi parmi

beaucoup d'autres m'honore infiniment. Soyez rassuré quant au déroulement de ce qui doit suivre. Bien qu'il soit déjà fort tard, je vais prendre mes dispositions pour me rendre jusqu'à votre demeure afin de discuter de tous les détails avec vous. »

Lorsque Heizaemon lut cette réponse, il est dit qu'il affirma : « Il s'agit là d'une lettre à nulle autre pareille. »

Depuis des temps immémoriaux, les samouraïs ont toujours considéré comme un mauvais présage le fait d'être sollicités comme *kaishaku*. La raison en est qu'il n'est nulle fierté à en tirer même si le travail est bien fait. Tandis que si par malheur, le coup venait à riper, le déshonneur les accompagnerait toute leur vie.



Un jour que Tanaka Yahei se trouvait à Edo pour affaires, l'un de ses valets se montra passablement insolent et Yahei l'admonesta sévèrement. Tard cette même nuit, Yahei entendit quelqu'un monter l'escalier. Il trouva cela suspect et sortit silencieusement de son lit. Son sabre court à la main, il demanda qui était là, il s'agissait du valet qui, l'après-midi même, s'était vu réprimandé. Ce dernier dissimulait un sabre court derrière son dos. Yahei bondit et d'une seule coupe pourfendit l'homme. J'entendis beaucoup de gens dire après cela qu'il avait eu beaucoup de chance.



Lorsqu'un certain maître Tokuhisa naquit, il apparut rapidement qu'il était différent des autres et qu'il était un peu simple d'esprit. Un jour qu'il avait un invité, il lui fit servir une

salade de poissons connus sous le nom d'amies. À cette époque, tout le monde aimait à se gausser de « la salade d'amies de maître Tokuhisa. » Plus tard, alors qu'il était de service au château, quelqu'un se moqua de lui en faisant allusion à cette histoire. Tokuhisa dégaina son sabre et tua l'homme. Une enquête fut ouverte et les événements rapportés au seigneur Naoshige, à l'issue de quoi les juges déclarèrent : « Nous réclamons la peine de mort par *seppuku*, car il s'agit ici d'un acte inconsidéré dans l'enceinte du château. »

Lorsque le seigneur Naoshige entendit cela, il répondit : « Être la risée des autres et demeurer silencieux, c'est faire preuve de lâcheté. Il n'y a aucune raison d'oublier cela simplement parce que nous nous trouvons à l'intérieur du château. Un homme qui se moque des autres est lui-même un écervelé. S'il advient qu'il soit tué, il ne peut s'en prendre qu'à lui-même. »



Un jour que Nakano Mokunosuke empruntait un petit bateau pour profiter de la fraîcheur de la rivière Sumida, un vagabond grimpa à bord en même temps que lui et se conduisit de manière tout à fait grossière. Lorsque Mokunosuke vit que le vagabond urinait par-dessus bord, il trancha la tête de l'homme et cette dernière tomba dans la rivière. Pour que personne ne découvre ce qu'il avait fait, il recouvrit rapidement le corps sans tête avec tout ce qu'il trouva. Il dit ensuite au batelier : « Tout ceci doit demeurer secret. Ramez jusqu'au haut de la rivière et enterrez le corps sur la rive. Bien évidemment, je vous paierai grassement. »

Le batelier fit comme il lui était demandé, mais dans l'anse où le corps avait été enterré, Mokunosuke trancha la tête du

batelier et repartit sans demander son reste. Il est dit que cet événement ne fut jamais ébruité. Pourtant, ce jour-là, un jeune homosexuel, prostitué de son état, se trouvait également sur le bateau. Mokunosuke lui aurait dit : « Ce gars était aussi un homme. Il est préférable d'apprendre à tuer un homme alors qu'on est encore jeune, » et c'est ainsi que le jeune homme essaya une coupe sur le corps du mort. Suite à cela, le jeune homme ne dit jamais rien à personne.



Il est dit que chaque fois que les hommes de la compagnie de Ōki Hyōbu se réunissaient, après en avoir terminé avec toutes les affaires en cours, Hyōbu leur affirmait : « Les hommes doivent apprendre à cultiver leur volonté et leur courage lorsqu'ils sont encore jeunes. Cela n'est possible que si le courage est ancré au fond de leur cœur. Lorsque son sabre est brisé au combat, l'homme doit frapper avec ses poings. Lorsque ses mains sont coupées, l'homme doit écraser l'ennemi avec ses épaules. Lorsque ses épaules sont tranchées à leur tour, il lui reste ses dents pour mordre le cou de dix, voire quinze ennemis. Tel est le vrai courage. »



Shida Kichinosuke affirmait : « Au commencement, il est oppressant de courir jusqu'à en perdre haleine. Mais, l'impression est extraordinaire, lorsqu'après avoir couru, vous restez tranquillement debout. C'est encore mieux, si vous vous asseyez. C'est encore mieux, si vous vous couchez. Et c'est encore mieux, si vous prenez un repose-tête et que vous dormez profondément. La vie de l'homme devrait toujours se dérouler

ainsi. L'homme doit s'entraîner jusqu'à l'épuisement lorsqu'il est jeune et dormir lorsqu'il est vieux ou sur le point de mourir, tel devrait être l'ordre des choses. Mais, il est regrettable de commencer par dormir pour ensuite s'entraîner… de s'entraîner jusqu'à sa mort et de finir sa vie en travaillant. » Cette histoire nous a été rapportée par Shimomura Rokurōuemon.

Kichinosuke dit encore : « La vie de l'homme doit être aussi laborieuse que possible. »



Lorsque Ueno Rihei était inspecteur des services comptables en poste à Edo, il avait un jeune assistant qu'il traitait d'une manière très familière. La première nuit du huitième mois, il sortit boire avec Hashimoto Taemon qui commandait un groupe de fantassins. Rihei but tant et tant qu'il en perdit le sens commun. Il rentra chez lui accompagné de son jeune assistant, débitant des sottises comme seuls savent le faire les ivrognes, et, lorsqu'ils furent arrivés, il annonça à son assistant qu'il allait le tuer. L'assistant repoussa le haut du fourreau de Rihei. Ils s'empoignèrent et finirent par rouler dans le caniveau, l'assistant, qui avait le dessus, maintenait Rihei sous lui.

À ce moment-là, le serviteur de Rihei arriva en courant et demanda : « Est-ce que maître Rihei se trouve dessus ou dessous ?

Lorsque Rihei répondit : « Je suis dessous ! », le serviteur porta un coup à l'assistant. Comme sa blessure était légère, l'assistant se releva et décampa.

Lorsque l'affaire fut portée devant les tribunaux, Rihei fut mis à l'isolement dans la prison de Naekiyama après avoir été condamné à la peine capitale par décapitation. Avant cet

événement, alors qu'il était déjà en poste à Edo et qu'il vivait dans une maison qu'il louait dans le quartier des marchands, l'un de ses serviteurs s'était déjà opposé à lui et il l'avait tué. Mais, comme à cette époque-là, il avait agi de manière appropriée, les gens disaient alors qu'il s'était comporté en homme. Cette fois, néanmoins, il s'était conduit de manière outrageante et parfaitement inacceptable.

En réfléchissant bien à tout ceci, du début jusqu'à la fin, s'enivrer au point de sortir son sabre n'est autre que de la lâcheté et la preuve d'un manque de caractère. Le serviteur de Rihei était un homme de Taku, mais son nom est tombé dans l'oubli. Bien qu'il fusse de basse extraction, c'était un homme courageux. Il est dit que Taemon se suicida au cours de l'enquête.



Dans la douzième section du cinquième chapitre du *Ryoankyō* écrit par Suzuki Shōsan, on trouve cette histoire :

> Dans la province de Hizen vivait un certain homme originaire de Taku qui, bien qu'il ait contracté la petite vérole, songeait à rejoindre les forces armées qui assiégeaient le château de Shimabara. Ses parents tentèrent de tout leur cœur de l'en dissuader, affirmant : « Avec une maladie aussi grave, même si tu arrives jusque-là, comment pourras-tu te rendre utile ? »
>
> Ce à quoi, il répondit : « Ma satisfaction sera grande même si je meurs en chemin. Après avoir reçu tant de bienfaits de mon seigneur, comment pourrais-je considérer que je ne peux lui être d'aucune utilité en retour ? » Et sur ces paroles, il partit pour le front. Bien que l'hiver sévisse dans le camp et que le froid fût intense, il ne fit aucun cas de

son état, pas plus qu'il n'endossa plusieurs couches de vêtements pour se protéger du froid, ni n'ôta son armure pendant la nuit. Ne prenant aucun soin de sa personne, il finit par guérir rapidement et fut capable d'accomplir son devoir en serviteur loyal. Ainsi, contrairement à ce que d'aucuns pensent, il ne convient pas d'affirmer que la saleté doit être méprisée.

Lorsque moi (Suzuki Shōsan), j'entendis cette histoire, je me dis : « N'est-ce pas un geste de purification que de donner sa vie pour son seigneur ? Pour un homme qui est prêt à mourir afin que la vertu soit respectée, il n'est nul besoin d'en appeler au dieu de la petite vérole. Tous les dieux du ciel se chargeront de le protéger. »



Lord Katsushige dit : « Qu'un homme de Hizen appréhende de mourir ou pas, n'est pas la question. Ce qui me préoccupe, c'est que les gens ne prennent pas à cœur de suivre correctement les règles de bienséance et d'étiquette que je recommande. J'ai peur que le clan dans son ensemble, nos familles et nos anciens, animés par trop de ferveur, aient le sentiment que mon commandement de préserver une étiquette correcte relève de l'exagération. Jusqu'à présent, il était des hommes qui comprenaient ces choses, et même si l'étiquette se dégradait un peu, ils gardaient en mémoire ce qu'elle devait être, et la question s'en trouvait réglée. J'ai donné ces consignes car les hommes sont devenus négligents pour ce qui concerne des questions de cet ordre. »



Au cours de la période Genroku, vivait un samouraï d'origine modeste, originaire de la province de Ise, du nom de Suzuki Rokubei. Un jour qu'une violente fièvre le clouait au lit, il perdit peu à peu conscience. Un infirmier, qui s'occupait de lui, se révéla un homme profondément cupide. Alors qu'il s'apprêtait à ouvrir le coffret à encres du samouraï pour voler l'argent qui s'y trouvait, le malade se redressa brusquement, prit le sabre posé à côté de son repose-tête, lança une attaque soudaine et, d'un coup de sabre, tua le voleur. Après quoi, le malade retomba sur son lit et mourut. Par ce geste, Rokubei avait démontré qu'il était un homme de principes.

J'avais entendu cette histoire à Edo, mais plus tard, alors que je servais dans la même province que le docteur Natsuka, qui était lui aussi originaire de la province de Ise, je l'interrogeai. Il connaissait également l'histoire et me dit qu'elle était authentique.

Extrait du huitième chapitre

Dans la nuit du treizième jour du neuvième mois de la quatrième année de Teikyō, une troupe de dix acteurs du théâtre Noh s'était réunie dans la demeure d'un fantassin, Nakayama Mosuke, à Sayanomoto, pour contempler la lune. Naotsuka Kanzaemon choisit bientôt de se moquer d'un fantassin du nom de Araki Kyūzaemon qui était inhabituellement petit, et les autres acteurs de renchérir après lui. Araki se mit soudain en colère, tua Kanzaemon avec son sabre, puis entreprit de pourfendre le reste de la troupe.

Bien que sévèrement blessé à la main, Matsumoto Rokuzaemon descendit dans le jardin pour surprendre Araki et le saisir par-derrière, de sa main valide. Il s'exclama : « Pour ce qui est des gens comme vous, je peux leur tordre le cou d'une seule main ! » Arrachant le sabre de Araki, il le jeta au loin et poussa Araki jusqu'au seuil de la maison, le maintenant au sol avec son genou. Mais, lorsqu'il lui saisit le cou, il s'évanouit et Araki réussit à se dégager.

Araki se releva d'un bond et recommença à frapper tous ceux qui osaient l'approcher. C'est alors que maître Hayata (plus tard connu sous le nom de Jirōzaemon) le défia avec une lance. Finalement, il succomba sous le nombre. À la suite de ces événements, Araki fut condamné au *seppuku*, et tous ceux qui avaient participé à l'affaire et avaient fait preuve d'imprudence perdirent leur charge et furent contraints de vivre en *rōnin*. Plus tard, Hayata fut pardonné.

Tsunetomo ne se souvenant pas clairement de toute l'histoire, il serait judicieux de s'informer plus avant.



Il y a quelques années de cela, une lecture de soutras devait avoir lieu au Jissōin, dans la province de Kawakami. Cinq ou six hommes de Kon'yamachi et de la région de Tashiro participèrent au service et alors qu'ils étaient sur le chemin du retour, ils s'arrêtèrent pour boire un moment. Parmi eux se trouvait un serviteur de Kizuka Kyūzaemon qui, ayant des raisons pour cela, refusa l'invitation de ses compagnons et préféra rentrer chez lui avant la nuit tombée plutôt que de se joindre à eux. Les autres, cependant, furent bientôt pris dans une rixe et tuèrent tous les hommes qui leur avaient cherché querelle. Le serviteur de Kyūzaemon fut informé de l'incident un peu plus tard dans la nuit et se rendit immédiatement jusqu'au cantonnement de ses compagnons. Il se fit raconter en détail l'incident et dit alors : « Finalement, je pense que vous allez devoir répondre de vos actes. Lorsque vous le ferez, dites bien que j'étais avec vous et que j'ai participé à la tuerie. C'est en ces termes que je rapporterai les faits à Kyūzaemon. Une bagarre implique tous ceux qui sont concernés, je dois subir le même sort que vous, même si c'est une condamnation à mort. C'est ainsi que je veux que les choses se passent. La raison en est que même si je dis à mon maître que je suis rentré à la maison plus tôt, il n'acceptera jamais cette vérité. Kyūzaemon a toujours été un homme sévère, et même si je sortais blanchi par les enquêteurs, il me ferait exécuter comme un lâche, devant ses propres yeux. Dans ce cas, mourir avec la réputation d'être un homme qui s'enfuit devant le danger serait une fin bien misérable.

Puisque mon destin est de mourir, je préférerais mourir pour avoir tué un homme. Si vous n'êtes pas d'accord avec moi, je vais m'ouvrir le ventre ici et maintenant. »

N'ayant aucune autre alternative, ses compagnons rapportèrent les faits comme il l'avait souhaité. Pourtant, au cours de l'enquête, bien que les circonstances aient été expliquées de la manière décrite précédemment, le fait que le serviteur était rentré plus tôt dans la soirée vint finalement à la connaissance des enquêteurs. Ces derniers furent très impressionnés et pour finir félicitèrent l'homme.

Cette histoire m'a été racontée dans ses grandes lignes, aussi, il me faudra en retrouver les détails plus tard.



Un jour que Nabeshima Aki no kami Shigemasa prenait son déjeuner, un invité survint au beau milieu du repas, sollicitant un entretien et il dut laisser son plateau en l'état. Plus tard, un certain serviteur prit sa place devant le plateau et commença à manger les restes de poisson grillé. C'est alors que le seigneur Aki revint et surprit l'homme qui, pris de panique, s'enfuit à toutes jambes. Le seigneur Aki cria : « Quelle espèce d'esclave aux mœurs grossières êtes-vous pour oser finir ce que quelqu'un d'autre a commencé à manger ! » Sur quoi, il prit place à son tour et termina les restes.

Cette histoire est de celles contées par Jin'emon. Il est dit que le serviteur fut parmi ceux qui participèrent au *oibara* à la mort du seigneur.



Le défunt Yamamoto Jin'emon avait coutume de dire à ses hommes : « Allez-y, pariez et mentez. Un homme qui n'est pas capable d'inventer sept mensonges en l'espace d'une lieue est un homme inutile. » Les gens parlaient de cette manière parce qu'ils avaient la conviction que les hommes « irréprochables » étaient incapables d'affronter leur destin en un temps où l'esprit martial était la seule vertu véritablement indispensable au samouraï. Ils ignoraient les écarts de conduite de leurs hommes et écartaient la question en affirmant : « Ils font un bon travail, aussi… »

Des hommes comme Sagara Kyūma offraient le même exemple. Il pardonnait aux hommes qui avaient commis des larcins et s'étaient rendus coupables d'adultère et poursuivait leur entraînement. Il affirmait : « S'il n'existait pas des hommes de cette trempe, nous ne disposerions d'aucun homme utile. »



Ikuno Oribe disait : « Dès lors qu'un serviteur s'attachera uniquement à ce qu'il devra faire le jour même, il sera capable de faire n'importe quoi. Pour autant que le travail ne nécessite qu'une seule journée, il devrait être capable de s'en débrouiller. Demain est un autre jour. »



Alors que le seigneur Nabeshima Tsunashige n'avait pas encore succédé à son père, il se laissa convertir aux enseignements du Bouddha par le moine zen, Kurotakiyama Chōon. Dès que le prince eut une illumination, le moine décida de lui conférer le sceau certifiant de son élévation dans le bouddhisme. La nouvelle

se répandit bientôt dans tout le château.[1] À cette époque, Yamamoto Gorōzaemon s'était vu ordonner de servir Tsunashige à la fois comme aide de camp et comme superviseur. Dès qu'il eut connaissance de ces rumeurs, il fut convaincu qu'il fallait absolument intervenir, aussi décida-t-il de déposer une requête auprès de Chōon et, au cas où ce dernier refuserait, il était prêt à le tuer. Il se rendit jusqu'à la demeure du moine à Edo et entra ; le moine, le prenant pour un pèlerin, vint à sa rencontre avec tout le cérémonial requis par les circonstances.

Gorōzaemon s'approcha de lui et déclara : « J'ai un sujet délicat dont j'aimerais m'entretenir avec vous en privé. Que vos acolytes quittent la pièce.

D'aucuns prétendent que vous envisagez de conférer bientôt le sceau à Tsunashige pour son élévation dans le bouddhisme. Originaire de la province de Hizen, vous n'êtes pas sans ignorer, dans les grandes lignes, ce qui prévaut dans la tradition des clans Ryūzōji et Nabeshima. Notre fief est administré dans un esprit d'entreaide entre les classes supérieures et inférieures parce que, contrairement aux autres, il a été gouverné de génération en génération par les mêmes familles. Jamais, par le passé, il n'a été question pour le *daimyō* de recevoir un sceau bouddhiste. Si vous deviez présenter le sceau maintenant, Tsunashige ne manquerait pas de se convaincre qu'il a atteint l'éveil et de considérer ce que disent ses serviteurs comme autant d'obscénités. Un grand homme ne peut manquer de devenir vaniteux. Ne songez pas un instant à lui décerner cette récompense. Si vous décidiez d'ignorer ma requête, je serais quant à moi résolu. »[2] Cela fut dit avec force détermination.

Le moine changea de couleur, mais il répondit : « Bien, bien, vos intentions sont admirables, et je vois que vous êtes bien au fait des affaires de votre clan. Vous êtes un serviteur loyal… »

« N'imaginez pas me jouer un de vos tours, l'interrompit Gorōzaemon, je ne suis pas venu jusqu'ici pour recevoir vos compliments. Sans rien ajouter, je veux clairement entendre si vous êtes décidé à renoncer à votre projet de sceau ou pas. »

Chōon le rassura en affirmant : « Votre requête est justifiée. En aucun cas, je ne lui décernerai le sceau. »

Gorōzaemon s'assura une dernière fois des intentions du moine et partit.

Cette histoire fut racontée à Tsunetomo par Gorōzaemon en personne.

Un groupe de huit samouraïs, Komori Eijun, Ōtsubo Jin'emon, Mutō Rokuemon, Shikae Mozaemon, Yoshii Yoichiemon, Ezoe Jinbei, Muta Rokunosuke et Niwa Kizaemon, prit un jour la même route pour quelques parties de plaisir. Deux d'entre eux, Komori Eijun et Ōtsubō Jin'emon, s'arrêtèrent dans une maison de thé, située devant le temple de Kannon à Asakusa, se querellèrent avec les employés et finirent par recevoir une bonne correction. Les échos de la querelle parvinrent aux oreilles des autres qui faisaient une excursion en bateau. Mutō Rokuemon dit aux autres : « Nous devrions y aller et les venger. » Yoshii Yoichiemon et Ezoe Jinbei l'approuvèrent.

Cependant, les autres les en dissuadèrent, affirmant : « Cela ne fera que créer des problèmes au clan », et ils décidèrent de rentrer.

Lorsqu'ils arrivèrent au château, Rokuemon dit à nouveau : « Nous devrions vraiment aller les venger ! » Mais les autres le dissuadèrent une nouvelle fois. Bien qu'ils aient subi de graves blessures aux bras et aux jambes, Eijun et Jin'emon tuèrent les serviteurs de la maison de thé et ceux qui étaient rentrés se firent sermonner par le maître.

En temps voulu, les circonstances de l'incident furent à nouveau évoquées. Une personne dit : « Si l'on attend l'accord des autres, une chose aussi importante que la vengeance ne pourra jamais être accomplie. Il faut être assez résolu pour agir seul, même au péril de sa vie. Quelqu'un qui parle haut et fort de se venger, mais n'en fait rien, n'est qu'un hypocrite. Certains petits malins, dont la bouche est pleine du mot vengeance, ne sont en fait préoccupés que de préserver leur réputation pour plus tard. Mais un homme vraiment courageux est celui qui agira dans le plus grand secret, sans rien dire à personne, quitte à y perdre la vie. Il n'est pas nécessaire d'atteindre son objectif pour être un homme courageux, il suffit de mourir. Un tel homme réussira très certainement ce qu'il a entrepris. »



Ichiyūken était un modeste serviteur travaillant dans les cuisines du seigneur Takanobu. À la suite d'une altercation au cours de laquelle les protagonistes en étaient arrivés aux mains, il éprouvait une certaine rancune et se décida bientôt à tuer sept ou huit de ces hommes. À la suite de quoi, il fut condamné à commettre le suicide rituel. Mais lorsque l'histoire vint aux oreilles du seigneur Takanobu, il accorda son pardon à l'homme et dit : « Dans ces temps troublés que traverse notre pays, les hommes courageux ont leur importance. Cet homme semble bien être un homme de courage. » Par la suite, lors des combats se déroulant dans la région de la rivière Uji, le seigneur Takanobu prit Ichiyūken avec lui, et ce dernier y gagna une gloire à nulle autre pareille, pénétrant toujours plus avant avec la ligne de front et participant chaque fois à la mise à sac du camp ennemi.

À la bataille de Takagi, Ichiyūken avança si profondément dans les lignes ennemies que le seigneur Takanobu éprouva du

regret et lui ordonna de revenir. L'avant-garde ayant été incapable d'avancer, ce ne fut qu'en effectuant une sortie rapide qu'il réussit à rattraper Ichiyūken par la manche de son armure. À cette époque, la tête d'Ichiyūken avait subi de nombreuses blessures, mais il les avait soignées avec des feuilles vertes qu'il appliquait au moyen d'un tissu fin.



Le premier jour de l'attaque du château d'Hara, Tsuruta Yashichibei fut envoyé comme messager par le seigneur Mimasaka auprès de Ōki Hyōbu, mais alors qu'il délivrait son message, une balle tirée depuis le château lui traversa le bassin et il tomba instantanément face contre terre. Il réussit à se relever et termina son message, il fut abattu une deuxième fois et mourut. Taira Senbei fut chargé de rapporter le corps de Yashichibei. Alors que Senbei rentrait au camp de Hyōbu, il fut touché à son tour par le tir d'un fusil et mourut.



Denko était né à Taku, et les membres de sa famille qui vivaient encore à cette époque étaient son frère aîné Jirobei, son jeune frère et sa mère. Aux environs du neuvième mois, la mère de Denko emmena le fils de Jirobei avec elle pour écouter un sermon. Lorsqu'arriva le moment de rentrer à la maison, l'enfant, alors qu'il enfilait ses sandales en paille, marcha malencontreusement sur le pied de l'homme qui était à côté de lui. L'homme réprimanda l'enfant, et cela se termina en violente altercation, l'homme sortit son sabre court et le tua. La mère de Jirobei en fut abasourdie. Elle empoigna l'homme, et il la tua à son tour. Cela fait, l'homme rentra chez lui.

Le nom de cet homme était Gorōemon, et il était le fils d'un *rōnin* du nom de Nakajima Moan. Son jeune frère était l'ascète des montagnes, Chūzōbō. Moan était l'un des conseillers de maître Mimasaka, et Gorōemon s'était également vu attribuer une charge.

Lorsque les circonstances furent connues dans la maison de Jirobei, son jeune frère se rua chez Gorōemon. Découvrant que la porte était fermée de l'intérieur et que personne ne se décidait à ouvrir, il déguisa sa voix, prétendant être un visiteur. Lorsque la porte s'ouvrit, il hurla son véritable nom et croisa le sabre avec son ennemi. Les deux hommes trébuchèrent dans le tas d'ordures, et Gorōemon finit par être tué. Chūzōbō surgit à ce moment et se rua à l'intérieur pour pourfendre le jeune frère de Jirobei.

Apprenant l'incident, Denko se précipita chez Jirobei et dit : « De nos ennemis, un seul a été tué alors que nous avons perdu trois des nôtres. Cela est extrêmement regrettable, alors pourquoi ne vas-tu pas tuer Chūzōbō ? » Cependant, Jirobei ne voulut pas bouger.

Denko eut le sentiment que cette attitude était vraiment indigne, et bien que moine bouddhiste, il décida de frapper lui-même le meurtrier de sa mère, de son jeune frère et de son neveu. Il savait, cependant, que s'il demeurait un moine ordinaire, il ne manquerait pas de s'attirer les foudres de maître Mimasaka et de ce fait, il se mit à travailler durement pour finalement s'élever dans la hiérarchie monastique et devenir le supérieur du Ryūunji. Il se rendit ensuite chez le fabricant de sabre Iyonojō et lui demanda de fabriquer à la fois un sabre long et un sabre court, offrit de devenir son apprenti et fut même autorisé à participer à son travail.

Au vingt-troisième jour du neuvième mois de l'année suivante, il était prêt pour le départ. Par chance, un invité était

présent à ce moment-là. Ayant donné des ordres pour que lui soit servi un repas, Denko se glissa discrètement hors des quartiers réservés au supérieur sous un déguisement séculier. Il se rendit ensuite à Taku et, après s'être enquis de Chūzōbō, apprit qu'il se trouvait en compagnie d'un important groupe de familiers qui s'étaient réunis pour observer la lune se lever, et qu'il lui était pour l'instant impossible de faire quoi que ce soit. Peu désireux de devoir attendre, il pensa qu'il pourrait assouvir sa vengeance en tuant le père, Moan. Se rendant jusqu'à la demeure de Moan, il força son chemin dans les chambres endormies, annonça son nom et alors que l'homme s'apprêtait à se lever, le frappa et le tua. Lorsque les habitants du voisinage se précipitèrent pour l'encercler, il expliqua la situation, jeta son sabre long comme son sabre court et rentra chez lui. Les nouvelles le précédèrent à Saga, et bon nombre de paroissiens de Denko sortirent précipitamment pour l'accompagner sur son chemin de retour.

Maître Mimasaka en fut véritablement outragé, mais comme Denko était le supérieur du temple du clan Nabeshima, il n'y avait rien qu'il puisse faire. Finalement, à travers les bons offices de Nabeshima Toneri, il envoya un mot à Tannen, le supérieur du Kōdenji, disant : « Lorsqu'un moine a tué un homme, il devrait être condamné à mort. » La réponse de Tannen fut la suivante : « La punition d'un homme de religion se doit d'être en accord avec les règles du Kōdenji. Merci de ne pas interférer. »

La colère de maître Mimasaka s'en trouva décuplée et il demanda : « Quelle sorte de punition est-ce là ? » Tannen répondit : « Bien que cela soit sans intérêt pour vous de le savoir, votre question me force à vous donner une réponse. La loi bouddhiste veut qu'un moine relaps soit privé de sa robe et chassé. »

Les robes de Denko lui furent retirées au Kōdenji, et alors qu'il était sur le point d'être chassé, quelques novices s'armèrent de leurs sabres longs et de leurs sabres courts, et un grand nombre de paroissiens vinrent pour le protéger, l'accompagnant aussi loin que Todoroki. Sur la route, nombreux furent les hommes, vraisemblablement des chasseurs, qui apparurent et demandèrent si le groupe venait de Taku. Par la suite, Denko vécut à Chikuzen, où il fut bien accueilli par tous et il développa également des liens d'amitié avec des samouraïs. Cette histoire circula partout et il est dit qu'il fut traité avec gentillesse où qu'il se rende.



Le forfait de Horie San'emon fut de dérober l'argent des entrepôts des Nabeshima à Edo puis de s'enfuir dans une autre province. Dès qu'il fut capturé, il confessa son crime. La sentence fut ainsi prononcée : « Du fait de la gravité de son crime, qu'il soit torturé jusqu'à ce que mort s'ensuive. » Et Nakano Daigaku fut nommé en tant que superviseur officiel pour contrôler le bon déroulement de l'exécution. Pour commencer, tous les poils de son corps furent brûlés et ses ongles arrachés. Ensuite, ce fut le tour de ses tendons d'être sectionnés, il fut transpercé de pointes et soumis à diverses autres tortures. Pendant tout le temps que durèrent les tortures, il ne flancha pas une seule fois, pas plus que son visage ne changea de couleur. Pour finir, il eut le dos fracassé en deux, on le plongea dans de la sauce de soja bouillante, son corps plié en deux sur l'arrière.



Un jour que Fukuchi Rokurōemon quittait le château, le palanquin d'une dame qui, de toute apparence, appartenait à la haute société, passa devant la demeure de maître Taku, et un homme qui se trouvait là salua avec tout le respect qui se doit. Un hallebardier qui suivait la procession du palanquin interpella néanmoins l'homme d'un : « Vous n'avez pas salué assez profondément, » et il le frappa à la tête avec la garde de sa hallebarde.

Lorsque l'homme s'essuya la tête, il découvrit qu'il saignait. En l'état, il se redressa et dit : « Vous avez commis un acte outrageant, bien que je me sois montré courtois. Ceci est fort regrettable. » Cela dit, il pourfendit le hallebardier d'un coup de sabre.

Le palanquin poursuivit son chemin vers sa destination, quelle qu'elle ait pu être, mais Rokurōemon dégaina sa lance, se plaça devant l'homme, et dit : « Rengainez votre sabre. À l'intérieur du périmètre du château, il est interdit de se promener une lame nue à la main. »

L'homme répondit : « Ce qui s'est produit ici était inévitable, et ce sont les circonstances qui m'ont amené à faire ce que j'ai fait. Vous devez certainement le comprendre. Bien que je me disposasse à rengainer mon sabre, il m'est difficile de le faire de par le ton de vos paroles. Cela n'aura rien de plaisant, mais je serais heureux d'accepter votre défi. »

Rokurōemon redescendit immédiatement sa lance et dit avec courtoisie : « Ce que vous venez de dire est raisonnable. Mon nom est Fukuchi Rokurōemon. Je peux témoigner que votre conduite a été plus qu'admirable. Aussi êtes-vous assuré de mon soutien même au péril de ma vie. Maintenant rangez votre sabre. »

« Avec plaisir » répondit l'homme et il rengaina son sabre.

Interrogé sur l'endroit d'où il venait, l'homme répondit qu'il était un serviteur de Taku Nagato no kami Yasutoshi. C'est pourquoi Rokurōemon décida de l'accompagner afin d'expliquer les circonstances. Sachant que la femme assise dans le palanquin était la femme d'un noble, le seigneur Nagato n'en ordonna pas moins à son serviteur de commettre *seppuku*.

Rokurōemon s'avança et déclara : « Parce que j'ai engagé mon honneur de samouraï, si cet homme devait se voir ordonner de commettre *seppuku*, je demanderais à me faire *seppuku* en premier. »

Il est dit que l'affaire se termina ainsi sans autre désagrément.



Le seigneur Shima envoya un messager à son père, le seigneur Aki, pour lui dire : « Je souhaiterais faire un pèlerinage à Kyoto pour me rendre au sanctuaire dédié à Atago. » Le seigneur Aki demanda : « Pour quelle raison ? » et le messager de répondre : « Atago étant le dieu protecteur des archers, mes intentions sont que la chance m'accompagne à la guerre. »

Le seigneur Aki se mit en colère et répondit : « C'est absolument indigne ! L'avant-garde des Nabeshima devrait-elle se reposer sur le bon vouloir d'Atago ? S'il advenait que l'incarnation d'Atago mène la charge aux côtés de l'ennemi, que l'avant-garde le coupe proprement en deux. »



Dōhaku vivait à Kurotsuchibaru. Son fils portait le nom de Gorobei. Un jour que Gorobei transportait un sac de riz, un *rōnin*, au service de maître Kumashiro Sakyō, du nom de Iwamura Kyūnai arriva dans la direction opposée. Il existait un différend entre les deux hommes à la suite d'une vieille querelle, et bientôt, Gorobei se mit à frapper Kyūnai avec son sac de riz. Entamant une nouvelle dispute, il le frappa encore une fois et le poussa au fond d'un fossé, à la suite de quoi, il rentra chez lui. Kyūnai hurla des menaces à l'encontre de Gorobei et regagna sa maison où il raconta l'incident à son frère aîné Gen'emon. Les deux hommes décidèrent de se rendre chez Gorobei pour tirer vengeance.

Lorsqu'ils arrivèrent, la porte était légèrement entrouverte, et Gorobei les attendait caché derrière, le sabre à la main. Inconscient du danger, Gen'emon entra et Gorobei le faucha d'une frappe latérale. La blessure étant profonde, Gen'emon dut se servir de son sabre comme d'une canne pour ressortir en clopinant. Kyūnai bondit alors à l'intérieur et frappa le gendre de Dōhaku, Katsuemon, qui était assis près de l'âtre. Son sabre ricocha sur le crochet de suspension de la marmite et trancha la moitié du visage de Katsuemon. Dōhaku, aidé de sa femme, arracha le sabre des mains de Kyūnai.

Kyūnai s'excusa et dit : « J'ai fait ce que j'avais à faire. Ayez l'obligeance de me rendre mon sabre et je vais raccompagner mon frère à la maison. » Mais, lorsque Dōhaku lui tendit son sabre, Kyūnai lui porta un coup dans le dos et lui trancha la moitié du cou. Il croisa ensuite le sabre avec Gorobei, et tous deux sortirent et combattirent d'égal à égal jusqu'à ce qu'il réussisse à trancher le bras de Gorobei.

Sur quoi, Kyūnai, qui souffrait de nombreuses blessures, chargea son frère aîné Gen'emon sur ses épaules et rentra chez lui. Malheureusement, Gen'emon mourut en chemin.

Les blessures de Gorobei étaient nombreuses. Et bien qu'il soit parvenu à arrêter l'afflux de sang, il mourut pour avoir bu de l'eau.

La femme de Dōhaku souffrit de blessures aux doigts. La blessure de Dōhaku se situait au niveau des vertèbres cervicales, et alors que seule sa gorge avait été épargnée, sa tête pendait sur l'avant. Alors, soulevant sa tête avec ses propres mains, Dōhaku se rendit chez le chirurgien.

Le traitement du chirurgien fut le suivant : il commença par passer une mixture composée de résine de pin et d'huile sur les mâchoires de Dōhaku et le pansa avec de la ramie. Il attacha ensuite une corde au sommet de sa tête et la fixa à une bûche, il recousit la blessure béante, et enterra son corps dans du riz pour qu'il ne puisse pas bouger.

Dōhaku ne perdit jamais conscience, ni sa contenance habituelle, pas plus qu'il ne but du ginseng. Il est dit que ce n'est que le troisième jour, lorsqu'il y eut une hémorragie, qu'il utilisa un peu de stimulant médicinal. Finalement, ses os se remirent et il guérit sans incident notable.



Lorsque le seigneur Mitsushige contracta la variole à Ueno-seki, Ikushima Sakuan lui administra un traitement. Il s'agissait d'un cas extrêmement grave de variole et ses attendants, qu'ils fussent de haute ou de basse extraction, étaient excessivement tendus. Soudain, ses croûtes virèrent au noir. Les hommes qui le soignaient en eurent la nausée et prirent sur eux d'en informer secrètement Sakuan, qui arriva dans l'instant. Il dit : « Tout cela est fort bien, nous pouvons en être reconnaissants. Les croûtes sont en train de guérir. Il retrouvera bientôt toute sa santé sans autre complication. Je m'en porte garant. »

En entendant cela, les personnes présentes au côté du seigneur Mitsushige pensèrent : « Sakuan est quelque peu dérangé. Le cas est tout à fait désespéré. »

Sakuan organisa ensuite des paravents tout autour du malade, revint un petit moment après pour administrer au seigneur Mitsushige le contenu d'un sachet de médicament. Les croûtes du patient guérirent très rapidement et il se rétablit complètement. Sakuan confia plus tard à quelqu'un : « J'ai donné au maître ce sachet de médicament bien conscient que, alors que j'entreprenais ce traitement à ma seule initiative, s'il ne devait pas guérir, j'aurais à m'ouvrir le ventre sans autre forme de procès pour mourir avec lui. »



Alors que Nakano Takumi était sur le point de mourir, tous les membres de sa maisonnée se réunirent pour l'écouter : « Vous devez comprendre qu'il est trois conditions à la détermination d'un serviteur. Ces trois conditions sont la volonté du maître, la vitalité et sa propre mort. »



Un jour que quelques hommes s'étaient réunis sur la terrasse de la citadelle intérieure du château, un des hommes dit à Uchida Shōemon : « D'aucuns prétendent que vous êtes un maître de sabre, mais à en juger par votre attitude au quotidien, votre enseignement doit être vraiment frénétique. S'il advenait que l'on vous demande de procéder au *kaishaku*, j'imagine qu'au lieu de trancher le cou vous couperiez probablement le sommet du crâne du condamné. »

Shōemon répliqua : « Ce n'est pas le cas. Dessinez un point d'encre sur votre propre cou et je vous montrerai que je peux couper sans m'en écarter d'un cheveu. »



Nagayama Rokurōzaemon descendait dans le Tōkaidō et se trouvait à Hamamatsu. Alors qu'il passait à proximité d'une auberge, un mendiant fit face à son palanquin et dit : « Je suis un *rōnin* de Echigo. Je n'ai plus d'argent et les temps sont difficiles. Nous sommes tous les deux des guerriers. Pouvez-vous m'aider. »

Rokurōzaemon se mit en colère et répondit : « Il est inconvenant de mentionner le fait que nous soyons tous deux des guerriers. Si j'étais rendu à une extrémité telle que la vôtre, j'en finirais avec la vie en m'ouvrant le ventre. Plutôt que de manquer d'argent pour poursuivre votre route et vous exposer à la honte, ouvrez-vous le ventre ici et maintenant ! » Il est dit que le mendiant s'éloigna.



Dans sa vie, Makiguchi Yohei fut chargé d'officier comme *kaishaku* pour de nombreux condamnés. Lorsqu'un certain Kanahara fut condamné à commettre *seppuku*, Yohei accepta de faire son office de *kaishaku*. Kanahara enfonça le sabre dans son ventre, mais au moment de le remonter à travers sa poitrine, il fut incapable de continuer. Yohei se rapprocha de lui, hurla « Ei ! » et tapa du pied. Emporté par cet élan, Kanahara réussit à tirer son sabre à travers son ventre. Après en avoir fini avec le *kaishaku*, il est dit que Yohei se mit à pleurer et aurait dit :

« Bien qu'auparavant, il ait compté parmi mes meilleurs amis… »

Cette histoire est de celles rapportées par maître Sukeemon.



Au moment du *seppuku* d'une certaine personne, lorsque le *kaishaku* lui trancha la tête, un petit morceau de peau resta suspendu et la tête ne fut pas entièrement séparée du tronc. L'observateur officiel dit : « Il en reste. » Le *kaishaku* se mit en colère, se saisit de la tête et finit entièrement de la couper, la soulevant au niveau des yeux, il éructa, « Vérifiez ! » Il est dit que c'était vraiment effrayant. Cette histoire est de celles rapportées par maître Sukeemon.

Dans les pratiques des temps anciens, il y eut des exemples où la tête fut projetée au loin. Il paraît donc préférable de la couper en laissant un peu de peau afin qu'elle ne soit pas projetée en direction des officiels. Cependant, de nos jours, la pratique veut qu'on la coupe entièrement.

Un homme qui avait tranché plus de cinquante têtes dit un jour : « Selon la tête, il est des cas où même le tronc du corps arrive à vous perturber d'une manière ou d'une autre. Tant qu'il s'agit de ne trancher que trois têtes, vous pouvez les couper proprement sans éprouver la moindre réaction. Mais lorsque vous en arrivez à quatre ou cinq, vous ne pouvez pas ne rien ressentir. Dans tous les cas, comme c'est une question très importante, si vous faites toujours en sorte de faire tomber la tête à terre, vous ne devriez pas commettre d'impair.



Lorsque le seigneur Nabeshima Tsunashige n'était encore qu'un enfant, Iwamura Kuranosuke fut promu à la position d'ancien. Un jour que Kuranosuke vit qu'il y avait des pièces d'or disposées devant le jeune Tsunashige, il interrogea l'intendant présent à ses côtés : « Pourquoi avez-vous placé ces pièces devant le jeune maître ? » L'intendant répondit : « Le jeune maître vient juste d'être informé qu'un cadeau lui avait été apporté. Il s'est étonné de ne pas l'avoir encore vu, aussi le lui ai-je amené. » Kuranosuke réprimanda l'homme sévèrement, lui disant : « Placer des choses aussi basses devant une personne de qualité, c'est faire preuve d'une extrême négligence. Vous devez également les considérer comme quelque chose qui ne doit pas être présenté au fils du seigneur. Les intendants devraient être au fait de tout ceci. »

Une autre fois, alors que le seigneur Tsunashige avait environ vingt ans, il se rendit un jour jusqu'à la demeure de Naekiyama pour passer du temps. Alors que la petite troupe s'approchait de la demeure, il demanda qu'on lui amène un bâton de marche. Son porte-sandale, Miura Jibuzaemon, façonna un bâton et s'apprêtait à le remettre au jeune seigneur. Lorsque Kuranosuke le vit faire, il arracha le bâton des mains de Jibuzaemon, et le réprimanda sévèrement, lui disant : « Voulez-vous transformer notre si précieux jeune seigneur en fainéant ? Même s'il devait demander un bâton, il ne devrait pas lui en être donné un. Cela est une preuve de négligence de la part d'un serviteur. »

Jibuzaemon fut par la suite promu au rang de *teakiyari*, et Tsunetomo entendit cette histoire de sa propre bouche.

Extrait du neuvième chapitre

Alors que Shimomura Shōun était en service au château, le seigneur Naoshige dit : « N'est-il pas merveilleux que Katsushige soit aussi vigoureux et puissant pour son âge. Lorsqu'il lutte avec ses pairs, il bat même ceux qui sont plus âgés que lui. »

Shōun répondit : « Bien que je sois un vieil homme, je parie que je suis meilleur que lui à la lutte au sol. » Cela étant dit, il tira Katsushige d'un coup sec et le projeta si violemment au sol que ce dernier se fit mal. Il dit alors : « Vous montrer fier de votre force alors que votre courage n'est pas encore établi peut vous valoir de connaître la honte au milieu des autres. Vous êtes plus faible qu'il n'y paraît. » Puis, il se retira.



À l'époque où Matsuda Yohei était un ami intime d'Ishii Jinku, une certaine animosité se développa entre ce dernier et Nozoe Jinbei. Yohei envoya un mot à Jinbei dans lequel il lui disait : « Pourriez-vous venir afin que je règle le problème une fois pour toutes. » Sur quoi, il sortit accompagné de Jinku et, alors qu'ils arrivaient à la maison Yamabushi à Kihara, ils traversèrent le seul pont qu'il y avait là et le détruisirent. Discutant des circonstances de la discorde, ils les examinèrent de tous les côtés et ne trouvèrent pas la moindre raison de se

battre. Mais lorsqu'ils décidèrent de rebrousser chemin pour rentrer chez eux, il n'y avait, bien sûr, plus de pont.

Alors qu'ils cherchaient le meilleur moyen de traverser le fossé, les hommes que les deux compères avaient défiés apparurent au loin, marchant d'un pas décidé. En les apercevant, Yohei et Jinku se dirent : « Nous avons passé le point de non-retour, et nous avons intérêt à nous battre plutôt que de connaître dans l'avenir une inévitable disgrâce. »

La bataille dura un certain temps. Sérieusement blessé, Yohei tomba entre deux champs. Jinbei reçut également une profonde blessure à la tête, et alors que le sang lui inondait les yeux, il fut incapable de retrouver Yohei. Alors qu'aveuglé, Jinbei le cherchait partout, Yohei resta dissimulé de lui en restant étendu face contre terre et pour finir, il se releva pour le tuer. Mais, alors qu'il tentait de l'achever d'un coup, n'ayant plus de force dans les mains, il dut transpercer la gorge de Jinbei en poussant le sabre avec son pied.

À ce moment-là, des amis arrivèrent et raccompagnèrent Yohei. Dès que ses blessures furent guéries, il lui fut ordonné de commettre *seppuku*. Avant d'en finir, il fit venir son ami Jinku pour boire une dernière coupe avec lui.



Ōkubo Tōemon de Shioda tenait une taverne pour le compte de Nabeshima Kenmotsu. Le seigneur Naomori, le fils de Nabeshima Kai no Kami, était handicapé et demeurait confiné dans un endroit appelé Mino. Il hébergeait des lutteurs et aimait s'entourer de voyous. Les lutteurs se rendaient régulièrement dans les villages avoisinants où ils ne manquaient pas de créer des problèmes. Un jour, ils se rendirent jusqu'à la taverne de Tōemon, burent du saké, et parlèrent à tort et à

travers, entraînant Tōemon dans une altercation. Il les affronta avec une hallebarde, mais comme ils étaient deux, ils finirent par le tuer.

Son fils, Kannosuke, qui avait quinze ans, était en train d'étudier au Jōzeiji lorsqu'il fut informé de l'incident. Partant au galop, il prit avec lui un sabre court d'environ quarante centimètres de long, et se lança dans le combat contre les deux hommes, de véritables forces de la nature. Il lui fallut peu de temps pour les réduire. Bien que Kannosuke reçût treize blessures, il se rétablit. Plus tard, il porta le nom de Dōko et acquit la réputation d'être un véritable adepte du massage.



Il est dit que le défunt Tokunaga Kichizaemon se plaignait tout le temps : « Je suis devenu si vieux maintenant que, même s'il devait y avoir une bataille, je serais incapable de faire quoi que ce soit. Pourtant, j'aimerais mourir lancé au galop dans les rangs ennemis et tomber pendant la charge. Il n'y a rien de plus honteux que de mourir dans son lit. »

Il est dit que le moine Gyōjaku avait entendu ces paroles alors qu'il était encore un acolyte. Le maître de Gyōjaku était le moine Yōmon, qui n'était autre que le plus jeune fils de Kichizaemon.



Lorsque Sagara Kyūma fut appelé à devenir un serviteur de premier rang, il dit à Nabeshima Heizaemon : « Pour quelque raison, j'ai été de mieux en mieux traité par le maître et je me vois aujourd'hui demandé d'occuper un rang important. Ne disposant pas d'un bon serviteur moi-même, mes affaires

sont susceptibles de péricliter. Je sollicite donc de votre bienveillance de m'accorder les services de votre serviteur, Takase Jibuzaemon. » Heizaemon l'écouta et lui donna son accord, affirmant : « C'est très gratifiant que vous voyez d'un bon œil mon serviteur. Je ferai donc ce que vous demandez. »

Mais lorsqu'il raconta cela à Jibuzaemon, ce dernier lui dit : « Je souhaiterais répondre en personne à maître Kyūma. » Il se rendit ensuite jusqu'à la demeure de Kyūma et s'entretint avec lui. Jibuzaemon dit à Kyūma : « Je sais que c'est un grand honneur que vous me faites de penser du bien de moi et de demander que je rentre à votre service. Mais un serviteur est une personne qui ne peut pas changer ainsi de maître. Étant vous-même d'un rang élevé, si je devais devenir votre serviteur, mon destin serait accompli, mais cet accomplissement serait pour moi un tourment. Le fait est que Heizaemon est de basse condition et qu'il rencontre des difficultés, et nous vivons en mangeant un gruau de riz de mauvaise qualité. Pourtant nous nous en satisfaisons. Pouvez-vous réfléchir à tout ceci. »
Kyūma en fut extrêmement impressionné.



Un jour qu'il était parti en visite et qu'il rentrait chez lui tard dans la nuit, un certain samouraï découvrit qu'un inconnu s'était glissé dans la maison et qu'il était en plein adultère avec sa femme. Il n'hésita pas un instant et tua l'homme, puis il démolit un mur et pourfendit une balle de riz, et ceci étant fait, il informa les autorités qu'il avait tué un voleur. Les choses furent ainsi réglées sans autre complication. À quelque temps de là, il divorça de sa femme et l'affaire fut oubliée.



Un jour qu'il rentrait chez lui après s'être rendu dans un endroit ou un autre, un homme surprit sa femme commettant l'adultère avec l'un de ses serviteurs dans leur chambre à coucher. Lorsqu'il s'approcha des deux coupables, le serviteur s'enfuit par la cuisine. Il pénétra alors dans la chambre et tua sa femme.

Après avoir appelé la servante, il expliqua ce qui était arrivé et dit : « Cette situation ne pouvant être qu'une source de honte pour mes enfants, je souhaite que ma femme soit traitée comme si elle était morte de maladie, ce pour quoi votre aide me sera très précieuse. Si vous hésitez, ne serait-ce qu'un instant, vous mourrez séance tenante pour avoir été complice de cette félonie. »

« Aussi longtemps que vous épargnerez ma vie, maître, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour garder la vérité sous silence » lui assura la servante. Elle rangea la chambre et apprêta le corps avec ses vêtements de nuit.

Ensuite, après avoir fait appeler le médecin à deux ou trois reprises, le mari lui envoya un message indiquant que, comme sa femme avait succombé à la maladie, il n'était plus nécessaire qu'il se déplace. L'oncle de la femme, qui avait été requis auprès de la malade, fut mis au courant de l'affaire. Ils réussirent à le convaincre que le nécessaire avait été fait. C'est ainsi que la cause de la mort fut attribuée à une maladie aussi soudaine qu'inexpliquée et que la vérité continua à être bien dissimulée. Plus tard, le serviteur fut déchargé de ses fonctions.

Cet incident semble s'être déroulé à Edo.



Au premier jour de la troisième année de Keichō, dans un lieu de la péninsule coréenne appelé Yolsan, lorsque les armées des Ming firent leur apparition par centaines de milliers, les troupes japonaises en furent abasourdies et les regardèrent avancer le cœur battant. Le seigneur Naoshige dit : « Bien, bien. C'est un nombre impressionnant d'hommes ! Je me demande combien de centaines de milliers ils peuvent être ? » Jin'emon répondit : « Au Japon, pour quelque chose d'équivalent à innombrable, nous disons : « Aussi nombreux que les poils d'un veau de trois ans ! » Il est dit que tout le monde éclata de rire et que leur moral en fut ravivé.

Plus tard, alors que le seigneur Katsushige chassait sur le mont Shiroishi, il raconta l'histoire à Nakano Matabei et dit : « S'il n'y avait eu votre père pour parler de cette manière, personne n'aurait été capable de prononcer la moindre parole. »



Nakano Jin'emon ne cessait de dire : « Lorsqu'elle est traitée avec considération par son maître, une personne qui accomplit son devoir de serviteur n'a rien d'un serviteur. Mais, dès lors que le maître ne montre aucune considération et traite son serviteur de manière irraisonnable, il est véritablement un serviteur. Vous devriez bien réfléchir à ce principe. »



Lorsque Yamamoto Jin'emon eut quatre-vingts ans, il tomba malade. Dans ce moment pénible, il semblerait qu'il ait été sur le point de gémir et quelqu'un lui dit : « Si gémir vous aide à vous sentir mieux, ne vous en défendez pas. » Mais, il répondit :

« Ce n’est pas le cas. Le nom de Yamamoto Jin’emon est connu de tous, et j’ai toujours été à la hauteur de la situation tout le long de ma vie. Il ne peut être question pour moi de laisser les gens entendre ma voix gémir alors que j’affronte les derniers instants de ma vie. » Il est dit qu’il n’émit aucun gémissement et ce jusqu’à la fin.



L’un des fils de Mori Monbei fut pris dans une bagarre et rentra chez lui blessé. Lorsqu’il fut interrogé par Monbei : « Qu’est-ce que tu as fait à ton adversaire ? » Son fils répondit : « Je l’ai tué. » Lorsque Monbei demanda : « Lui as-tu porté le coup de grâce ? » son fils répondit : « Oui, tout à fait. »[1]

Alors Monbei dit : « Tu as vraiment bien fait, et il ne faut rien regretter. Maintenant, même si tu as réussi à t’en sortir, tu as le devoir de commettre *seppuku*, de toute façon. Lorsque tu auras retrouvé tes esprits, prépare-toi au *seppuku* et plutôt que de mourir de la main d’un autre, tu mourras de celle de ton père. » Et peu de temps après, il se chargea du *kaishaku* pour son fils.



Un homme appartenant au même groupe que Aiura Genzaemon commit des actes infâmes, aussi le chef de leur groupe lui donna-t-il une note le condamnant à mort afin de l’apporter chez Genzaemon. Genzaemon prit connaissance de la note et dit à l’homme : « Il est indiqué ici que je dois vous tuer, aussi vais-je m’occuper de vous sur la berge est. Puisqu’auparavant vous avez semble-t-il pratiqué un peu de sabre… battez-vous comme un homme. » L’homme répondit : « Je ferais ce que vous demandez » et avec Genzaemon pour seule compagnie, ils quittèrent la maison.

Ils avaient parcouru une vingtaine de mètres le long de l'accotement du fossé lorsqu'un serviteur de Genzaemon le héla « Ho hé, ho hé ! » de l'autre rive. Alors que Genzaemon se retournait, le condamné l'attaqua avec son sabre. Genzaemon plongea en arrière, dégaina son sabre et tua l'homme. Puis il rentra chez lui.

Il rangea les vêtements qu'il portait dans une commode et la ferma à clef, ne les montrant à personne pour le reste de sa vie. Après sa mort, les vêtements furent examinés, et force fut de constater qu'ils étaient déchirés. Cette histoire nous a été rapportée par son fils, Genzaemon.



Il est dit qu'Ōkubo Dōko fit un jour remarquer :

Tout le monde affirme qu'aucun maître, quel que soit l'art, ne peut émerger dans un monde qui court à sa perte. Cette affirmation est pour moi quelque chose d'incompréhensible. Les plantes comme les pivoines, les azalées, les camélias continueront à nous offrir des fleurs magnifiques, fin du monde ou pas. Si les hommes voulaient se donner la peine d'y réfléchir un moment, ils pourraient comprendre. Et si les gens accordaient plus d'attention aux maîtres qui émergent, même dans ces temps controversés, ils prendraient conscience que les différents arts nourrissent des maîtres. Mais les gens s'imprègnent de l'idée que le monde est à son déclin et personne ne fait plus aucun effort. C'est une honte. Ce n'est pas l'époque qui est à blâmer.



À l'époque où Fukahori Magoroku vivait encore la vie dépendante d'un benjamin, il partit un jour chasser à Fukahori, et son serviteur, le confondant avec un sanglier dans la pénombre du sous-bois, lui tira dessus avec son fusil, le blessant au genou et l'entraînant dans une chute vertigineuse. Le serviteur, extrêmement contrarié, se dénuda jusqu'à la taille et se prépara à commettre *seppuku*. Magoroku dit alors : « Tu pourras t'ouvrir le ventre plus tard. Je ne me sens pas bien, amène-moi de l'eau, je veux boire. » Le serviteur courut chercher de l'eau pour son maître et eut tout loisir de retrouver son calme.

Alors que le serviteur s'apprêtait à nouveau à commettre *seppuku*, Magoroku l'arrêta d'une main ferme. À leur retour, ils se firent connaître de l'homme de garde, et Magoroku demanda à son père, Kanzaemon, de pardonner au serviteur. Kanzaemon dit au serviteur : « C'est une erreur involontaire, aussi ne vous inquiétez pas. Il n'est nul besoin d'émettre des objections. Poursuivez votre travail. »



Un homme du nom de Takagi eut un jour une altercation avec trois fermiers du voisinage qui le rouèrent de coups dans les champs. Il réussit à rentrer chez lui. Sa femme lui dit : « N'as-tu pas oublié ce que c'est de mourir comme un homme ? » « Certainement pas ! » s'en défendit-il.

Sa femme rétorqua alors : « De toute façon, l'homme ne meurt qu'une fois. De toutes les manières de mourir, mourir de maladie, être tué au combat, sur le champ de bataille, en commettant *seppuku* ou en se faisant couper la tête, mourir de manière ignominieuse ne peut qu'apporter la honte » et elle sortit. Elle revint bientôt, prit soin de coucher ses deux enfants, prépara des torches, revêtit une tenue de combat et à la nuit

tombée, elle dit : « Lorsque je suis sortie un peu plus tôt pour me rendre compte de la situation, j'ai aperçu les trois fermiers en train de conspirer dans un coin. C'est le bon moment. Allons-y ! »

Ceci étant dit, ils sortirent, le mari devant, tenant une torche dans une main et un sabre court dans l'autre. Ils firent irruption chez leurs ennemis et les mirent en fuite, l'homme et la femme s'acharnant sur eux, tuant deux des hommes et blessant le dernier. Le mari fut par la suite condamné à commettre *seppuku*.

Extrait du dixième chapitre

Un certain serviteur de Takeda Shingen qui se disputait avec un autre homme, finit par le jeter par terre pour lui administrer une bonne correction. Il continua à le piétiner jusqu'à ce que ses compagnons accourent et les séparent. Les anciens se réunirent pour discuter de la situation et dirent : « L'homme qui a été piétiné devrait être puni. » Shingen, en entendant cela, intervint : « Un combat doit aller à son terme. Un homme qui oublie la Voie du samouraï et n'utilise pas son sabre ne peut qu'être abandonné des dieux et des Bouddhas. Pour servir d'exemple aux autres serviteurs, les deux hommes devraient être crucifiés. » Quant aux hommes qui les avaient séparés, ils furent bannis.



Dans les instructions militaires de Yui Shōsetsu, « la Voie des trois fondamentaux », il existe un passage sur le caractère du karma. [1] Il avait reçu un enseignement oral en dix-huit chapitres, relatif au courage, allant du plus grand au plus médiocre. Il ne les transcrivit jamais ni ne chercha à les garder en mémoire, mais, au contraire, les oublia complètement. Puis, confronté à des situations réelles, il agit selon son instinct et les choses qu'il avait apprises devinrent sa propre sagesse. Tel est le caractère du karma.



Lorsque confronté à une crise, si vous mettez de la salive sur le lobe de votre oreille et que vous expirez profondément par le nez, vous pourrez régler n'importe quel problème. Ceci est de l'ordre du secret. De plus, lorsque vous ressentez un afflux de sang dans votre tête, si vous mettez de la salive sur le sommet de votre oreille, les choses rentreront rapidement dans l'ordre.



Tzu Ch'an était sur le point de mourir lorsque quelqu'un lui demanda comment gouverner le pays. Il répondit :

> Il n'y a rien qui puisse surpasser le fait de gouverner avec bienveillance. Cependant, il est difficile, dans la pratique, de faire preuve d'assez de bienveillance lorsqu'il est question de gouverner le pays. Le faire avec tiédeur ne pourra que s'accompagner de négligence. S'il est difficile de gouverner avec bienveillance, alors, il est préférable de gouverner de manière stricte. Gouverner de manière stricte implique de se montrer strict avant même que les événements se produisent, et de prendre les choses en mains de manière à éviter le pire. Se montrer strict après que le mal ait été fait serait comme de poser un collet. Il y a peu de gens qui s'aventureraient à jouer avec le feu après s'être brûlés. Parmi les gens qui prétendaient ne pas avoir peur de l'eau, nombreux se sont noyés.



Un certain samouraï affirmait : « Je connais les formes que peuvent prendre la raison et celle de la femme. » Lorsqu'interrogé à

ce sujet, il répondit : « La raison possède quatre côtés et ne vacillera pas, même dans une situation extrême. La femme est ronde. Il est possible de dire qu'elle ne sait pas distinguer le bien du mal, ce qui est juste et ce qui ne l'est pas et se laisse choir vraiment n'importe où. »



La signification fondamentale de l'étiquette est de se montrer rapide aussi bien au commencement qu'à la fin et de demeurer calme et serein entre-temps. Mitani Senzaemon, en entendant cela, dit : « C'est juste comme de tenir le rôle de *kaishaku*. »



Fukae Angen accompagnait l'une de ses connaissances auprès du moine Tesshū d'Osaka et ses premières paroles furent d'affirmer au moine en privé : « Cet homme aspire à étudier le bouddhisme et souhaite recevoir votre enseignement. C'est un homme d'une relativement grande détermination. »

Peu de temps après l'entretien, le moine dit : « Angen est un homme qui porte préjudice aux autres. Il m'avait affirmé que cet homme était un homme de valeur, mais où se cachent ses qualités de cœur ? Aux yeux de Tesshū, il était dépourvu de toute bonté. Il n'est pas judicieux de vanter les qualités de quelqu'un à la légère. Lorsqu'ils se voient valorisés, le sage comme le fou se gonflent d'orgueil. Faire l'éloge de quelqu'un, c'est lui faire du tort. »



Lorsque Hotta Kaga no kami Masamori comptait encore parmi les pages du *shōgun*, il faisait preuve d'un tel entêtement que le *shōgun* voulut tester ce qu'il avait au fond du cœur.[2]

À cette fin, le *shōgun* chauffa une paire de sandales et les plaça dans l'âtre. Masamori avait pour habitude de se mettre de l'autre côté de l'âtre, de prendre les sandales et de les présenter au maître. Cette fois, lorsque sans se douter de rien, il ramassa les sandales, ses mains furent immédiatement brûlées. Cependant, alors qu'il se prosternait comme à son habitude, le *shōgun* se leva précipitamment pour lui ôter les sandales des mains.



Un certain samouraï affirmait : « Lorsqu'un château est encerclé, s'il demeure un homme ou deux à l'intérieur déterminés à tenir jusqu'au bout, les forces qui le défendent ne parviendront pas à se mettre d'accord et pour finir, personne ne défendra plus le château.

Lors de la prise d'un château, si l'homme qui s'apprête à le recevoir s'approche et que l'homme ou les deux hommes déterminés à tenir jusqu'au bout tirent sans réfléchir sur ce dernier, cachés dans l'ombre, l'homme en sera alerté et la bataille reprendra. Dans un tel cas, même s'il ne souhaitait pas le faire, le château devra être pris d'assaut. Cela s'appelle être contraint d'assiéger un château par les assiégés eux-mêmes. »



Le moine bouddhiste Ryōzan était en train d'écrire quelques généralités sur les batailles de Takanobu. En voyant cela, un certain moine ne put que le critiquer, affirmant : « Il n'est pas convenable pour un moine d'écrire sur un commandant de l'armée. Quelle que soit la qualité de son style, le fait qu'il n'ait pas connaissance des questions militaires, il est susceptible de se méprendre dans son interprétation de ce qu'un général

de renom pouvait avoir en tête. Il serait irrévérencieux de transmettre aux futures générations des idées fausses sur un général de renom. »



Un certain samouraï dit : « Dans le mausolée du Saint, on peut lire ce poème :

Si dans son cœur
Il suit la voie de la sincérité,
Bien qu'il ne prie pas,
Les dieux ne le protégeront-ils pas ? [3]

Quelle est cette voie de la sincérité ? »

Un homme lui répondit : « Vous semblez homme à aimer la poésie, aussi vous répondrai-je avec un poème.

Alors que tout dans le monde n'est que trompe-l'oeil,
Seule la mort est sincérité.

Il est dit que suivre la voie de la sincérité, c'est vivre au quotidien comme un homme déjà mort. »



Si vous coupez un visage sur la longueur, urinez dessus et le piétinez avec des sandales en paille, il est dit que la peau finira par se détacher. C'est ce qu'entendit le moine Gyōjaku alors qu'il séjournait à Kyoto. Cette information doit être conservée précieusement.



L'un des vassaux de Matsudaira Sagami no kami se rendit à Kyoto afin de recouvrer des créances et de trouver à se loger en louant une chambre dans une maison de la cité. Un jour qu'il se tenait sur le pas de la porte pour observer les passants dans la

rue, il entendit un homme dire : « Il paraît que les samouraïs impliqués en ce moment dans une bagarre sont des hommes du seigneur Matsudaira. » Le vassal se dit : « Quel ennui que mes compagnons se soient laissé entraîner dans une bagarre. La relève de nos troupes stationnées à Edo doit être de passage en ville. Ce sont peut-être ces hommes-là dont il est question. » Il demanda à l'homme où avait lieu la rixe, mais lorsqu'il arriva hors d'haleine, ses compagnons avaient déjà été tués ou étaient sur le point de se voir porter le coup de grâce par leurs adversaires. Il poussa aussitôt un cri, pourfendit les deux hommes et rentra à son logement.

Les faits furent rapportés à un représentant du shogunat, et l'homme fut conduit devant le magistrat et interrogé. « Vous avez participé à une bagarre déclenchée par vos compagnons à seule fin de leur porter secours et cela en parfaite violation de l'ordonnance du gouvernement. Tels sont les faits, sans l'ombre d'un doute, n'est-ce pas ? »

L'homme répondit : « Je viens de la campagne, et il m'est difficile de comprendre la logique de votre raisonnement votre Honneur. Pourriez-vous reformuler la question, s'il vous plaît ? »

Hors de lui, le magistrat reprit : « Êtes-vous dur d'oreille ? N'avez-vous pas participé à une rixe, fait couler le sang, violé l'ordonnance gouvernementale et enfreint la loi ? »

L'homme répondit alors : « Je commence à mieux comprendre ce qui vous préoccupe. Mais, bien que vous considériez que j'ai transgressé la loi et violé l'ordonnance gouvernementale, ce n'est absolument pas le cas. La raison en est que toutes les créatures vivantes aiment la vie, et les êtres humains plus que toute autre. Pour ma part, ma vie m'est un bien très précieux. Cependant, je pensais que lorsque la rumeur se répand que vos

compagnons se trouvent pris dans une bagarre, vous ne pouvez pas faire la sourde oreille, cela serait contraire à la Voie du samouraï, c'est pourquoi je me suis précipité sur les lieux. De plus, si j'avais été assez lâche pour déguerpir en voyant mes amis se faire tuer, j'aurais à coup sûr prolongé ma vie, mais cela aurait été une nouvelle fois au mépris de la Voie. C'est pourquoi, afin de préserver la Voie du samouraï et ne pas enfreindre le code d'honneur du *bushidō*, j'ai mis sans attendre ma vie en jeu. Je vous conjure de m'exécuter sans plus attendre. »

Le magistrat fut très impressionné et pour finir ne donna pas suite à l'affaire, informant le seigneur Matsudaira, il lui dit : « Vous pouvez vous enorgueillir d'avoir à votre service un samouraï de grande valeur. Prenez-en le plus grand soin. »



Ce qui suit compte parmi les enseignements du moine Bankei.

« Ne pas emprunter la force d'un autre, ne compter que sur sa propre force ; éliminer les pensées passées ou à venir, et ne pas vivre dans l'esprit qui prévaut au quotidien… alors la grande Voie se tiendra devant vos yeux. » [4]



La généalogie de la famille du seigneur Sōma, appelée le *Chiken marokashi*, était ce qui se faisait de mieux au Japon. Un jour que sa demeure s'embrassa soudain et que les flammes l'attaquaient jusqu'aux fondations, le seigneur Sōma déclara : « Je n'éprouve aucun regret de perdre cette maison et tous ses meubles, même s'ils devaient brûler jusqu'au dernier, car ce sont

des choses qui se remplacent le moment venu. Je me désespère seulement de ne pas avoir pu récupérer la généalogie, qui est le trésor le plus précieux de ma famille. »

L'un des samouraïs à son service dit alors : « Je vais entrer et la récupérer. » le seigneur Sōma et les personnes présentes se mirent à rire et s'exclamèrent : « La maison est un véritable brasier. Comment vas-tu t'y prendre pour la récupérer. »

Malgré que cet homme n'avait jamais été vraiment loquace, ni ne s'était vraiment montré utile, c'était un homme qui s'appliquait à faire les choses du début à la fin. Il avait été engagé comme intendant. Il dit alors : « Je n'ai jamais été très utile à mon maître car je me suis montré négligent, mais j'ai toujours su qu'un jour ma vie servirait à mon seigneur. Il semble que ce temps soit venu. » Et il entra dans les flammes.

Après que le feu eut été éteint, le maître dit : « Cherchez ce qui reste de notre homme. Quelle pitié ! » Regardant partout, ils finirent par découvrir son corps calciné dans le jardin attenant aux pièces à vivre. Lorsqu'ils le retournèrent, du sang jaillit de son abdomen. L'homme s'était proprement éventré pour placer la généalogie à l'intérieur de sa panse et cette dernière n'avait subi aucun dommage. C'est à cette époque qu'elle prit le nom de « généalogie sanglante. »



Selon l'histoire rapportée par une certaine personne, « dans la tradition du *I Ching*, c'est une erreur de penser qu'il est question de divination. Son essence est non-divinatoire. Cela apparaît clairement dans la transcription de l'idéogramme chinois *I* qui signifie « changement ». Bien qu'un homme puisse se voir prédire une bonne fortune, si ses intentions sont mauvaises, elle ne pourra que se changer en mauvaise fortune.

Et bien que lui soit prédite une mauvaise fortune, s'il agit pour le bien, elle se changera en bonne fortune.

Dans l'enseignement de Confucius, « m'atteler à la tâche pendant des années jusqu'à finalement comprendre le changement [*I*], en évitant de commettre des erreurs trop grossières, n'a rien à voir avec l'apprentissage du *I Ching*. Cela signifie qu'en étudiant l'essence du changement et en se conduisant pendant des années en accord avec la Voie du bien, un homme ne devrait pas commettre d'erreurs. »



Hirano Gonbei était l'un des hommes aux sept lances qui se lancèrent à l'assaut de la colline à la bataille de Shizugatake.[5] Un peu plus tard, il fut invité à devenir l'un des *hatamoto* du seigneur Ieyasu. Un jour qu'il était reçu par maître Hosokawa, le maître dit : « La bravoure de maîte Gonbei n'a rien d'un secret au Japon. C'est vraiment dommage qu'un homme d'une telle bravoure soit réduit à un rang aussi bas que celui que vous avez aujourd'hui. Cela doit contrarier vos projets. Si vous deveniez l'un de mes vassaux, je vous octroierais la moitié de mon domaine. »

Ne daignant absolument pas répondre, Gonbei se leva brusquement de son siège, sortit sur la véranda, se tint debout face à la maison et se mit à uriner. Il dit alors : « Si j'étais le serviteur du maître, il ne conviendrait pas que j'urine ici. »



Lorsque le moine Daiyū de Sanshū fut appelé auprès d'un malade dans un certain endroit, il fut reçu par un : « L'homme vient juste de trépasser. » Daiyū dit : « Une telle chose n'aurait

pas dû se produire maintenant. La cause en est-elle un traitement insuffisant ? Quel dommage ! »

Il advint que le médecin se trouva justement dans les murs à ce moment-là et qu'il ne put éviter d'entendre ce qui se disait de l'autre côté du *shōji*. Il entra dans une violente colère et sortit en déclarant : « J'ai entendu votre Révérence dire que l'homme était mort faute de traitement. Comme je suis un médecin plutôt maladroit, cela est sans doute vrai. J'ai entendu dire qu'un moine était la personnification de la loi bouddhique. Montrez-moi comment vous ramenez ce défunt à la vie, car sans cette preuve, je considérerai que le bouddhisme est dépourvu de sens. »

Daiyū en fut déconcerté, mais il comprit qu'il serait impardonnable pour un moine de ternir le bouddhisme, aussi répondit-il : « Je vais en effet vous montrer comment je le ramène à la vie par mes prières. Voulez-vous attendre un moment. Je dois aller me préparer », et il retourna au monastère. Il revint bientôt et s'assit en méditation à côté du corps sans vie. Très rapidement, le défunt sembla retrouver sa respiration et bientôt la vie lui revint complètement. Il est dit qu'il continua à vivre pendant encore presque une année. Ces faits ayant été rapportés directement au moine Tannen, ils ne peuvent être fallacieux.

Lorsqu'il décrivait la manière dont il avait prié, Daiyū affirmait : « Ce n'était pas une chose habituelle dans notre secte, aussi ne savais-je absolument pas comment prier. J'ai simplement pris mon courage à deux mains pour la sauvegarde de la loi bouddhique, je suis rentré au monastère, j'ai aiguisé un sabre court qui avait été donné en offrande au monastère, puis je l'ai glissé sous ma bure. Ensuite, je me suis placé devant le défunt et j'ai commencé à prier : « Si la force de la loi bouddhique existe, revenez immédiatement à la vie. » Alors que je m'étais ainsi

engagé, si la vie devait ne jamais lui être rendue, j'étais résolu à m'ouvrir le ventre et à mourir en étreignant son cadavre. »



Lorsque Yamamoto Gorōzaemon se rendit auprès du moine Tetsugyū à Edo afin qu'il l'éclaire sur le bouddhisme, Tetsugyū lui dit : « Le bouddhisme vous débarrasse de l'esprit de discernement. Ce n'est que cela. Je peux vous en donner une illustration au regard de votre vocation de guerrier. L'idéogramme chinois pour "lâche" [憶] est constitué du caractère [意] pour "signification" et du radical [忄] pour "esprit". Alors même que "signification" équivaut à "discernement", lorsque l'esprit d'un homme s'attache à plus de discernement, il devient un lâche. Dans la Voie du samouraï, un homme peut-il être courageux lorsqu'il se met à réfléchir ? Je pense que vous comprendrez mieux avec cet exemple. » [6]



D'après les dires de l'un des anciens, attaquer un ennemi sur le champ de bataille c'est agir comme l'aigle qui fond sur un oiseau. Bien qu'il plonge au milieu de milliers d'autres, son attention ne se porte sur aucun oiseau si ce n'est la cible qu'il s'est préalablement choisie.
De plus, ce qu'implique *kezuke no kubi* est une tête qui a été tranchée après que vous avez déclaré : « Je vais tuer tel guerrier portant telle ou telle armure. » [7]



Dans le *Kōyōgunkan*, un homme demanda : « Face à l'ennemi, j'ai le sentiment que je m'apprête à affronter les ténèbres. Il semble alors inévitable que je sois gravement blessé. Bien que vous ayez combattu contre de nombreux adversaires, parmi les plus renommés, jamais vous n'avez été blessé. Comment cela est-il possible ? »

L'autre homme répondit : « Lorsque je fais face à l'ennemi, c'est évidemment comme si je me trouvais dans le noir. Mais, si à cet instant, je calme mon esprit, c'est un peu comme si la nuit était soudain éclairée par la faible lueur de la lune. Si je lance mon attaque à cet instant précis, j'ai le sentiment qu'aucune blessure ne pourra m'arrêter. » Telle est la situation à l'instant de vérité.



Une balle tirée d'un fusil ricoche lorsqu'elle touche l'eau. Il est dit que si la balle est marquée au couteau ou mordue à coup de dent, elle trouera l'eau. En outre, lorsque le maître chasse ou qu'il s'adonne à une activité du même genre, si quelqu'un marque la balle d'un signe, cela pourra se révéler utile en cas d'accident.



Alors que maître Owari, maître Kii et maître Mito devaient avoir environ dix ans, un jour que le seigneur Ieyasu se tenait avec eux dans le jardin, ils firent tomber un énorme nid de guêpes.[8] Un grand nombre de guêpes s'en échappèrent et la panique s'empara de maître Owari et de maître Kii qui s'enfuirent à toutes jambes. Mais, maître Mito se débarrassa des guêpes qu'il avait sur le visage, les jetant à terre l'une après l'autre et ne s'enfuit pas.

Une autre fois, alors que le Seigneur Ieyasu était occupé à griller une grande quantité de marrons dans une large cheminée, il invita les garçonnets à se joindre à lui. Lorsque les marrons furent assez chauds, ils se mirent tous à éclater en même temps. Deux des garçons prirent peur et se précipitèrent hors de l'âtre. Maître Mito, quant à lui, pas le moins du monde effrayé, ramassa les marrons qui s'étaient échappés et les jeta à nouveau dans l'âtre.



Afin d'étudier la médecine, Eguchi Tōan se rendit jusqu'à la demeure du vieux Yoshida Ichian dans le quartier de Banchō à Edo. À cette époque, il y avait dans le voisinage un maître de sabre, chez qui il avait pris l'habitude de se rendre de temps en temps pour s'entraîner. Il y avait là un élève *rōnin* qui un jour s'approcha de Tōan et lui fit une remarque en passant : « Je vais aujourd'hui réaliser une ambition longtemps caressée, une ambition qui me tient à cœur depuis de nombreuses années. Je vous en informe car vous avez toujours été amical envers moi. » Puis il s'en alla. Tōan ressentit un certain malaise après cela, et alors qu'il décidait de le suivre, il vit un homme revêtu d'un chapeau de paille qui approchait dans la direction opposée.

Alors que le maître de sabre se trouvait à environ sept ou huit mètres devant le *rōnin*, lorsqu'il passa à côté de l'homme au chapeau, il frappa brutalement le fourreau de ce dernier avec le sien. Lorsque l'homme leva la tête, le *rōnin* fit tomber son chapeau et annonça d'une voix forte qu'il avait l'intention de tirer vengeance. L'attention de l'homme étant perturbée par toute cette confusion, il fut aisé de le tuer. Nombreuses furent les félicitations qui vinrent des maisons voisines et des demeures de la cité. Il est même dit que des gens lui apportèrent de l'argent. C'est l'une des histoires favorites de Tōan.



Un jour que le moine Ungo de Matsushima traversait la montagne en pleine nuit, il fut attaqué par des brigands de la montagne. Ungo dit : « Je suis un homme de la région, pas un pèlerin. Je n'ai aucun argent sur moi, mais vous pouvez prendre ces vêtements si vous le souhaitez. Je vous en conjure, épargnez ma vie. » Les brigands répondirent : « Alors, nos efforts ont été vains. Nous n'avons pas besoin de ces vêtements » et ils continuèrent leur chemin.

Ils avaient fait quelques centaines de mètres lorsque Ungo se retourna et leur cria : « J'ai enfreint le commandement qui veut qu'on ne mente pas. Dans la confusion, j'ai oublié que j'avais une pièce d'argent dans ma bourse. Je suis vraiment désolé d'avoir dit que je n'avais absolument rien. La voilà, prenez-la je vous prie. » Les brigands de la montagne furent très impressionnés, coupèrent leurs cheveux séance tenante et devinrent ses disciples.

À Edo, quatre ou cinq *hatamoto* se réunirent une nuit pour jouer au *go*. À un moment, l'un d'eux se leva pour aller se soulager, et alors qu'il s'était éloigné, une querelle débuta. L'un des hommes fut tué, les lumières furent éteintes et l'endroit plongé dans la plus grande confusion. Lorsque l'homme revint en courant, il cria : « Que tout le monde se calme ! Cette querelle n'a vraiment aucun sens. Rallumez les lumières et laissez-moi juger de la situation. »

Après que les lampes eurent été rallumées et que tout le monde se fut calmé, l'homme trancha soudain le cou d'un des hommes qui avaient été impliqués dans la querelle. Il dit alors : « La chance que j'ai eue en tant que samouraï, c'est d'être parti

et de ne pas avoir été présent lors de l'altercation. Si cela devait être considéré comme de la lâcheté, je me verrais ordonner de commettre *seppuku*. Même si cela ne devait pas être le cas, je n'aurais aucune excuse s'il advenait que quelqu'un dise que je m'étais enfui aux toilettes, et je n'aurais une nouvelle fois d'autre recours que de commettre *seppuku*. Si j'ai agi ainsi c'est que j'ai pensé qu'il est préférable de mourir après avoir tué un adversaire plutôt que de mourir après s'être couvert de honte. »

Lorsque le *shōgun* entendit parler de cette histoire, il félicita l'homme.



Un jour, un groupe de dix masseuses aveugles voyageait ensemble dans les montagnes et alors qu'elles s'apprêtaient à longer le bord d'un précipice en prenant toutes les précautions nécessaires, leurs jambes se mirent à trembler et elles furent bientôt envahies de terreur. C'est alors que celle qui se trouvait en tête trébucha et tomba au fond du précipice. Toutes celles qui restaient se lamentèrent : « Ahh, ahh ! Quel malheur ! »
Mais la masseuse qui était tombée cria depuis le fond : « N'ayez pas peur. Bien que je sois tombée, ce n'était rien. Je vais plutôt bien maintenant. Avant de tomber, je n'arrêtais pas de penser : "Qu'est-ce que je fais si je tombe ?" Et rien ne pouvait apaiser mon anxiété. Mais maintenant je suis tranquille.[9] Si le reste de vous voulez avoir l'esprit au repos, vous n'avez qu'à tomber sans plus attendre ! »



Un jour, Hōjō Awa no kami réunit tous ses disciples en arts martiaux et fit venir un physiognomoniste, qui était populaire à cette époque à Edo, afin qu'il détermine s'il avait à faire à des hommes braves ou à des lâches. Ils les présenta à l'homme un

par un, en leur disant : « S'il détermine de la "bravoure", il ne vous restera plus qu'à travailler toujours plus. S'il est question de "lâcheté", vous devrez redoubler d'efforts quitte à y laisser votre vie. C'est quelque chose avec quoi vous êtes né, il n'y a pas de honte à avoir. »

Hirose Denzaemon devait avoir alors douze ou treize ans. Lorsqu'il se présenta devant le physiognomoniste, il dit d'une voix courroucée : « Si vous lisez de la lâcheté en moi, je vous tue sur le champ d'une seule coupe ! »



Lorsque vous avez quelque chose à dire, il est préférable de le dire sur le champ. Si vous tardez à le dire, cela ne manquera pas d'être pris pour une pâle excuse. En outre, il est bon, à l'occasion, de bien enfoncer le clou pour mieux confondre votre adversaire. De plus, après en avoir assez dit, c'est la plus grande des victoires que de faire entendre raison à votre adversaire en lui apprenant quelque chose qui pourra lui servir. Cela va dans le sens de la Voie.



Le moine Ryōi disait :

Le samouraï des temps anciens aurait été mortifié à l'idée de mourir dans son lit ; ils espéraient tous mourir sur le champ de bataille. Un moine, aussi, sera dans l'incapacité de s'accomplir dans la Voie à moins qu'il n'en ait les dispositions. L'homme qui choisit de vivre reclus et qui évite la compagnie des hommes est un lâche. Seules des pensées mauvaises permettent d'imaginer que quelque chose de bon peut ressortir d'une telle réclusion. Même si quelqu'un

tente de bien faire en se retirant du monde, il sera dans l'incapacité de laisser la voie ouverte aux générations futures en transmettant les traditions du clan.



Le vassal de Takeda Shingen, Amari Bizen no kami, fut tué dans l'action et son fils, Tōzō, alors âgé de dix-huit ans, reprit la position de son père en tant que cavalier armé au service d'un général. Un jour qu'un homme de son groupe souffrait d'une profonde blessure, et que le sang ne voulait pas coaguler, Tōzō lui ordonna de boire les déjections d'un cheval roux mélangées à de l'eau. Le blessé dit : « La vie m'est précieuse. Comment pourrais-je boire les déjections d'un cheval ? »

En entendant cela, Tōzō répondit : « Quel admirable guerrier plein de bravoure ! Ce que vous dites me paraît raisonnable. Cependant, la signification première de la loyauté nous demande de préserver nos vies et de remporter la victoire pour notre maître sur le champ de bataille. Bon, alors, je vais en boire pour vous. » Puis il but un peu de la préparation lui-même et tendit la coupe à l'homme qui prit le traitement sans plus se faire prier et guérit.

Extrait du onzième chapitre

Dans *Les notes sur les lois martiales* il est écrit que la phrase « gagnez d'abord, combattez ensuite », peut se résumer aux deux mots « gagnez d'abord ». L'exigence des temps de paix est la préparation militaire pour les temps de guerre. Avec cinq cents alliés, il est possible de vaincre une force ennemie de dix mille hommes.

Lorsque vous avancez sur le château ennemi et qu'ensuite vous battez en retraite, ne prenez pas la route principale, mais plutôt les routes secondaires.

Il faut étendre les alliés blessés ou mort sur le ventre, la tête dirigée vers l'ennemi.

Il est évident que le comportement d'un guerrier doit être de se trouver avec l'avant-garde pendant une attaque et à l'arrière lors d'une retraite. Au cours de l'approche qui précède l'attaque, il ne doit pas oublier qu'il lui faut attendre le bon moment. En attendant le bon moment, il n'oubliera jamais l'attaque.



L'idée est répandue qu'un casque est souvent trop lourd, mais lorsque vous attaquez un château ou un endroit similaire, et que des flèches, des balles, de gros rochers, ou de gros morceaux de bois et bien d'autres choses encore vous tombent dessus, cela ne vous semblera pas du tout le cas.



Un jour que maître Yagyū Tajima no kami Munenori se trouvait auprès du *shōgun* pour régler quelques affaires, des sabres en bambou tombèrent en nombre du plafond. Dans l'instant, il claqua les mains au-dessus de sa tête et s'en sortit indemne.

Une autre fois, alors qu'il avait reçu une convocation, le *shōgun* se dissimula pour l'attendre, muni d'un sabre en bambou prêt à le frapper. Yagyū lança d'une voix forte : « Ceci, pour votre propre gouverne, il est préférable de ne pas regarder ! » Alors que le *shōgun* se retournait, Yagyū avança et lui prit le sabre des mains.



Une personne qui ne veut pas être atteinte par les flèches de l'ennemi ne bénéficiera pas de la protection divine. Pour un homme qui ne veut pas être frappé par les flèches d'un vulgaire soldat, mais plutôt par celles d'un guerrier de renom, la protection qu'il demande lui sera acquise.



Les clochettes à vent sont utilisées au cours des campagnes militaires pour connaître la direction du vent. Lors des attaques nocturnes, des feux peuvent être allumés dans la direction du vent pendant que l'attaque est lancée dans la direction opposée. Vos alliés doivent également être attentifs à cela. Il faut toujours suspendre des clochettes à vent afin de connaître la direction du vent.



Le seigneur Aki déclara qu'il ne souhaitait pas que ses descendants étudient les tactiques militaires. Il affirmait : « Sur le champ de bataille, une fois que la prudence est de mise, il n'est pas possible de revenir en arrière. Il n'est pas possible de vaincre l'ennemi en faisant preuve de trop de prudence. L'imprudence est des plus importantes pour affronter la tanière du tigre. Aussi, si quelqu'un devait être informé des tactiques militaires, il ne pourrait qu'être confronté au doute et serait dans l'incapacité de trouver une solution à son problème. Mes descendants ne pratiqueront pas les tactiques militaires. »



Selon les dires du seigneur Naoshige :

Il est une chose à laquelle chaque jeune samouraï devrait faire attention. En temps de paix, lorsqu'il écoute des histoires de bataille, il ne devrait jamais dire : « Lorsqu'une personne est confrontée à une telle situation, que doit-elle faire ? » De telles paroles sont hors de propos. Comment un homme qui émet des doutes, alors qu'il se trouve dans ses propres appartements, pourra-t-il faire face au danger sur le champ de bataille ?

Il est un adage qui dit : « Quelles que soient les circonstances, il faut être imprégné de l'esprit du vainqueur. Il faut tenir la première lance qui entrera en action. » Même si vous risquez d'y perdre la vie, il n'y a rien que vous puissiez faire si les choses ne se déroulent pas comme planifiées.



Takeda Shingen dit un jour : « S'il existait un homme capable de tuer le seigneur Ieyasu, je lui donnerais une belle récompense. » En entendant cela, un garçon de treize ans entra au service du seigneur Ieyasu et une nuit, lorsqu'il vit qu'Ieyasu s'était retiré, il détacha un linteau de son lit. Le seigneur Ieyasu se trouvait justement dans la chambre voisine, silencieusement occupé à lire un soutra, pourtant il se saisit rapidement du garçon. Au cours de l'enquête, le garçon relata honnêtement les faits, et le seigneur Ieyasu dit : « Vous sembliez être un excellent garçon, aussi n'ai-je pas hésité à vous engager. Aujourd'hui, cependant, je suis encore plus impressionné. » Il renvoya ensuite le garçon à Shingen.[1]



Une nuit, des samouraïs de Karatsu se réunirent pour une partie de *go*. Maître Kitabatake observait le jeu et lorsqu'il fit une suggestion, un des hommes l'attaqua avec un sabre. Après que les gens présents eurent stoppé l'homme, maître Kitabatake éteignit la lumière d'une chandelle entre ses doigts et dit : « Ce n'était rien de plus qu'un manque de discrétion de ma part, et je m'en excuse. La lame n'a fait que heurter la table de *go* ; je n'ai subi aucune blessure. »

Ensuite, la chandelle fut rallumée, mais lorsque l'homme s'avança pour faire la paix et lui offrir une coupe de saké, Kitabatake coupa la tête de l'homme d'un seul geste. Il dit alors : « Ma cuisse ayant été sectionnée de part en part, il m'était difficile d'offrir la moindre résistance, mais en bandant ma jambe avec mon manteau et en me soutenant à la table de *go*, j'ai réussi à le tuer. » Ceci étant dit, il expira à son tour.



Il n'y a rien de plus douloureux que les regrets. Nous souhaiterions tous qu'ils nous soient épargnés. Cependant, lorsque nous sommes très heureux et que nous nous laissons aller à l'exaltation, ou lorsque nous prenons l'habitude de nous précipiter dans l'action sans réfléchir, nous ne pouvons ensuite éviter de nous affoler, et la raison en est le plus souvent que nous avons agi sans réfléchir au préalable. Dès lors, nous ne manquons pas d'éprouver des regrets. Nous devrions vraiment faire en sorte de ne pas nous donner des raisons de déprimer, et lorsque nous sommes très heureux, nous devrions garder la tête froide.



Tels furent les enseignements du défunt Yamamoto Jin'emon :

La loyauté est toute puissante.

Attacher même un poulet rôti.

Continuer à éperonner un cheval lancé au galop.

Un homme qui vous critiquera ouvertement ne fera preuve d'aucune connivence.

Un homme dure le temps d'une génération, mais son nom perdure jusqu'à la fin des temps.

L'argent est une chose disponible à la demande. Un homme de qualité n'est pas si facile à trouver.

Marcher en compagnie d'un homme, un vrai, et le temps de faire cent mètres, il vous aura dit au minimum sept mensonges.

Demander alors que vous savez déjà est une marque de politesse. Demander lorsque vous ne savez pas est la règle.

Enrouler vos intentions dans des aiguilles de pin.

Il ne faut pas ouvrir grand la bouche ou bailler devant quelqu'un. Cachez-vous derrière votre éventail ou votre manche.

Un chapeau de paille comme un casque doivent être portés penchés sur l'avant.



Un principe de l'art de la guerre commande de se lancer dans le combat au péril de sa vie. Si l'adversaire fait la même chose, le combat sera égal. Vaincre l'ennemi est alors une question de foi et de destinée.

Il ne faut pas montrer sa chambrée aux autres. Les moments consacrés au sommeil profond et à la réflexion sont très importants. Il faut en être conscient. Cette histoire est de celles racontées par Nagahama Inosuke.



Lorsque quelqu'un part pour le front, il devrait se munir d'un sac de riz. Ses sous-vêtements devraient être cousus dans la peau d'un blaireau. De cette manière, il sera épargné par les poux. Lorsque la campagne dure, les poux deviennent une véritable nuisance.

Lorsque confronté à l'ennemi, il existe un moyen de déterminer sa force. S'il penche la tête en avant, il semblera noir et sera fort. S'il regarde vers le haut, il semblera blanc et sera faible. Cette histoire est de celles racontées par Natsume Toneri.



Si un guerrier ne réussit pas à se détacher de la vie et de la mort, il ne peut être d'aucune utilité, quelle qu'elle soit. L'adage qui veut que « toutes les capacités émanent d'un seul et même esprit » semble vouloir impliquer des questions sensibles, mais en fait, il ne s'agit que de ne pas demeurer attaché à la vie et à la mort. Parvenu à un tel détachement, il est possible d'accomplir n'importe quel exploit. Les arts martiaux et leurs équivalents sont étroitement subordonnés à ce dernier aussi longtemps qu'ils permettent d'atteindre la Voie.



Pour calmer son esprit, il faut avaler sa salive. Ceci est un principe secret. Lorsque la colère monte, c'est la même chose. Il est également recommandé de mettre des crachats sur son front. Dans l'école de tir à l'arc Yoshida, avaler ses crachats est un des principes secrets de l'art.



Un fameux général disait : « Pour les soldats qui ne sont pas officiers, s'ils devaient tester leur armure, ils devraient se contenter de tester le devant. En outre, alors que les ornements d'armure ne sont pas indispensables, il faut apporter beaucoup de soin à l'apparence du casque. Ce dernier accompagne la tête dans le camp ennemi. »



Nakano Jin'emon affirmait : « Il est inutile de se lancer dans l'apprentissage de choses comme les tactiques militaires. Si un

homme ne peut pas attaquer en fermant simplement les yeux et en fonçant sur l'ennemi, ne serait-ce que sur un pas, il ne sera d'aucune utilité. » Iyanaga Sasuke partageait cette opinion.



Dans *Les histoires militaires* de Natsume Toneri, il est écrit : « Prenez les soldats des temps modernes ! Même au cours de longues batailles, ils n'ont que rarement l'occasion, si ce n'est une ou deux fois, de devoir laver le sang par le sang. Il ne faudrait pas se montrer négligent. » Toneri était un *rōnin* de la région de Kamigata.



Choisir un carré d'exécution à un endroit où les voyageurs vont et viennent n'est pas très judicieux. Les exécutions à Edo et dans la région de Kamigata sont faites pour servir d'exemple à l'ensemble du pays. Mais les exécutions dans une province ne servent d'exemple qu'à cette province. Si les crimes sont légion, ils portent le discrédit sur une province. Quel intérêt cela pourrait-il avoir pour les autres provinces ?

Le temps passant, le criminel oubliera la raison de son crime ; il est préférable de l'exécuter sur le champ.



Matsudaira Izu no kami dit à maître Mizuno Kenmotsu : « Vous êtes vraiment quelqu'un d'une grande utilité, il est dommage que vous soyez si petit. »

Kenmotsu répondit : « C'est vrai. Quelques fois, les choses en ce monde ne vont pas comme nous le souhaiterions. Maintenant,

si je devais vous couper la tête et l'attacher sous mes pieds, je serais plus grand. Mais ce ne serait vraiment pas la chose à faire. »



Un jour qu'il traversait la ville de Yae, un certain samouraï fut soudain pris de terribles maux de ventre. Il se précipita dans une rue adjacente pour trouver un endroit où se soulager. Il pénétra dans la première demeure où une jeune femme, qui se trouvait seule en ce lieu, le conduisit néanmoins à l'arrière de la maison et lui montra l'emplacement des lieux d'aisance. Au moment où il ôtait son *hakama* pour enfin se soulager, le mari rentra à la maison et les accusa tous deux d'adultère. Les faits furent bientôt portés devant la cour.

Lorsque le seigneur Naoshige entendit les doléances du mari, il dit : « Même s'ils sont innocents des actes qui leur sont reprochés, un homme qui ôte son *hakama* sans considération pour la maîtresse de maison et une femme qui autorise un étranger à se dévêtir alors que son mari est absent de la maison, sont tous deux aussi impardonnables que s'ils s'étaient rendus coupables d'adultère. »

Il est dit qu'ils furent tous deux condamnés à mort pour avoir agi ainsi.



Lors de la prise du château d'un ennemi, il est un adage qui dit que « la fumée et la brume ne sont pas sans rappeler la vision d'une montagne au printemps. Après la pluie vient le beau temps. » La parfaite clarté recèle une part de faiblesse.



Parmi les paroles accordées aux grands généraux, il est de celles qui furent prononcées spontanément. Cependant, il ne faudrait pas prendre ces paroles à la légère.



Les choses louables dès lors qu'elles sont le fait d'un homme brillant semblent si naturelles qu'elles passent inaperçues aux yeux des autres, tandis que lorsqu'il agit comme le font les gens ordinaires, ses actions ne réussissent pas à convaincre les autres. Mais, si un homme qui est réputé pour la douceur de son caractère entreprend même la plus petite des bonnes actions, il soulève l'admiration de tous.



Le quatorzième jour du septième mois de la troisième année de Shōtoku, quelques cuisiniers étaient occupés à préparer les mets destinés au festival du Bon dans la citadelle extérieure du château. L'un d'eux, Hara Jūrōemon, dégaina son sabre et trancha la tête de Sagara Genzaemon. Mawatari Rokuemon, Aiura Tarobei, Koga Kinbei et Kakihara Riemon s'enfuirent dans la confusion. Lorsque Jūrōemon aperçut Kinbei, il entreprit de le pourchasser, mais ce dernier se précipita dans le quartier des fantassins. Là, le responsable du palanquin du *daimyō*, Tanaka Takeemon, fit face à Jūrōemon et lui retira le sabre qu'il avait toujours à la main. Ishimaru San'emon s'était lancé à la poursuite de Jūrōemon et dès qu'il entra dans le campement des fantassins, il assista Takeemon.

La sanction tomba le vingt-cinquième jour du onzième mois de la même année. Jūrōemon devait être attaché avec une corde et sa gorge tranchée. Rokuemon, Tarobei, Kinbei et Riemon

seraient bannis, et San’emon se vit ordonner de se retirer. Takeemon fut récompensé de trois pièces d’argent.

Par la suite, les gens racontèrent que Takeemon ne fut pas pressé d’agir, car il n’attacha pas l’homme comme il lui avait alors été ordonné.



Parmi les vassaux de Takeda Shingen, il était des hommes d’un courage exemplaire, mais lorsque Katsuyori fut tué au combat à Tenmokuzan, tous prirent la fuite. Tsuchiya Sōzō, un guerrier qui avait connu la disgrâce pendant de nombreuses années, se présenta seul, pourtant et dit : « Je me demande bien où sont passés tous ces hommes qui parlaient haut et fort tous ces jours ? Je vais retrouver les faveurs de mon maître. » Et il fut seul à trouver la mort sur le champ de bataille.



Ce qui compte dans le fait de parler, c’est de s’abstenir de parler. Si vous pensez que vous pouvez accomplir quelque chose sans parler, terminez sans dire un seul mot. S’il s’avère que quelque chose ne peut être accompli sans parler, parlez en n’utilisant que quelques mots, de cette façon, ils ne pourront que s’accorder avec la raison.

Ouvrir la bouche à tort et à travers ne peut qu’être source de honte, et il arrive souvent que les gens tournent le dos aux personnes trop bavardes.



Un dévot du Nembutsu récite le nom de Bouddha à chaque inspiration et à chaque expiration de manière à ne jamais oublier le Bouddha. Un vassal devrait agir de la même manière lorsqu'il pense à son maître. Ne jamais faire abstraction de son maître est fondamental pour un vassal.



Les hommes qui se comportaient bien au moment de leur mort étaient des hommes d'un grand courage. Les exemples sont légion. Mais, les gens qui parlent d'une manière convenue jour après jour et qui, malgré cela, se montrent agités au moment de mourir, feront parler d'eux comme des hommes dépourvus d'un véritable courage.



Parmi les enseignements secrets de Yagyū Tajima no kami Munenori, il en est un qui veut qu'« il n'est nulle tactique militaire pour un homme de grand courage. » Pour preuve, il advint un jour qu'un certain vassal du *shōgun* se présente devant maître Yagyū dans l'intention de devenir son disciple. Maître Yagyū lui dit : « Vous semblez un homme déjà très averti dans une école d'arts martiaux. Signons le contrat maître-disciple après que vous m'aurez appris le nom de cette école. »

Mais l'homme répondit : « Je n'ai jamais pratiqué un quelconque art martial. »

Maître Yagyū dit alors : « Êtes-vous venu pour vous moquer de Tajima no kami ? Est-ce que je me serais laissé abuser par mes perceptions en pensant que vous êtes l'un des professeurs du *shōgun* ? » Mais l'homme jura que non et maître Yagyū lui demanda alors : « Pour autant, n'avez-vous pas quelque profonde conviction ? »

L'homme répondit : « Lorsque j'étais enfant, j'ai soudain pris conscience qu'un samouraï était un homme qui ne s'accrochait pas à la vie. J'ai depuis conservé ce sentiment au fond de mon cœur et avec les années, c'est devenu une profonde conviction et aujourd'hui, je ne pense plus jamais à la mort. À part cela, je n'ai aucune conviction particulière. »

Maître Yagyū fut profondément impressionné et dit : « Mes perceptions ne m'avaient absolument pas trompé. Le principe fondamental de ma tactique militaire n'est que cela. Jusqu'à aujourd'hui, parmi les nombreux disciples que j'ai pu avoir, aucun n'a su percevoir ce principe fondamental. Ce n'est pas nécessaire que vous preniez le sabre de bois. Je vais valider votre initiation ici et maintenant ». Et il est dit qu'il lui remit dans l'instant un rouleau de certification.

Cette histoire compte parmi celles de Murakawa Sōden.



Méditer sur l'inéluctabilité de la mort est un devoir quotidien. Chaque jour, alors que l'esprit et le corps sont en paix, il faut méditer sur l'éventualité d'être transpercé par des flèches, fauché par les balles d'un fusil, pourfendu par une lance ou un sabre, emporté par une mer houleuse, jeté dans les flammes d'un immense brasier, touché par la foudre, enseveli sous un terrible tremblement de terre, projeté au bas d'une falaise haute de plus de trois cents mètres, emporté par la maladie, ou condamné à commettre *seppuku* à la mort de son maître. Et chaque jour que Dieu fait, se considérer comme déjà mort.

Les anciens avaient un adage qui voulait que « quitter l'abri du toit et vous êtes un homme mort. Laisser la barrière ouverte et l'ennemi attend. » Il n'est pas question ici de se montrer attentif. Il est question de se considérer comme déjà mort.



Les gens deviendront pour vous autant d'ennemis si vous accédez trop vite à un poste éminent dans la vie, et vous perdrez dès lors toute efficacité. En vous élevant lentement dans le monde, vous ferez de vos contemporains vos alliés et vous serez assuré de trouver le bonheur.

Sur le long terme, que vous soyez rapide ou lent, aussi longtemps que vous vous assurez de la compréhension des autres, aucun danger ne peut vous guetter. Il est dit que la fortune que vous accordent les autres est la plus pertinente.



Les guerriers des temps anciens cultivaient la moustache, car pour preuve qu'un homme avait été tué au combat, ses oreilles et son nez étaient coupés et emportés dans le camp ennemi. Ainsi ne pouvait-il y avoir aucune erreur quant à savoir s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme, la moustache restant attachée au nez après qu'il ait été tranché. Dans ce temps-là, la tête était jetée au rebut si elle n'était pas dotée d'une moustache, car elle pouvait aussi bien être celle d'une femme. Aussi, faire pousser une moustache participait-il des obligations du samouraï afin d'éviter que sa tête ne finisse au rebut après sa mort.
Tsunetomo disait : « Si un homme se lave le visage avec de l'eau tous les matins, s'il est tué, son teint ne s'en trouvera pas altéré. »



Le terme « la personne du nord » vient d'une tradition qui prouve la bonne éducation.[2] Un couple devait placer ses repose-têtes à l'ouest, et l'homme se coucher sur le côté sud, face au

nord, tandis que la femme devait se coucher sur le côté nord, face au sud.[3]



Dans l'éducation d'un garçon, il faut avant tout encourager le sens du devoir. Dès sa plus tendre enfance, l'enfant doit considérer ses parents de la même manière que ces derniers considèrent le maître, et il doit se consacrer au quotidien à l'apprentissage de la politesse et de l'étiquette. Il doit se préparer à servir les autres, façonner sa manière de parler, apprendre la patience et même la manière de marcher correctement dans la rue. Les anciens reçurent la même éducation. Lorsqu'il ne fait pas assez d'efforts de conduite, il doit être réprimandé et être privé de nourriture pendant toute une journée. Cette discipline vaut également pour un vassal.

Quant aux filles, il est important de leur apprendre la chasteté dès leur plus jeune âge. Une jeune fille ne devrait pas se trouver dans la compagnie d'un homme à moins d'un mètre cinquante de distance, ni échanger des regards avec des hommes, ni recevoir des cadeaux directement de la main à la main. Elle ne doit pas non plus sortir se promener ni se rendre seule jusqu'aux temples. Une femme qui a été élevée strictement et qui a souffert dans sa propre maison ne souffrira d'aucun ennui dès lors qu'elle sera mariée.

Pour traiter les domestiques, il faut savoir user des récompenses comme des châtiments. Si quelqu'un se montre laxiste lorsqu'il est question de vérifier s'ils font bien ce qui leur a été demandé, les domestiques y trouveront leur propre intérêt et ne tarderont pas à être impliqués dans quelques forfaits. C'est une chose à laquelle il faut faire très attention.

Conversation tranquille au crépuscule

En tant que serviteur du clan Nabeshima, chacun de nous se devrait d'étudier attentivement l'histoire de notre province afin de mieux connaître ses traditions, mais ces études provinciales sont négligées de nos jours. La principale raison de cette étude répond à la nécessité de comprendre ce qui a prévalu à l'établissement de notre clan, en gardant bien à l'esprit que c'est par leurs souffrances et leurs bienfaits que les pères de notre seigneur ont contribué à la pérennité du clan. C'est à la valeur guerrière et à l'humanité de maître Ryūzōji Iekane, à la charité et à la foi de maître Nabeshima Kiyohisa que le seigneur Ryūzōji Takanobu et le seigneur Nabeshima Naoshige doivent d'être bien nés et c'est grâce à leurs qualités à tous que le fief a connu une prospérité continue jusqu'à aujourd'hui.

La raison qui pousse la nouvelle génération à oublier ces hauts faits et à reporter son attention sur des bouddhas venus d'ailleurs me laisse totalement perplexe. Ni le Shakyamuni Bouddha, ni Confucius, pas plus que Kusunoki ou Shingen n'ont jamais servi les Ryūzōji ni les Nabeshima ; en outre, il est impossible de dire que leurs enseignements s'harmonisent avec les traditions de notre clan. En temps de guerre comme en temps de paix, il suffit aux classes supérieures comme aux classes inférieures de vénérer nos ancêtres et d'étudier leurs enseignements. Chacun doit un respect absolu au chef du clan auquel il appartient ou au chef de la discipline qu'il pratique.

Pour les serviteurs de notre clan, tout enseignement extérieur se révèle sans réel intérêt. D'aucuns peuvent estimer qu'après en avoir terminé avec les études provinciales, il n'y a pas de mal à se distraire en s'intéressant à d'autres disciplines. Pourtant, dès qu'un serviteur possède une bonne compréhension de la tradition et des principes qui prévalent dans sa province, il se rend compte que ses études provinciales lui ont apporté tout ce qui lui est indispensable de connaître.

De nos jours, s'il advenait qu'un homme appartenant à un autre clan demande à un serviteur de notre fief, lui-même peu porté sur la tradition et l'histoire, quelles sont les origines des Ryūzōji et des Nabeshima, ou pourquoi le fief Ryūzōji est passé aux mains des Nabeshima, ou s'il l'interrogeait aussi : « J'ai entendu dire que les Ryūzōji et les Nabeshima sont considérés comme les plus braves des Kyūshū pour leurs exploits militaires, pouvez-vous m'en dire plus ? », je suppose que l'homme se trouverait dans l'incapacité de prononcer la moindre parole et de donner une réponse pertinente.

Pour un vassal, il ne devrait y avoir rien de plus essentiel que de faire ce pour quoi il a été engagé. Pour la plupart, les gens n'apprécient pas leur travail et trouvent plus intéressant ce que font les autres, ce qui génère de l'incompréhension et peut occasionner de véritables désastres. Le seigneur Naoshige et le seigneur Katsuhige furent exemplaires dans l'accomplissement des devoirs de leur charge. À leur époque, tous les serviteurs avaient pour habitude de tenir loyalement le rôle qui leur avait été assigné. Dans les classes supérieures, le seigneur recherchait les hommes les mieux à même de se rendre utiles, tandis que dans les classes inférieures, les hommes cherchaient à se rendre utiles. Cette volonté réciproque contribua, des deux côtés, à consolider le pouvoir du clan.

Parmi toutes les générations de maîtres qui se sont succédé, aucun ne s'est jamais montré dépravé ni inconséquent, et pour finir, aucun d'eux n'a jamais été tenu au deuxième ou troisième rang parmi les *daimyō* du Japon. C'est véritablement un clan extraordinaire ; et cela est dû à l'inébranlable foi de ses fondateurs. Jamais, ils ne contraignirent les serviteurs du clan à s'exiler dans d'autres provinces, pas plus qu'ils n'invitèrent des hommes d'autres provinces à venir chez eux. Les hommes déchus de leur fonction et devenus *rōnin* étaient autorisés à demeurer dans les limites de la province, comme les descendants de ceux qui avaient été condamnés à commettre *seppuku*. La chance de naître dans un clan où l'engagement entre le seigneur et ses vassaux est aussi profond, était une véritable bénédiction, transmise à travers les âges, et profitant aux fermiers comme aux habitants des bourgs. Il va sans dire que ce fut également le cas pour les serviteurs.

L'établissement d'un samouraï du clan Nabeshima doit se faire en pleine connaissance de cause ; en étant fermement résolu à rendre cette bénédiction au centuple en se montrant utile ; en servant le seigneur avec toujours plus d'abnégation en contrepartie de tous les bienfaits qu'il lui accorde ; en comprenant que se voir abaissé à la condition de *rōnin* ou qu'être condamné à commettre *seppuku* participent également de son devoir au service du seigneur ; et en s'attachant à être à jamais attentif au clan, qu'il soit exilé au plus profond des montagnes ou enseveli sous la terre. Bien qu'il soit malvenu à quelqu'un comme moi de dire cela, au moment de ma mort, je n'aspire pas à l'état de Bouddha [1]. Mes aspirations me portent plutôt à renaître sept fois pour continuer à œuvrer pour le bien des affaires de la province comme tout bon samouraï du clan Nabeshima. Il n'est nul besoin de vitalité ni de talent. En un mot, il n'y a qu'un

impératif, celui d'être totalement déterminé à épauler le clan à la seule force de sa volonté.

Comment un être humain peut-il être inférieur à un autre ? Pour tout ce qui touche aux questions de discipline, l'homme sera totalement dépourvu d'utilité s'il n'est pas capable de fierté. À moins qu'il ne soit totalement convaincu qu'à lui seul, il est capable de faire bouger tout le clan, sa belle discipline ne lui servira à rien. Bien que, comme l'eau de la bouilloire, son enthousiasme risque de refroidir, il existe un moyen pour que cela n'arrive pas. J'aimerais émettre plusieurs vœux :

Ne jamais me laisser déborder dans la Voie du samouraï.

Me rendre utile au maître.

Faire preuve de piété filiale envers mes parents.

Faire preuve d'une grande compassion et agir pour le bien de l'Homme.

Pour autant que quelqu'un dédie ces quatre vœux aux dieux et aux Bouddhas chaque matin, il possédera la force de deux hommes et jamais il ne renoncera. Comme la chenille, il lui faudra avancer centimètre par centimètre. Les dieux et les Bouddhas commencèrent aussi par un vœu.

Notes

Introduction

1. Dans le *Gukensho*, l'un des autres écrits de Tsunetomo, il indique : « Notre seule raison de vivre est le bien que nous faisons aux autres. Les cœurs des dieux, des Bouddhas et des sages ne sont que compassion. » Et dans l'*Hagakure*, il écrit : « La sagesse et le courage qui naissent de la compassion sont la sagesse et le courage authentiques. Lorsque quelqu'un punit ou se débat, le cœur empli de compassion, ce qu'il fait ne sera pas limité en force et en correction. Faire quelque chose uniquement dans son propre intérêt est petit et mesquin et finit toujours mal. »
2. Dans l'*Hagakure*, Tsunetomo fait référence au moine Kōnan lorsqu'il disait : « Plus nous apprenons, plus nous nous écartons de la Voie. »

Extrait du premier chapitre

1. Les quatre vœux sont ceux donnés page 212.
2. Les circonstances qui donnèrent naissance à ce passage ne sont pas connues ; il a été suggéré que Kyūma tentait de couvrir un crime commis par son maître.
3. *Munen mushin* : « sans pensée, sans esprit. » Dans le bouddhisme, l'état atteint lorsque l'homme s'est libéré de toute pensée matérielle.
4. Le poème est extrait du *Gosen waka shū* : « Dire aux autres qu' / il s'agit d'une rumeur/ne suffira pas. / Lorsque votre propre cœur s'interroge / Que pourrez-vous répondre ? »
5. Voie : *dō* peut prendre le sens de discipline, comme dans *kendō*,

la « Voie du sabre », ou être la Voie universelle du taoïsme ou du bouddhisme. La distinction entre les deux n'est jamais vraiment claire, l'idée étant que pour atteindre au plus haut, il faut commencer au plus bas.

6. « Maître de l'ouverture du sceau » fait référence au fait de briser le sceau sur une barrique de saké. « Maître des vingt-cinq jours » réfère à la coutume fait d'ouvrir un pot de sauce de soja, de pickles ou de miso (pâte de haricots rouges fermentés) vingt-cinq jours après qu'il a été hermétiquement scellé.
7. L'incident qui impliqua les vassaux du seigneur Asano (dont le drame fut rapporté dans la pièce de Kabuki, *Chūshingura*) est donné pour l'exemple même d'une authentique loyauté. Tsunetomo n'abonde pas dans ce sens, considérant que les vassaux auraient dû se venger immédiatement, plutôt que d'attendre plus d'une année afin d'être assurés de tuer le seigneur Kira. La querelle de Nagasaki fut le résultat d'un accident au cours duquel un homme éclaboussa de boue un samouraï d'un autre clan. Tsunetomo considère que les hommes impliqués réagirent correctement en se vengeant immédiatement, sans s'interroger sur la cause ou les conséquences de ce qu'ils faisaient.
8. Les vassaux étaient répartis en différents groupes, chacun d'entre eux ayant des fonctions et des responsabilités différentes.
9. Le mot est *shinigurai*, ce qui signifie, « être assez fou pour mourir. » Le sens de cette phrase est d'être assez fou pour se jeter dans les mâchoires de la mort sans avoir la moindre hésitation. »
10. Extrait du *Pi-yen-lu*, un recueil de *koan* chinois : « Plus il y a d'eau, plus haut est le bateau. Plus il y a de boue, plus grand est le Bouddha. »
11. Il semble que Tsunetomo soit mort à l'âge de soixante et un ans de causes naturelles.
12. Il est fait référence ici au quarante et unième chapitre du *Tao Te Ching*, un recueil taoïste datant approximativement du VI[e] siècle av. J.-C.
13. Les trois anciens royaumes sont l'Inde, la Chine et le Japon.
14. Les deux citations proviennent des vingt et un préceptes que Naoshige fit inscrire sur les murs de sa demeure. La dernière

disait dans son intégralité : « La loi prévaut sur le jugement des subordonnés. Il est un principe derrière la raison. »

15. Shikibu enjoint l'homme à ne pas séparer sa vie en deux parties. Il doit demeurer un samouraï quelle que soit sa vie amoureuse.

Extrait du deuxième chapitre

1. Ce sont les trois vertus universelles du confucianisme.
2. Il s'agit d'une citation du *Prajna-paramita-hridaya Soutra*, qui est un résumé des *Prajna-paramita-Soutras* (les soutras de la sagesse).
3. La fête qui consiste à « observer les fleurs » a lieu au printemps lors de l'éclosion des fleurs de cerisier.
4. L'événement dont il est question ici est décrit dans les pages 202 et 203.
5. La signification de *yokoza no yari* n'est pas claire aujourd'hui. Cela pouvait se rapporter soit à un homme qui avait soudain pris le parti d'un *daimyō* en temps de guerre ou à un homme qui était venu le protéger d'un danger soudain.
6. « La guêpe fouisseuse », est la *jigabachi*, littéralement, la « guêpe qui me ressemble. » Il était dit que les guêpes fouisseuses avaient la capacité d'adopter d'autres insectes et de les transformer en guêpes comme elles-mêmes. Dans la terminologie bouddhiste, *jiga* signifie acquérir la vertu du Bouddha en chantant indéfiniment les soutras.
7. Se référer à la note 4 du chapitre 1.

Extrait du sixième chapitre

1. À la demande de Toyotomi, l'homme le plus puissant du pays, jouer au *shogi* équivalait à un devoir.

Extrait du septième chapitre

1. *Uchitōnin* semble se référer à une fonction particulière, celle de garde personnel du *daimyō* dans l'enceinte de sa demeure.

2. Parce que le *kaishaku* ne pourra pas accomplir son travail d'une manière appropriée et sans déshonneur pour lui-même ou dommage pour le condamné.

Extrait du huitième chapitre

1. Le « certificat » était conféré à un moine par le supérieur lorsqu'il décidait que ce dernier avait atteint l'illumination.
2. Ce qu'il était résolu à faire n'était autre que tuer le moine.

Extrait du neuvième chapitre

1. Ce coup de grâce était appelé *todome* et consistait à achever l'homme en lui tranchant le cou.

Extrait du dixième chapitre

1. Les trois fondamentaux sont le Ciel, la Terre et l'Homme.
2. À l'époque, le *shōgun* était Tokugawa Ieyasu.
3. Le « mausolée du Saint » est celui de Sugawara no Michizane (845-903), un officiel du gouvernement, un érudit, un poète et un calligraphe du début de la période Heian. Exilé de la capitale, il mourut à Dazaifu sur l'île de Kyūshū et fut par la suite béatifié et devint le saint patron de la littérature.
4. Il existe deux tendances dans le bouddhisme japonais. L'une, appelée *Tariki*, met l'accent sur l'importance de s'en remettre à la force et à la compassion du Bouddha ; l'autre, *Jiriki*, met l'accent sur l'importance de ne compter que sur soi-même, sur le chemin de l'illumination. La dernière est caractéristique des sectes zen.
5. Les « hommes aux sept lances » gagnèrent leur renommée à la bataille de Shizugatake en 1583.
6. La signification courante de l'idéogramme (憶) est « penser ». Lorsqu'il est combiné à l'idéogramme (病) « maladie », il prend alors le sens de « lâcheté » (*okubyō*).
7. *Kezuke no kubi* signifie « la tête sur laquelle il a porté les mains. »

8. Owari, Kii et Mito étaient les neuvième, dixième et onzième fils de Tokugawa Ieyasu. Les noms sont ceux des différents endroits de leurs domaines.
9. Il fait ici un calembour intraduisible autour du mot « se remettre (se calmer), » en l'écrivant avec les idéogrammes chinois signifiant « tomber » et « arriver ».

Extrait du onzième chapitre

1. À l'époque de cet épisode, Shingen et Ieyasu étaient deux *daimyō* rivaux qui s'étaient affrontés au cours de plusieurs batailles.
2. *Kita no kata*, « la personne du nord », était le terme qui fut employé pendant toute la période Edo (1603-1868) pour désigner « l'épouse ».
3. Il était considéré que dormir la tête au nord portait malheur. Selon la tradition, le Bouddha était mort dans cette position et dès lors le corps des morts devait reposer dans cette direction.

Conversation tranquille au crépuscule

1. « Malvenu » car Tsunetomo s'était retiré de la vie de samouraï et avait pris la tonsure d'un moine bouddhiste.

Noms, Lieux et Mots

Aki, seigneur : Nabeshima Aki no kami Shigemasa
Asakusa : un quartier de Edo (Tokyo)

Bakufu : le gouvernement du *shōgun*
Bon : un festival qui honore les esprits des morts, qui étaient supposés retourner sur leurs lieux de naissance, célébré le quinzième jour du septième mois lunaire

Chikuzen : la province située au nord-est de Hizen

Daimyō : un seigneur féodal

Echigo : une province au centre-ouest du Japon
Edo : le siège du gouvernement du *shōgun* ; aujourd'hui Tokyo
Eiroku : le nom d'un règne (1558-1570)

Fukahori Magoroku : Nabeshima Shichizaemon. Fukahori était le nom de son fief

Genroku : le nom d'un règne (1688-1704)
Giri : une dette impliquant gratitude, devoir, justice, obligation, le sens de l'honneur
Go : un jeu de stratégie qui débute avec un plateau vide. Les joueurs ajoutent des pièces, appelées « pierres », afin de se constituer un territoire

Hakama : pantalons avec des jambes larges et évasées
Haori : une veste à demi-longueur

Hatamoto : au cours de la période Edo (1603-1868), un samouraï se plaçant sous le commandement direct du *shōgun*

Hideyoshi : Toyotomi Hideyoshi

Hizen : la province où était situé le fief Nabeshima ; aujourd'hui la préfecture de Saga

Ieyasu : Tokugawa Ieyasu

Ihara Saikaku (1642-1692) un romancier dont les histoires traitaient souvent de la classe des marchands et de leurs histoires d'amour

-in : souvent une partie secondaire d'un grand temple ; utilisé comme suffixe

Ittei : Ishida Ittei (1628-1693), un érudit confucéen auprès duquel Tsunetomo étudia

-ji : temple ; utilisé comme suffixe.

Junshi : *oibara*

Kaishaku : l'assistant qui après le *seppuku* administrait le coup de grâce en tranchant la tête du condamné

Kamigata : le district de Kyoto-Osaka

Kannon : la divinité bouddhiste de la compassion

Keichō : le nom d'un règne (1596-1615)

Kōyō gunkan : un livre datant du début de la période Edo (1603-1868) relatant les exploits de Takeda Shingen et des guerriers du district de Kōshu

Kusemono : « ruffian » en japonais moderne, mais Tsunetomo utilise ce mot fréquemment avec le sens de « robuste », « un homme, un vrai »

Kusunoki Masashige : (mort en 1336) un chef militaire loyaliste pendant la période des cours du Nord et du Sud (1332-1390) qui se suicida après avoir été vaincu à la bataille

Mamushi : un serpent venimeux (*Agkistrodon blomoffii*)

Matanuki : une pratique dans laquelle l'homme était supposé se transpercer le ventre avec un sabre ou un autre objet tranchant pour faire la démonstration de son courage

Monme : une unité de poids équivalente à 3,75 grammes

Nabeshima Aki no kami Shigemasa : fils de Ishii Aki no kami Nobutada ; adopté par Fukahori Samanosuke
Nabeshima Heizaemon : petit-fils de Nabeshima Daizen
Nabeshima Hizen no kami Tadanao : fils de Nabeshima Katsushige
Nabeshima Katsushige : (1580-1657) fils de Nabeshima Naoshige ; deuxième *daimyō* du fief Nabeshima
Nabeshima Kiyohisa : grand-père de Nabeshima Naoshige
Nabeshima Mitsushige : (1632-1700) fils de Nabeshima Tadanao : troisième *daimyō* du fief Nabeshima
Nabeshima Naoaki : fils de Nabeshima Katsushige
Nabeshima Naoshige : (1538-1618) premier *daimyō* du fief Nabeshima
Nabeshima Sadayū : petit-fils de Nabeshima Shigetoshi
Nabeshima Tadashige : fils de Nabeshima Katsushige
Nabeshima Tsunashige : fils de Nabeshima Mitsushige
Nakano : le nom d'origine des Yamamoto. Yamamoto Jin'emon était né dans la famille Nakano et fut adopté par la famille Yamamoto
Nakano Daigaku : l'oncle de Yamamoto Tsunetomo
Nakano Kazuma Toshiaki : petit-fils de Nakano Shigetoshi
Nakano Matabei : sixième fils de Yamamoto Jin'emon
Nakano Mokunosuke : un membre d'une autre famille Nakano
Nakano Shikibu : Yamamoto Jin'emon
Nakano Shōgen : un cousin de Yamamoto Tsunetomo
Nakano Takumi Shigetoshi : fils de Nakano Kiyoaki ; oncle de Yamamoto Tsunetomo. « Takumi » était un officiel en charge de la construction
Nakano Uemonnosuke Tadaaki : père de Yamamoto Jin'emon
Narutomi Hyōgo : un général qui prit part aux campagnes coréennes de Toyotomi Hideyoshi
Nembutsu : l'invocation du *Namu Amida Butsu*, « Je vous salue Bouddha Amida »
Nitta Yoshisada : (1301?-1338) un commandant des troupes loyalistes qui, lorsqu'il se retrouva encerclé par l'ennemi, se trancha lui-même la tête et l'enterra avant de mourir

No kami : seigneur de, par exemple : Nabeshima Hizen no kami Tadanao, Nabeshima Tadanao seigneur de Hizen

Ohanashikikigaki : un recueil des paroles de Naoshige, Katsushige et Mitsushige

Oibara : le *seppuku* d'un vassal au moment de la mort de son maître

Ōki Hyōbu Motokiyo : « Hyōbu » était un officiel chargé des opérations navales

Ōno Dōken : un samouraï condamné à mourir par le feu en 1615. Lorsqu'un officiel se pencha pour vérifier ses restes, Ōno se saisit du sabre de l'homme et le tua avant de se transformer en cendres

Renga : poésie en vers

Roankyō : un recueil de conférences données par le moine zen de la secte Sōtō, Suzuki Shōzan (1579-1655)

Rōnin : un samouraï qui a été démis de ses fonctions, ou qui a perdu son maître

Ryūzōji Iekane : arrière-grand-père de Ryūzōji Takanobu

Ryūzōji Takanobu : (1529-1584) le dernier *daimyō* de la famille Ryūzōji

Sanenori (*Sanjōnishi dainagon*) : un membre de la cour impériale auprès de qui Nabeshima Mitsushige étudia la poésie en vers connue sous le nom de *waka*

Sato Tsugunobu : un guerrier qui fut mortellement blessé en interceptant les flèches qui étaient destinées à son maître, Yoshitsune (1159-1189)

Seppuku : suicide rituel par éviscération. La cérémonie prit de nombreuses formes et changea d'une période à l'autre

Shin'ei : « Les chants des dieux », réunis dans un livre de la fin de la période Kamakura (1249-1382), le *Gukenshū*

Shogi : jeu d'échecs japonais

Shōji : des cloisons coulissantes fabriquées en recouvrant un cadre de bois avec du papier de riz

Shungaku : le supérieur du Manjuji et du Taichōin. Lorsqu'il fut arrêté en 1687, suspecté d'être chrétien, Tsunetomo fut l'un de ses gardes

Takanobu : Ryūzōji Takanobu
Takeda Katsuyori : (1546-1582) le troisième fils de Takeda Shingen
Takeda Shingen : (1521-1573), un *daimyō* de la province de Kai, bien connu pour une série de batailles contre Uesugi Kenshin
Tannen : (?-1680) un moine zen auprès duquel étudia Tsunetomo
Tatami : des tapis en paille épais d'une surface d'environ un mètre sur deux servant à recouvrir le sol
Teakiyari : un samouraï de rang moyen
Tenna : le nom d'un règne (1681-1684)
Tetsugyū : (1628-1700) un moine bouddhiste de la secte zen Ōbaku ; fondateur du Manpukuji à Uji en 1661
Tōkaidō : la route principale, la plus proche de la côte pacifique, reliant Kyoto et Tokyo
Tokugawa Ieyasu : (1542-1616) fondateur du shogunat Tokugawa ; il pacifia le pays après la victoire décisive de Sekigahara (1600) et la prise du Château de Osaka (1614-1615)
Toyotomi Hideyoshi : (1536-1598) né fils de fermier, il succéda à son seigneur, Oda Nobunaga et poursuivit le travail d'unification du pays entrepris par ce dernier
Tzu Ch'an : un officiel chinois de la période du printemps et de l'automne (722-481 av. J.-C.) qui enseignait la philosophie confucéenne de la réforme

Uesugi Kenshin : (1530-1578) un *daimyō* de la province de Echigo, bien connu pour une série de batailles contre Takeda Shingen

Yagyū Tajima no kami Munenori : (1571-1646) fondateur de l'école Yagyū de sabre, l'école d'arme officielle du shogunat Tokugawa
Yamamoto Gorōzaemon : un neveu de Yamamoto Tsunetomo
Yamamoto Kichizaemon : un frère aîné de Yamamoto Tsunetomo
Yui Shōsetsu : (1605-1651) un *rōnin* et un maître des sciences militaires qui se suicida par *seppuku* plutôt que d'être capturé après avoir été impliqué dans une tentative de coup d'état

Bibliographie

Ouvrages en japonais

Arai, Hakuseki. *Saionki, Oritaku Shiba no Ki, Rantō Jishi*. Annoté par Odaka, Toshio et Matsumura, Akira. Tokyo : Iwanami Shoten, 1974.

Daidōji, Yūzan. *Budō Shoshinshū*. Annoté par Yoshida, Yutaka. Tokyo : Tokuma Shoten, 1973.

Kamiko, Tadashi, ed. *Hagakure*. Tokyo : Tokuma Shoten, 1964.

Katsube, Mitake, ed. *Bushidō*. Tokyo : Kadokawa Shoten, 1971.

Kusayanagi, Daizō. *Tokkō no Shisō*. Tokyo : Bungeishunjūsha, 1976.

Mishima, Yukio. *Hagakure Nyūmon*. Tokyo : Kōbunsha, 1972.

Myamoto, Musashi. *Myamoto Musashi Gorinsho*. Annoté par Kamiko, Tadashi. Tokyo : Tokuma Shoten, 1974.

Narato, Tatsuya, *Bushidō no Keifu*. Tokyo : Chūōkōronsha, 1973.

Ōkuma, Miyoshi, ed. *Gendaiyaku, Hagakure*. Tokyo : Shin-jinbutsu-ōraisha, 1975.

Sagara, Tōru, ed. *Kōyōgunkan, Gorinsho, Hagakure*. Tokyo : Chikuma Shobō, 1972.

Saiki, Kazuma, Taiji Okayama et Tōru Sagara, eds. *Mikawa Monogatari, Hagakure*. Nihon Shisō Taikai, vol. 26. Tokyo : Iwanami Shoten, 1974.

Yamamoto, Tsunetomo et Tsuramoto Tashiro, *Hagakure*. Édité et annoté par Naramoto, Tatsuya. Tokyo : Kadokawa Shoten, 1974.

Yoshida, Yukata, ed. *Buke no Kakun*. Tokyo : Tokuma Shoten, 1972.

Ouvrages en anglais

Chan, Wing-tsit. *A Source Book in Chinese Philosophy.* Princeton : Princeton Univ. Press, 1963.

——. *Instructions for Practical Living and Other Neo-Confucian Writings.* New York : Columbia Univ. Press, 1963.

de Bary, William Theodore, ed. *Sources of Japanese Tradition*, Vol. 1. New York : Columbia Univ. Press, 1958.

Morris, Ivan. *The Nobility of Failure : Tragic Heroes in the History of Japan.* New York : Holt, Rinehart & Winston, 1975.

Nitobe, Inazo. *Bushido : The Spirit of the Samurai.* Boston : Shambhala Publications, 2005.

Sansom, George. *A History of Japan, 1334–1615.* Stanford : Stanford Univ. Press, 1961.

——. *A History of Japan, 1615–1867.* Stanford : Stanford Univ. Press, 1963.

Suzuki, Daisetz T. *Zen and Japanese Culture.* Princeton : Princeton Univ. Press, 1959.

Disponibles chez le même éditeur

Traductions et/ou écrits par William Scott Wilson

Le Livre des Cinq Roues, par Miyamoto Musashi

Avec l'*Art de la guerre* de Sun Tzu, *Le Livre des Cinq Roues* est généralement considéré comme l'une des pièces maîtresses dédiées aux arts subtiles de la confrontation et de la victoire qui ont vu le jour en Asie. Composé en 1643 par le maître de sabre légendaire, Miyamoto Musashi, *Le Livre des Cinq Roues* analyse le processus conflictuel qui surgit à chaque niveau d'interaction humaine et révèle le cheminement jusqu'à la maîtrise des situations conflictuelles. Pour Musashi, la Voie des arts martiaux n'était pas uniquement la Voie de la prouesse technique, mais d'abord et avant tout celle de la maîtrise de l'esprit – et c'est ce cheminement vers la maîtrise de l'esprit qui est au cœur de l'enseignement de Musashi. La traduction, souvent donnée en référence, de William Scott Wilson inclut « La Voie du cheminement solitaire », une introduction au contexte historique de Musashi qui se révèle d'une grande intelligence, ainsi que des notes permettant de clarifier les ambiguïtés du texte.

Hagakure : Écrits sur la Voie du samouraï, par Yamamoto Tsunetomo

Texte qui avait à l'origine été tenu secret, l'*Hagakure* révèle le point de vue de l'auteur sur le *Bushido, la Voie du samouraï,* qui pour lui se révélait fondamentalement être la Voie de la mort, une approche altruiste de la vie qui se devait d'envisager la mort avec courage et honneur. Pourtant, la Voie de la mort était également perçue par ce dernier comme un concept subtil en résonance avec l'idée zen de la mort de l'ego. William Scott Wilson donne, dans sa nouvelle introduction, l'arrière-plan historique et philosophique pour une lecture plus approfondie et métaphorique de ce grand classique du *Bushido*.

Le Sermon du Tengu sur les arts martiaux, par Issai Chozanski

Écrit au début du XVIIIe siècle par Issai Chozanshi, un simple samouraï ayant séjourné au cœur des forêts du mont Kuramai, *Le Sermon du Tengu sur les arts martiaux* est devenu un classique. Ce livre ne propose aucun conseil en matière de techniques, de stratégies ou de manœuvres militaires mais cherche, au contraire, à guider l'adepte des arts martiaux sur un chemin intérieur, un chemin de non-dépendance, de spontanéité et de tranquillité d'esprit.

L'Esprit Indomptable, Écrits d'un maître de zen à un maître de sabre, par Takuan Sōhō

Au Japon, le sabre et l'esprit ont de tout temps été étroitement associés – mais ce fut pendant le shogunat Tokugawa que l'art du sabre s'imprégna de l'esprit du zen. *L'esprit indomptable* est un livre de conseils sur l'art de manier le sabre et l'art de cultiver l'esprit juste et de renforcer l'intention, écrit par l'incomparable maître zen Takuan Sōhō à l'intention du samouraï Yagyū Munenori, le grand rival de Miyamoto Musashi. Takuan était un homme de la Renaissance, brillant, qui fut le conseiller des samouraïs et des shoguns. *L'esprit indomptable* a été lu essentiellement par des générations d'adeptes du zen et des arts martiaux.

Musashi le samouraï solitaire, par William Scott Wilson

À partir d'authentiques sources japonaises, l'auteur, William Scott Wilson, brosse un portrait inoubliable de cet illustre personnage historique. *Musashi, le samourai solitaire* est la première biographie jamais publiée en français, consacrée à ce maître de sabre et chercheur du XVIIe siècle aux multiples facettes et à la personnalité complexe, et dont l'héritage éprouve le temps et l'espace.

Dans la même collection

L'art de la paix

Dunn Philip

traduction Nickels-Grolier Josette

—

Bushido, l'âme du japon

Nitobe Inazo

traduction Charlot Emmanuel

—

L'esprit indomptable

Takuan Sōhō

traduction Nickels-Grolier Josette

—

Le sabre de vie

Yagyū Munenori

traduction Nickels-Grolier Josette

—

Hagakure

Yamamoto Tsunetomo

textes réunis et commentés par Nickels-Grolier Josette

—

Budō shoshinshū

Le code du jeune samouraï

Daidōji Yūzan

traduction Nickels-Grolier Josette

—

Tactiques secrètes

Tabata Kazumi

traduction Nickels-Grolier Josette

—

Gorin-no-sho

Musashi Miyamoto

traduction Nickels-Grolier Josette

—

Les 36 stratégies secrètes des guerriers chinois

Moriya Hiroshi & Wilson William Scott

traduction Nickels-Grolier Josette

—

Le Sermon du Tengu sur les arts martiaux

Chozanshi Issai & Wilson William Scott

traduction Nickels-Grolier Josette

www.budo.fr

Édité par
BUDO ÉDITIONS
77123 Noisy-sur-École, France

Imprimé en Chine par
SHANGHAI IPRINTING
Shanghai, Chine
n° d'impression : Q1240

Dépôt légal : 3e trimestre 2014

« Bien que cela tombe sous le sens qu'un samouraï se doit d'être attentif à la Voie du samouraï, il semblerait que nous soyons tous négligents. En conséquence, si quelqu'un venait à demander : "Quel est le véritable sens de la Voie du samouraï ?", rare serait la personne capable de répondre sur-le-champ. La raison en est que personne ne s'est préalablement interrogé sur la question. Ceci ne fait que démontrer un profond désintérêt des choses de la Voie.
La négligence est chose extrême. »

— Extrait du *Hagakure*

William Scott WILSON, titulaire de licences en Sciences politiques et en Langue et Littérature japonaises, a entrepris des recherches approfondies sur la philosophie de l'Ère Edo (1603-1868) à L'Université préfectorale de Aichi au Japon.
Il a effectué, pour la célèbre maison d'édition japonaise Kodansha, la traduction des classiques japonais : *Hagakure*, *Le Livre des Cinq Roues*, *Le Sabre de Vie*, *L'Esprit Indomptable* avant de rédiger une biographie de Miyamoto Musashi qui fait autorité *(Musashi, le samouraï solitaire)*. L'auteur, qui réside aujourd'hui en Floride, se rend régulièrement au Japon pour ses recherches et pour son plaisir personnel.



www.budo.fr
ISBN papier : 978-2-84617-329-2
ISBN numérique PDF : 978-2-84617-526-5

#739